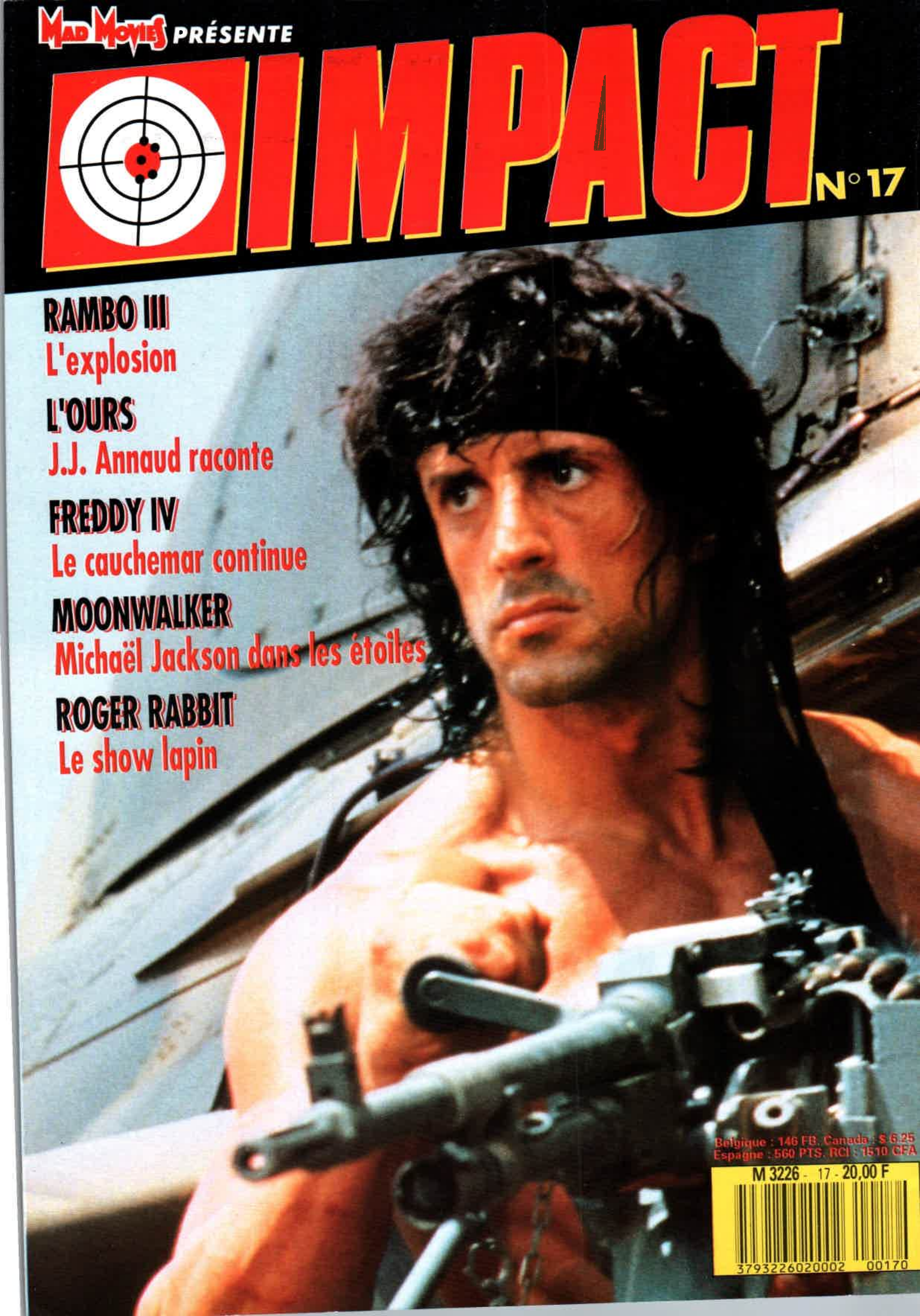

56
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
BEETLEJUICE
Fantômes en délire
MOONWALKER
Michaël Jackson
en orbite
WILLOW
Le Noël de
George Lucas
NEAR
DARK
Un sang neuf
pour les vampires
M 2016 - 56 - 20,00 F
3792016020000 00560
CANADA $: 5,75. BELGIQUE : 146 FB
SUISSE : 6,50 F ESPAGNE : 500 PTS
FREDDY RESSUSCITÉ!


MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N° 17
RAMBO III
L'explosion
L'OURS
J.J. Annaud raconte
FREDDY IV
Le cauchemar continue
MOONWALKER
Michaël Jackson dans les étoiles
ROGER RABBIT
Le show lapin
Belgique : 146 FB. Canada : $ 6.25
Espagne : 560 PTS. RCI : 1510 CFA
M 3226 - 17 - 20,00 F
3793226020002 00170

Redaction, Administration: 4 rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/Directeur de la publication**: Jean-Pierre Putters. **MAD MOVIES Ciné Fantastique n°56. Rédacteur en chef**: Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction**: Bernard Achour. **Coordination**: Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Bernard Achour, Vincent Guignebert, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration**: Gilles Boulenger, Marcel Burel, Betty Chappe, Alain Charlot, Laurent Duvault, Stéphane Risset. **Correspondants**: Maitland McDonagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette**: Bernard Achour et Jean Pierre Putters.

Remerciements : Antarès/Travelling, Simona Benzakain, Howard Berger, Daniel Bouteiller, Denise Breton, Marie-Agnès Bruneau, Michel Burstein, Capital Cinéma, Pierre Carboni, Carletti, Agnès Chabot, Columbia, Thierry Defait, Gérard Delorme, Marquita Doassans, Florence Forney, Joëlle François, G.C.R., Bill George, Claude Giroux, K_Films, Rozz Kidd, Anne Lara, Véronique Marchand, New Line Cinema, Robert Schlockoff, Warner.

Photocomposition/Montage: Samat. **Photogravure**: I.G.O. **Impression**: S.I.E.P. **Distribution**: N.M.P.P. **Tirage**: 90 000 exemplaires. **Dépôt légal**: novembre 88. Paraît tous les deux mois. Commission paritaire: n° 59956. N° ISSN: 0338-6791.

Ciné Fantastique
MAD MOVIES

SOMMAIRE

ACTUALITES

ENTRETIENS

RUBRIQUES

Photos de couverture : Beetlejuice et Robert Englund dans Freddy IV.


Pleins feux sur Freddy. Page 12.


L'univers fou de BEETLEJUICE. Page 25.


WILLOW l'enchanteur. Page 20

NOTULES

LUNAIRES

• Tandis que **La Dernière Tentation du Christ** subissait les assauts des grenouilles de bénitiers, **Goodnight God Bless** de John Eyres sortait tranquillement aux States. Son héros : un tueur psychopathe déguisé en prêtre, lequel saigne à mort ses victimes. Dans la même boîte (Magnum) on sort également **City of Blood** de Darrell Roodt. Dans ce dernier, le tueur emploie une lance vieille de 5000 ans et originaire d'Afrique. Evidemment, quelques prostituées passent à la casserole.





• Smart Egg produit **Martians** !!! qui est la première réalisation de Patrick Read dotée d'un budget de 4,5 millions de F. L'idée est astucieuse qui nous montre des Martiens qui tentent de reconquérir la terre le jour du 50è anniversaire de la célèbre émission radiophonique de Orson Welles : La Guerre des Mondes.

• Dis moi qui tu copies, je te dirai qui tu es. Le producteur David Winters et le prolifique réalisateur David A Prior viennent de sortir un certain **Night Wars.** Deux vétérans du Viet nam ont des remords d'avoir lâchement abandonné un de leur potes en pleine gadoue asiatique. Pour se venger, il vient les désigner du doigt dans leurs cauchemars qui finissent par devenir réels. Pour arranger le tout, un camarade médecin leur donne des sédatifs afin de faire de beaux rêves. Mais quelle idée d'appeller le film **Night Wars** ; **Freddy's House** aurait été tellement plus approprié.

• Après une série de flops retentissants, Whoopi Goldberg revient à la télé et sera guest-star dans un épisode prochain de **Star Trek : The Next Generation**

• La compagnie canadienne Northlenid Pictures prépare un documentaire intitulé **Rod Serling : portrait of an american writer** en deux versions 60 et 90 minutes. Si vous avez un doute : Serling est bien le créateur de **Twilight Zone**.

• Nous étions sans nouvelles de Harry Davenport depuis son sympathique **XTRO** en 1983. Figurez vous qu'il remet ça avec **The Shadowland** pour le producteur Mark Forstarter. Après un long coma, un homme s'aperçoit qu'il a le pouvoir de guérir les blessures... vu les précédents du maître d'oeuvre ça risque fort de dégénérer en horreurs diverses et variées. On vous aura prévenus...

• Petite (toute petite) production: **Invaders from Beyond** de Jay Teitzell s'annonce bien délirant, rien que par le slogan : « Au delà des étoiles, au delà de votre imagination, au delà de notre budget...,. On y trouvera, entre autres, des Klotzoïds mortels (!) une femme-chat, Kat Sawyer (re!), l'arme ultime (une chaise !), le tout filmé en super dimension 2: vous pouvez garder vos lunettes normales.



• Anthony Hickox (**Waxwork**) poursuit dans la même veine avec Sundown : **The Vampire in Retreat** pour Vestron avec Deborah Foreman, Morgan Brittany et David radine.

EDITORIAL

Excusez-moi, j'étais en briefing avec le staff de **Mad** à propos du choix de la cover. O.K., je laisse ça en stand-by, le temps d'un break, pour vous speeder l'édito, et j'y retourne on ne peut plus quickly.
Non non, il ne s'agit pas de la version doublé U.S. en vue d'une future export du mag, mais c'est tout simplement comme ça qu'on cause maintenant dans les milieux du cinoche, et sur les bords c'est pareil qu'au milieu.
Tout le monde veut faire chébran aujourd'hui: les confrères, les distributeurs, les publicistes, les attachés de presse. Surtout les attachés de presse d'ailleurs.L'une d'elles (la dénoncé-je? Non, allez, on en a encore besoin) m'a personnellement déclaré tout à fait récemment: Ah bon, c'est too late pour la cover, alors?». Pourquoi pas? (Pour les gens en retard, justement, les too late" c'est au fond du couloir, merci!).
Non, sérieusement, je pense bûcher très fort le russe, des fois que ça devienne in" d'ici une dizaine d'années dans le métier. Il serait tout de même dommage de se montrer en retard d'une langue, et surtout d'une mode.
Même chez nous, vous savez, ça recrudesce à mort ce genre d'idiomatismes suffisants. Nous avons surpris Vincent en train d'évoquer le falling in love" entre deux personnages. La fille n'est plus folle d'amour, elle devient fall in love, voilà. Pareil Pour la vidéo X d'**Impact** 17 où j'ai vu notre distingué collègue, Sir Octave Hergébel (un membre assez vigoureux de notre juvénile équipe) nous dire deux mots (un Sir concis en quelque sorte...) du plot" de **Dirty Dreams** (traduction: de l'intrigue). Insupportablement incroyable, non? D'ailleurs je l'ai viré aussi sec. Tout comme avant lui les regrettés Alphonse Lamoi, Guy Liguili, Alec Ochonne, Emma Mildois, Justin Peticou et Gédéon Teuzemanière. De toute façon, je ne sais pas ce qui se passe avec cette rubrique X, mais on n'arrive pas à conserver un pigiste en bon état de marche. C'est le sujet sans doute qui épuise. Eh oui! Enfin, ils nous font toujours rire, en attendant mieux...

Tiens, poursuivons avec les mauvaises nouvelles. T.V.: nous venons d'apprendre les suppressions de **Fantasy** et des **Accords du Diable**, et puis, pour faire bonne mesure, celle de **Rapido**, et allez donc! C'est pas grave Guy Lux et Pierre Bellemarre nous prépareront des jeux en remplacement.
Avec quelques bons télé-films U.S. pour boucher dans les coins, ça devrait faire l'affaire. Encore que Sangria nous annonçait au Festival du Super 8 son projet d'animer un magazine de charme. Moi, je ne suis pas sûr de pouvoir regarder parce que déjà quand elle me fixe dans le fond des yeux j'ai tendance à m'évanouir, alors si elle va plus loin, je risque carrément d'y passer.
Et vous savez pourquoi souvent des émissions pareilles disparaissent? Je vais vous casser le morceau, tiens: tout simplement parce qu'elles n'ont pas réussi à trouver le sponsoring nécessaire à leur financement. Parce que maintenant à la télé, il ne faut pas seulement arriver avec une idée, il faut aussi apporterl'argent avec l'idée. Par exemple, regardez Sabatier: lui, il a plein d'argent alors il fait de belles émissions, voilà, (hein? non il n'a pas d'idées, mais il ne peut pas être bon en tout, non plus). D'ailleurs, si vous apportez l'argent et pas d'idées du tout, ils le prennent quand même, vous savez. A part ça, les Loto Sportif, Tapis Vert et Télé (dé?) Mago se portent à merveille. Vous voyez bien que ça aurait pu être pire.
Pour revenir au cinéma, j'aimerais ici publiquement féliciter la gente catholique qui vient de trouver le moyen de faire parler gratuitement des films. Regardez comme ils sont malins: ils critiquent **La Derniere Tentation du Christ**, avant même de l'avoir vu, les malhonnêtes, et ils font ainsi un travail équivalent à 100.000F de budget publicitaire. Tout le monde de se demander ce qui a bien pu déclencher ainsi les foudres du clergé. Le ridicule de la chose n'échappe pas lorsque le public qui a bravé la terreur ecclésiastique s'aperçoit en dernière instance qu'il s'agit en fait du film le plus

• Si vous vous décidez à acheter **Monster High** de Rudiger poe avec Dean liandoli, Diana Frank, David Marriott... nous vous suggérons le titre français suivant : **Les Hauts des Hurlemonstres**. Non, non, ne nous remerciez pas et parlons pourcentages.

• Sean S. Cunningham, producteur heureux de **Vendredi 13** et **House,** espère mettre dans le mille une fois de plus avec **Horror Show**. Réalisé par James Isaac sur une histoire de Leslie Boehm avec (on ne voit plus que lui !) Lance Henriksen, Brion James et Ritta Taggert. Distribution M.G.M./ U.A.

• Un époux volage transmet à ses conquêtes un virus qui transforme les femmes ayant eu des enfants en cannibales. Comme si ça ne suffisait pas avec le Sida. Ce message moralisateur est l'argument de l'inattendu **Flesh Eating Mothers** de James Aviles Martin avec plein d'acteurs qui sont heureux de faire du cinéma pour la première fois.

• Le freak, toujours le freak. Entrez, entrez messieurs-dames ; de passage dans votre ville le seul et unique **Freakshow** mis en scène par Dino Magnatta avec Peter Read et Audrey Landers.



L'ambiance surchauffée (en bon français = destroy) du Festival du Super 8.

chrétien qui soit, et un chef-d'oeuvre du genre. Donc, conseil aux réalisateurs qui viennent de tourner leur film: vous l'affublez déjà d'un titre vaguement ambigu, du style "Dieu était-il un zèbre" ou quelque chose comme ça, puis vous envoyez une lettre à qui de droit, genre évêché ou ligue pour la défense de la foi (attention, la foi est en crise, elle aussi...). La lettre, du genre: "Ouais, ouais, y'a plein de vilains Bolcheviques qui sodomisent les bonnes soeurs et le chien du couvent, c'est infâme, ce film, faut faire quelque chose, etc." Je vous fais confiance pour les détails, mais n'exagérez pas quand même, je vous connais. Vous laissez mijoter, disons un bon mois, le temps que les esprits s'échauffent quoi, et puis vous sortez votre film tranquille, c'est le scandale assuré (le tube catholique, en quelque sorte).Spéculez sur la bêtise humaine, ça peut rapporter gros, et puis vous sauverez peut-être le cinéma français.
A propos de cinéma français, nous nous remettons difficilement de notre Festival du Super 8. Oui, oui, un vrai triomphe public, ça y'a pas de problème, mais alors, bonjour l'ambiance. A certains films, on avait même du mal à entendre les images, c'est vous dire! J'aimerais d'ailleurs adresser un petit message personnel aux joyeux perturbateurs qui nous lisent très certainement. Bon d'accord, on a bien ri, mais l'année prochaine, comment trouver une autre salle, comment attirer des gens susceptibles de sélectionner des films pour la TV ou d'autres festivals, comment inciter des sponsors à primer les lauréats et surtout, comment rendre crédibles des films montrés dans une telle pagaille? Parce que notre but consiste aussi à aider les réalisateurs et à construire quelque chose à travers ce Festival. Alors l'année prochaine, les gars, restez chez vous ou montrez-vous plus tolérants. De notre côté, nous cherchons déjà le moyen de vous faire taire; si tant est que le Festival survive à ça, victime de son trop grand succès, ce serait tout de même dommage, non?
Pour conclure, et vu la fin de l'année qui approche comme une folle, j'aimerais dédier ce numéro à la poignée de téméraires qui nous lisent depuis le numéro 1. Rendez-vous compte: abonnés depuis plus de 16 ans, ça n'est pas rien. Sur les quatre personnes concernées, on trouve deux Belges quand même (ce qui veut dire que si vous êtes quatre lecteurs dans une même pièce: méfiez-vous il y a deux Belges parmi vous. Oui, hein, comme quoi le sophisme peut mener à tout). Ce sont donc Robert Van Bel et le géomètre Baron Alexandre de Groote, exilé depuis au Pérou, mais qui reçoit toujours la revue à Lima (Lima revue, vieux frère, tu as raison). Les deux Français ce sont Michel Ripoll et Jean-Luc Risch, ce dernier habitant la riante cité d'Oberschaeffolsheim, ce qui n'amuse pas précisément les typos. Merci à tous les quatre et, comme ils disent à Oberschaeffolsheim (oh, pardon!): Keep up the good work, les gars, (encore sorry!).

Jean-Pierre PUTTERS

• Le scénariste de **Psychose** Joseph Stefano ne renonce pas à la terreur psychologique. Il a écrit et produit le film de Doug Adams **Blackout** avec Carol Linley, Gail O'Grady et Joanna Miles. La jeune Caroline Boyle retourne à la maison familiale après avoir reçu un mot de son père, disparu sept ans auparavant alors qu'elle avait 14 ans. La réception maternelle n'est guère enthousiaste : la mère est amère. Rapidement la jeune fille au père entend des bruits étranges provenant du grenier et a des cauchemars qui trouvent leur origine dans son enfance.

• OATH est un film d'horreur supernaturelle réalisé par A.M. Santoro (ça c'est vache!) et produit par Brian Segall. (Bravo San Helving : l'information brute, rien que l'information. N.D.L.R.).

• La suite de **S.O.S. Fantômes** se nommera finalement **The Last of the Ghostbusters** produit et réalisé par Ivan Reitman avec Bill Murray, Dan Aykroyd et Harold Ramis.

• And now, Ladies and Gentlemen, nous allons inscrire au tableau du mérite les acteurs les plus travailleurs durant les années 85/88 :
Dans la catégorie Stars, la palme revient ex-eaquo à Steve Guttenberg et Gene Hackman avec 9 films et 1 téléfilm. On applaudit bien fort; mais on me dit que les lauréats ne sont pas dans la salle... Ils sont suivis de Michael Caine avec 7 films et 3 téléfilms et Jim Belushi avec 7 longs métrages et 2 films télé. A suivre...

• Après deux années d'existence, Trilogy Ent. sort son premier film **The Kiss** Ils annoncent d'ores et déjà **Re Entry** un film de SF au budget de 17 millions de $ à cause des effets spéciaux et qui sera mis en scène par Pen Densham sur un scénario de J.D. Figelson et Dan di Stefano. Suivront **Lorelei**, une histoire de Stephen Volk pour Pen Densham ; **UPworld** de Stan Winston et **Backdraft**, le nouveau film de Ron Howard.

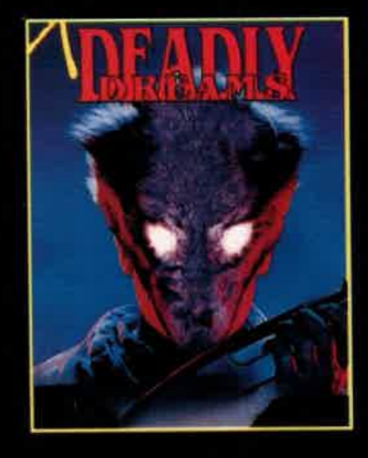
SCREAM DREAM

Donald Farmer devrait sous peu passer à la postérité. Il est l'auteur de **Demon Queen** et de **Cannibal Hookers**, deux super-nanars que les Américains ont pu admirer en vidéo. Fort de ses succès, Farmer remet le paquet et pille **Horror Rock (Trick or Treat)**. Une malheureuse chanteuse de hard-rock est victime de la censure. Ses jolies mélodies feraient trop allusion au Diable, à des sacrifices humains et au surnaturel. Morte, elle revient d'entre les ectoplasmes et possède quelques inconditionnels. Ceux-ci trucident les censeurs et bien-sûr les critiques qui l'ont autrefois descendue. Il y a de tout dans ce **Scream Dream** : une tronçonneuse, des rêves qui tuent, du gore. Donald Farmer, infatigable, envisage très prochainement **I spit on Your Grave Part 2/Day of the Woman 2** faisant suite à un film très éprouvant où une nana, battue, violée, prenait son pied à zigouiller ses agresseurs. C'était en 1978 et Camille Keaton reprendra le rôle qui ne l'a pas rendue célèbre. Sacré Donald !
Toutefois, vous devrez patienter jusqu'en 1989 pour découvrir Scream Dream!



• **Deadly Dreams** a des tendances portées vers le plagiat. Après le meurtre de ses parents, le jeune Alex rêve chaque nuit à un mystérieux personnage portant un masque de loup. Ce petit de Freddy Krueger fait quelques victimes. Responsable du pompage, une femme : Kristine Peterson.

• C'est en mars 89 que devrait débuter le tournage de **Adventure**, un ambitieux film de S-F mis en scène par Joe Alves (**Jaws 3D**). Le héros Martin Drake sera expédié sur la nouvelle terre afin de sauver le devenir du monde actuel. Tu parles d'un boulot...



• Charles Band (ex-Empire) vient de reformer une société : Band-Company (bof !) avec notamment son père Albert Band et son épouse Debra Dion. Pas découragé, il annonce fièrement un programme de 3 films par an évoluant dans des budgets moyens de l'ordre de 5 à 15 millions de dollars (et **Mad Movies** est toujours à 20 balles, c'est dingue non ?). Le premier sera une nouvelle version de **The Pit and the Pendulum** réglée par Stuart Gordon d'après un scénario de Dennis Paoli. Tournage en novembre à Rome.

• Le producteur Harry Alan Toxers poursuit sa collaboration avec le réalisateur français Gérard Kikoine (après leur **Dr Jekyll and Mr Hyde/Edge of sanity**) et annonce une nouvelle version de la nouvelle d'Edgar A. Poe *L'enterré vivant*. Ce **Buried alive** aligne les vétérans John Carradine, Donald Pleasence (ils nous enterreront tous !) et le quasi-gamin Robert Vaughn. Charles Vanel nous a fait savoir qu'à la moindre plaisanterie sur son âge, il résiliait son abonnement, alors vous comprendrez notre discrétion.



CY - WARRIOR

• Quand les Italiens se plagient eux-mêmes, cela donne **Cy-Warrior Special Combat Unit** du pas si mauvais Larry Ludman (qui serait en fait la production Ovidio Assonitis). L'affiche reprend le héros de **Cyborg** en un peu plus cybernant encore. Gros bras + science-fiction + explosions non stop. Une production Fulvia qui annonce également un **Raiders of The Magic Ivory** d'Antony Richmond (Théodoro Ricci, le pire), à base d'aventuriers armés à la recherche d'un précieux objet mythologique.

• Voici **Wolfpack**, le super-héros des campus. Elu président des seniors, il entre en conflit avec les trafiquants, les punks et surtout le sinistre Dr. Vere assisté des forces diaboliques. Cela ressemble un peu à **Class 84** et c'est une petite réalisation de William Milling.



• **Bruxelles 1988**
Du 8 au 13 novembre va se tenir à Bruxelles le 10e Festival International du Super 8 et Vidéo. Une sélection du Festival de **Mad Movies** sera présentée 9 novembre, à partir de 18 heures. Tout renseignement à l'adresse du Festival : rue P.E. Janson 12, 1050 Bruxelles, Belgique. Tél. (02) 649 33 40. Pour assister aux projections : Centre Culturel Jacques Franck, Chaussée de Waterloo, 1060 Bruxelles.

• Fermeture récente de la boutique F.X. dont on vous annonçait l'inauguration dans le n°53. Eh oui, déjà ! Chantal Masson, la responsable, déplore le départ d'associés voltigeurs, tout en se déclarant prête pour une autre tentative.

• CINOK n°4. Ce petit volume s'avère d'une approche complètement essentielle dans la mesure où il nous retrace la carrière ô combien édifiante de Santo, ce héros catcheur mexicain éternellement aux prises avec les monstres les plus variés. Et puis aussi, vous pourrez y découvrir enfin quelques précieux renseignements sur ce personnage hors du commun qu'est Georges Le Gloupier. Le Gloupier, pour les outdated béotiens (ça y est, j'attrape le virus !), c'est l'entarteur fou, le terroriste à l'attentat pâtissier. Celui qui s'est déjà farci, les tronches de Marguerite Duras, Godar, B.H. Levy, Marco Ferreri et bien d'autres. On savait déjà que ce lanceur de tartes à la crème était belge, mais là on en apprend davantage et c'est tout drôle (gloupitamment tord-boyautant comme ils auraient pu dire). C'est 50 F (114 pages), et ça les vaut, à Michel Fenioux, 26, avenue Auber, 06000 Nice.

• The Rift/La Crevasse tel est le titre évocateur du prochain film d'horreur sous-marin de Juan Piquer Simon (**Slugs**, **Pieces**, ect...). Les héros et victimes sont parmi Jack Scalia, Lee Ermay et Deborah Adair pour citer les moins connus des plus célèbres. Ou réciproquement

• Depuis le massacre d'Hungerford (ou un cinglé s'était pris pour Rambo au détriment de la population locale), la censure britannique a aiguisé ses ciseaux et s'en sert à tour de bras contre ce qu'ils appellent les « video-nasties» . Sont purement et simplement interdits les films du style **Massacre à la Tronçonneuse 2** et mutilés une tripotée d'autres. Dans le collimateur, le gore, les agressions contre les femmes et la violence en général ainsi que les scènes qui auraient tendance à normaliser la consommation de drogue. Ainsi, le premier **Crocodile Dundee** a eu droit à une coupure pour sa sortie en vidéo :la séquence comique où l'héroïne (!) sniffe de la cocaïne. Le cinéma et la vidéo servent une fois de plus de boucs émissaires et tout le monde s'en fout... à part bien sûr Madame Thatcher ! Tatata...

• Le Club Ciné Vision organise au mois d'avril 89 le 2e Festival d'Estillac du Super 8. Deux thèmes cette année : le film d'aventure et de voyage et le film fantastique. Renseignements et inscriptions : Club Ciné Vision, Dominique Lafitte, L'Hoste Estillac; 47310 Laplume. Merci de joindre une enveloppe timbrée.

• **UFO Cover US** de L.B.S. Int. fait le point, une fois de plus, sur le phénomène des OVNI, et pose la question angoissante : que nous cache le gouvernement et pourquoi ? Quel est l'âge du capitaine et que choisir ? Qu'est ce qu'on mange ce soir et que fait la police ? Dieu existe-t-il et comment vais-je sortir de cette notule ?

• Après les Stars, les mi-stars (qui a dit «et boule de gomme ?»)qui cotisent le moins aux Assedic américaines : Harvey Keitel a pointé dans 14 films et 2 téléfilms, suivi de près par le toujours vaillant Dean Stocwell (né en 36 et acteur en 45, c'est dire la filmo !) avec une œuvre télé en moins. Suivent à quelques mètres (de pellicule) Ned Beatty, Denholm Elliott, Michael J Pollard et Denis Hopper qui remonte bien la pente.

ZINOSCOPE

FANTASTIQUE N°O. Effets spéciaux amateurs, vidéo, tournages super 8, musique de films et même un tableau de cotation des revues de cinéma. Heureusement Mad arrive en tête... il a de la chance lui, tiens. 18 pages, 4F (+ port?) à David Dewolf, 25, rue des Fourmies, 59155 Fâches- Thumesnil.

FLASH-BACK n°3. Toujours de la nostalgie avec Star Trek, King Kong (et une superbe pleine page de Fay Wray), James Whale et Jack Pierce. Belle mise en page et bons textes. 38 pages, 20F. Fabrice Hernandez, 98, quai Louis Blanc, 031000 Montluçon.

FUN NEWS n°4. 105 x 150. C'est pas les mensurations de Miss France, mais la taille du zine en millimètres. Un sommaire qui verse dans les invasions animales (Them, Jaws, etc.). 16 pages, et on commande avec 4 timbres à 2,20F. Didier Lefèvre, 9, rue Lalo, 59720 Louvroil

MEPHISTO n°2. Epais zine de 120 pages sur le hard et pas mal d'autres groupes. 35F à Nathalie Vasseur, 16, rue des Ecoles, 60540 Belle Eglise

BLACK DREAM n°7. Dossier Retour des Morts-vivants I et II et la carrière de Bruce Lee retracée en 15 pages. Plein de photos et du bon boulot. 18F les 48 pages. Yann Chesnais, 4, Place de la Porte de Bagnolet, 75020 Paris.

CHIMERES n°4. Plutôt littéraire, cette quatrième parution: entretien avec Richard Bessière, qui inaugura la collection SF chez Fleuve Noir au début des années cinquante, dossier les encyclopédies de SF, nouvelles, BD, vidéo et critiques de films. 44 pages, 20F, à Josiane Kiefer, 10, avenue St-Rémy, Esc. A, 93200 St-Denis.

EVIL DREAM n°1. Au sommaire: La bande des cinés (les héros de bd au ciné ma, Batman et un dossier E.P. Jacobs. Pas d'adresse, tant pis pour eux.

LES AMIES DE STEPHEN KING n°9. Brume et sa vingtaine de nouvelles commentées + critiques de livres. 8F à Jacqueline Caron, B.P. 150, 75966 Paris cedex 20.

FEROX n°3. Freddy IV, The Blob, Fright Night II, Hellraiser II, etc. Plein d'avant-premières et de critiques de films plus anciens. 60 pages, demi-format, 14F, à Ferox, 1, rue du Moulin Rothard, St Jean de Boiseau, 44640 Le Pellerin.

ALPHA n°6. Spécial flingues. Bronson, Eatswood, Stallone, Norris, Schwarzie et Mamie Nova (euh non, finalement Mamie Nova, souffrante, n'a pu être parmi eux). Bref, du carton avec, non négligeable, un bon texte autour. 56 pages, 16F, Laurent Richard, 12, rue des Grandes Bruyères, 71450 Blanzy.

LES ADORATEURS DE SETH n°1. Esotérisme, dossier Surfer d'Argent, littérature, compte-rendu du Rex, etc. Beau et impressionnant pour un n°1. 16F, 64 pages, Yvan Auger, 26, rés. de Courcelles, 91190 Gif-sur-Yvette (vous avez vu: Gif-sur-Yvette, Bures-sur-Yvette, Courcelles-sur-Yvette; tous ces mâles lubriques sur la pauvre Yvette, moi ça me rend malade, qu'est ce que vous voulez...).

LA PETITE PUCE FANTASTIQUE n°1. Au sommaire: les films sanglants, jeux et un poster. Enfin, vu le zine en quart de format, le poster détachable fait une page normale 21 x 27, quoi. 28 pages pour 7F (et un timbre à 3,70°. Un peu cher et Pas de révélations essentielles dans le zine- Cyril Troussier, 22, rue Pasteur, 38180 Seyssens.

NEW VISION n°2. It's a big mag dont auquel about (and Costello) I told you quelques mots in the notules from tremendous Mad Movies 54 C'est . . donc moitié en français moitié en anglais et ça traite de fantastique et de BD, et c'est pas mal faiit. 32 pages, I5F, New Vision, 30, rue de Dantzig, 75015 paris.

POWER STATION n°3. Bulletin d'information pour la reconnaissance du hard en France. Nous nous sommes tous jetés là-dessus comme des bêtes, pour nous aprecevoir finalement qu'en fait ils voulaient parler de musique, les mecs. Mais c'est quand même bien fait avec 34 pages pour 13,70 F à Emmanue1. Beaudelin, 16, rue P. et M. Curie, 76360 Barentin.

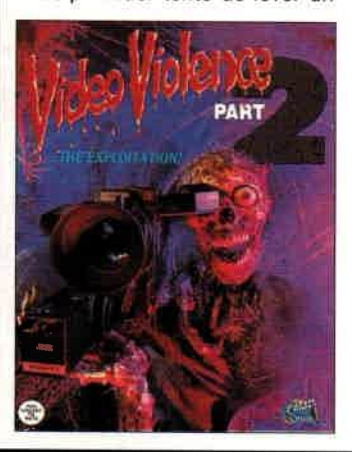
CESAM n°3. La circulaire des effets spéciaux amateurs. Plein d'infos et d'adresses utiles, de trucs de maquillage et de tarifs de matériaux d'effets spéciaux. 40 pages demi-format, 15F, chèques libellés à l'ordre de FX Cie, et envoyés à FX Cie, Section du CCCO, 9, rue Brune, 21100 Dijon.

GORE HOUND. Zine hollandais, très pro, mais écrit en néerlandais, évidemment. Tout renseignement à Vitgever/Editor, 2e Weteringdwarstraat,6O, 1017 SX, Amsterdam, Hollande.

UNE MAISON DE FOUS !

Camp vidéo distribue aux Etats-Unis des films incroyables. Probablement nuls et ringards, ils n'en sont pas follement jouissifs. Excepté quelques titres connus (de Herschell Gordon Lewis et Fred Olen Ray, les noms les plus prestigieux du catalogue), tous les titres sont inconnus. **Rat Pfink and Boo-Boo**, «une œuvre d'avant-garde», tend à prouver que «le crime ne paie pas» à travers les exploits de super-héros femmes et enfants ! Dans **The Las Vegas Serial Killer**, un tueur de femmes (7 avant de purger une première peine de prison) sort de tôle et se remet au travail. Plus taré encore : **Gore-Met Zombie Chef from Hell** et son restaurant investi par le diable, lequel réclame toujours plus de chair humaine ! Pas triste non plus ce **He Lives : The Search for the Evil One** où, ayant survécu, Adolph Hitler tente de lever un





quatrième Reich aux Etats-Unis. **Dead Row Diner** de Dennis Wood suit le calvaire de Otis Wilcox, ponte du cinéma dans les années 40 passé à la chaise électrique. 40 ans après, le mort réapparaît dans la prison où il a été exécuté, lieu de tournage du film produit par ses successeurs à la tête du studio. Camp Video propose glorieusement **Video Violence When Renting is Not Enough et Video Violence Part 2 The exploitation** de Gary P. Cohen. Le premier supprime un couple de victimes d'une ville de maniaques (remake du classique de Herschell Gordon Lewis, **2000 Maniacs**) tandis que sa séquelle accumule les atrocités sous le fallacieux prétexte qu'un réseau pirate de TV câblé charcute ses auditeurs. Derniers titres de Camp : **Nightmare House et The Thrill Killers**, des psycho-killers tout simplement.

• Une fois de plus la S-F se conjugue au western avec **Badlands 2005** de George Miller (l'autre !) avec Lewis Smith, Miguel Ferrer et Sharon Stone, qui n'est rien d'autre qu'un remake inavoué de **Convoi de Femmes**. On y voit un pseudo shérif du futur avec son aide (un cyborg) escorter des femmes vers les nouvelles colonies où elles doivent épouser de valeureux pionniers. Filmé en Australie pour ABC.

• Il nous reste à saluer les forçats du petit budget, les tâcherons du nanar, les stakhanovistes de la série Z, les forcenés du ringard ect... avec celui qui détient le record olympique des tournages maximum en un minimum de temps, j'ai nommé... Donald Pleasence, qui en 3 années a réussi à apparaître dans 21 (vingt et un !) films et 4 téléfilms ; il est suivi de loin par Dawn Wildsmith (17 participations et qui peut me dire qui est Dawn Wildsmith ?), on trouve ensuite dans l'ordre la délicieuse Michelle Bauer (16), Troy Donahue (14), l'impressionnant William Smith (14), le vétéran Cameron Mitchell (12 +1), la bouffie Karen Black (11 + 2), Oliver Reed (que l'on s'étonne quand même de trouver parmi les interprètes de petits budgets), George Kennedy, David Carradine, Elliott Gould (idem que pour O.Reed), Robert Vaughn, Martin Landau etc...

• Le X frappe à nouveau. Silencieuse depuis la classification des films **Angel Heart** et **Outtakes**, la MPAA vient de décerner son « oscar» spécial (qui équivaut à une quasi-interdiction) au film Henry : **Portrait of a Serial Killer** produit par Maljack Prods. Encore un film que les anglais ne sont pas près de visionner !

• Ken Sagoes, le gros black de **Freddy III** et **IV**, se compromet dans **Death by Dialogue** de Tom Dewier. Un démon guerrier est libéré d'une vieille malle perdue dans les caves d'un musée. Surgissant des enfers, le monstre (un abominable costume en caoutchouc) est au centre de cet «horrible conte fait de mutilations et de sorcellerie», dixit la publicité mensongère.



• De bonnes nouvelles venant d'Indonésie. Soraya Interciné Films produit **Revenge of Samson, Satan's Bed et The Hungry Snake Woman**. Dans le premier (une réalisation Siswora Gautama Putra), le fameux colosse lutte contre l'envahisseur hollandais. Très gore et complètement dans l'esprit du sérial, le film montre, entre autres, un type tranché en deux dans le sens de la hauteur et d'un seul coup d'épée. **Satan's Bed** (Gut Jalil) plagie sans vergogne la série des Freddy. Lui aussi très gore, il pousse le vice jusqu'à mettre en scène un maniaque défiguré flanqué d'une main particulièrement griffue ! Plus porté sur le kitsch, **The Hungry Snake Woman** (Sisworo Gautama Putra encore) s'apparente aux péplums des sixtees. Cependant, ici, les petits dragons défoncent l'abdomen des protagonistes. Ultra colorés et d'un érotisme touchant de pudibonderie !

• En plein tournage, le réalisateur Robert Bergman s'est souvenu qu'il y avait déjà eu un film qui s'appellait **From a Whisper to a Scream** (avec Vincent Price) et a décidé de le transformer en **Whisper** avec Yaphet Kotto, Nadia Caponi et Silvio Oliviero. Pour éviter de lui faire de la peine, ne lui dites pas que le film avec Price avait changé son titre en **Offspring** en fin de compte...

• Aux avant-dernières nouvelles, Martine Beswick était devenue serveuse dans un bar au fin fond des Etats-Unis. Cette révélation avait provoqué chez notre rédacteur en chef bien-aimé un délire hallucinatoire qui le poussait à se vêtir de peaux de bêtes. Arrête Jean Pierre, tu te fais du mal ! D'autant que la sublime vient de reprendre le droit chemin pour un certain Miami Blues chez Orion. Comment ça, ça n'est pas du fantastique ? Non, mais c'est une bonne action car le sieur Putters menaçait de s'attaquer aux magasins Mammouth avec une massue. Il a fallu de peu pour que l'épris soit écrasé...

• Produit par Gale Ann Hurd (Terminator, Aliens) et Richard Kobritz (Christine) **Outer Heat** adopte le titre plus accrocheur de **Alien Nation**. Il s'agit d'une réalisation de Graham Baker avec James Caan, Mandy Patinkin, Terence Stamp... dans laquelle un groupe d'extra-terrestres « les nouveaux venus» débarquent dans un désert américain en 1999 et obtiennent du gouvernement le statut de réfugiés. Mais il en est parmi eux de méchants... Le racisme est le thème majeur de cette grosse pro duction qui bénéficie de bons maquillages par le Stan Winston Studios.

• Le baiser qui tue : **The Kiss** de Pen Densham avec Nicholas Kilbertus et Joanna Pa cula dans le rôle d'une sorcière, Felice, qui transmet ses sorts par l'intermédiaire d'un patin qui glace ses bénéficiaires (qui sont nombreux à la pelle). Ses victimes sont ensuite attaquées par un affreux petit monstre conçu par le maquilleur Chris Walas (**Gremlins**, **Piranhas**, **La Mouche**...).



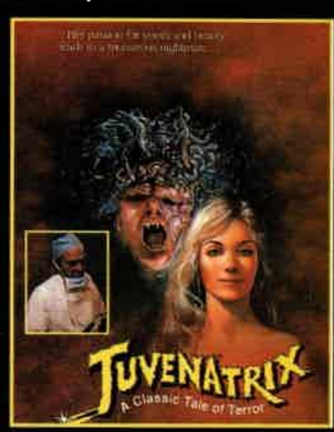
THE HUNGRY SNAKE WOMAN.



Le gore indonésien: REVENGE OF SAMSON.

• A peine une semaine après notre Festival du Super 8, le zine **Darkness** paraissait un numéro hors-série consacré aux cinq éditions de cette manifestation. 48 pages de compte-rendus, critiques des films, entretiens avec les réalisateurs, etc., et aussi, renseignements utiles sur les effets spéciaux, le matériel de prises de vue, les projecteurs et tout ça. Si vous vous intéressez au super 8, c'est le zine de chevet que vous devez immédiatement commander à Christophe Triollet, 15, impasse Asturias, 77100 Meaux. 20 F (port compris) et une photo couleur du Festival en prime. Une affaire immédiatement saisissable.

• Le Super 8 en fête, à Bordeaux, pendant la nuit du 11 novembre, à partir de 22 heures, puisque nous allons commémorer le Festival Super 8 de **Mad Movies** avec une sélection de 16 films, parmi les meilleurs. Cette nuit s'inscrit dans le programme du Festival Sygma qui propose cette année le palmarès des dix films les plus violents du monde. Tout renseignement à Sygma Cinéma (1) 40 34 04 01. Mad Movies y sera et vous aussi.



• Le maquilleur fou Ed French à la charge avec une petite série B sympa, Juvenatrix de Brian Thomas Jones pourtant sur un lifting forcé. La vieille star traitée se transforme sous l'effet de l'opération en gorgone dégoulinante.

KRYSAR LE JOUEUR DE FLUTE



Une pure merveille. Vous connaissez probablement la jolie (et cruelle) légende du joueur de flûte de Hamelin. Au moyen-âge, une ville est envahie par des millions de rats particulièrement inquisiteurs. Ses notables offrent une forte récompense à un mystérieux joueur de flûte venu de nulle part et ne tiennent pas leur promesse une fois la mission accomplie. C'est alors que l'étranger utilise son instrument pour se venger des hommes. Un conte de fées pour adultes. Sélectionné à Un Certain Regard (Cannes 1985) et récompensé du Grand Prix du Festival du Flm d'Animation d'Annecy en 1987, **Krysar** ne choisit guère la facilité: ses personnages sont des marrionnettes animées image par image, les dialogues se limitent à des onomatopées et la narration, serrée, dépasse à peine une heure de projection. Pourtant, la magie opère dès les premières images. Et, fabuleux livre d'images, **Krysar** égraine les tableaux inoubliables, les descriptions flamboyantes, les soudains coups de délire. La ville en proie à la débauche sous toutes ses formes ressemble finalement à un gigantesque gruyère. Les citadins ripaillent, comptent leur argent, se repaissent de luxe, de vin et de chair. Le metteur en scène les rend plus monstrueux que nature avec des physiques excessivement durs, des visages aux petits yeux porcins, des visages qui, bien que figés, traduisent des sentiments souvent bassement placés. Face à ces monstres de corruption, les rats apparaissent presque sympathiques. Gourmands, voleurs, mais assumant toujours leur fonction de rongeurs. Ignobles, les hommes connaissent un sort horrible. Sauf un vieux pêcheur, une jeune femme qui mourra violée, et un bambin, ultime signe d'espoir d'une cité désormais vide. Catalyseur de toutes les passions ou révélateur, le joueur de flûte ne se lasse pas de jouer l'ambiguïté. Il serait la mort, ou le destin...

Plastiquement superbe, **Krysar** aurait demandé deux ans de travail acharné. Quoi qu'il en soit, la fluidité du récit, son énergie et le rythme haletant gomment toute emphase, toute prétention moraliste ou esthétisante. Tour à tour abstrait, réaliste, drôle et morbide, **Krysar** représente une branche du cinéma d'animation particulièrement riche et dont seulement les pays de l'Est sont friands.

Marc TOULLEC



Tchécoslovaquie 1984 Réal.: Jiri Barta Scén.: Kamil Pixa d'après une légende adaptée par Viktor Dyk Dir. Phot.: Vladimir Malik et Ivan Vit Mus.: Mickaël Kocab Animation.: Vlasta Pospisilova, Alfons Mensdorf-Puilly, Jan Zach, Xenie Vavreckova Prod.: Kratky Film Praha, Jiri Trnka Studio, TV 2000 Wiessbaden, Gunter Herbertz Dur.: 1H03mn Dist.: Plain Champ Sortie prévue le 14 décembre 1988.

EPIDEMIC



Epidemic n'est pas le film que vous irez voir. **Epidemic**, fantasme de réalisateur et de spectateur, entité cinématographique, dernier film avant l'apocalypse, n'existe pas. Douze squelettiques pages de scénario, quelques scènes magnifiquement ironiques, un titre en haut à gauche de l'écran qui parasite, tel un fort désir inassouvi, le reste des images, une chanson du même titre, c'est ce qui ressort d'un projetde fin du monde que Lars von Trier n'a pu mener à terme. Le génial réalisateur d'**Element of Crime** a voulu connaître les raisons de cet échec en une introspection profonde et douloureuse,tranchante comme un scalpel. Ce qu'il y a découvert est monstrueux et relègue les hallucinations créatrices de Lord Byron et Mary Shelley dans le **Gothic** de Ken Russel à de joyeuses images de foire. **Epidemic** (le film, pas le projet) débute au moment-même où l'univers se dérègle. Une imprimante refuse de sortir un scénario, une voiture s'obstine à rouler en marche arrière et son conducteur ne peut se débarrasser d'un fou-rire tenace. Lorsque Niels (Niels Vorsel) et Lars (Lars von Trier) tentent de réécrire le scénario, ils ne souviennent plus que du titre : **Le Commissaire et la Putain**. N'ayant que sept jours pour le réécrire, ils préfèrent se lancer dans l'aventure **Epidemic**. Huit lettres qui s'alignent sur une feuille blanche et sur l'image.

Un scénario à écrire, un film à faire et, par le biais d'un flash-forward immédiat, une expérience qui se terminera dans le sang. Le travail des deux auteurs, une suite de courtes scènes toutes placées sous le signe de la dissection (de la saveur d'un vin, d'un tube de dentifrice, de souvenirs, d'un corps...), évolue parallèlement à une épidémie qui s'étend dans tout le pays. Lars von Trier peut nous dire que ceci n'est qu'une coïncidence, rien n'y fait. **Epidemic** est bien cet objet indésirable en pleine gestation qu'un virus meurtrier, envoyé par on ne sait quelles instances divines, doit avorter; ce symbole d'un cinéma dont la puissance peut provoquer jusqu'à les chambouler les lois universelles.

A l'égal des grands réalisateurs adeptes de l'art suggestif, Lars von Trier préfèrera capter la peur d'une femme sous hypnose en proie au scénario d'**Epidémic** plutôt que d'exposer les terribles images du film aux yeux de tous. En I990, Lars von Trier mettra la touche finale à **Europa**, le dernier volet d'une trilogie passionnante. **Europa**... Et si la vision du film débouchait sur la mort du spectateur couvert de boutons ? Quel fabuleux cauchemar !

Vincent GUIGNEBERT



Epidemic. *Danemark. 1987. Réal. : Lars von Trier. Scén. Lars von Trier et Niels vorsel. Dir. Photo. : Henning Bendtsen. Mus. : Peter Bach. prod. : Element Film. Int. Lars von Trier, Niels vorsel, Allan De Waal, Ole Ernst, Michael Gelting... Durée : I06 mn.*

RAMI ET JULIET



Le titre ne ment pas. Les grandes lignes de la tragédie de Shakespeare ont été respectées: on a juste déplacé l'action dans l'espace (au Danemark, le royaume d'Hamlet) et le temps (de nos jours). Roméo Montaigu est devenu Rami le Turc, le brun, la paille dans l'oeil de la communauté dominante. Juliette Capulet s'appelle Julie la Danoise, la blonde, la rebelle aux lois de sa propre caste. Un narrateur, fidèle à la tradition shakespearienne, commente de temps à autre les événements, interrompt une scène, finit par s'intégrer lui-même au coeur de l'intrigue. L'époque n'étant plus aux conflits entre familles, c'est le racisme qui sert aujourd'hui de détonateur: Rami aime Julie, mais il est turc, et l'entourage de Julie ne peut accepter le « mélange» . Très ancré dans la réalité sociale, le scénario s'écarte à plusieurs reprises de l'histoire proprement dite, évoque les problèmes de l'immigration, de l'identité religieuse, de la violence urbaine...

Pourtant, en dépit de ce contexte politique austère et parfois lourdement souligné, **Rami et Juliet** est un film magique.

Après six ans d'attente, un réalisateur ose enfin intégrer à son oeuvre les promesses insensées et totalement incomprises contenues dans cette pierre fondatrice du cinéma moderne qu'est **Coup de Coeur**. Comme Coppola, Erik Klausen croit aux émotions nouvelles. Comme lui, il pense que le cinéma est un instrument merveilleux dont nous sommes loin d'avoir épuisé les possibilités. Comme lui, il n'hésite pas à chambouler les méthodes de la narration pour offrir à ses personnages les moyens d'exprimer leurs sentiments.

Ici, c'est tout un pan de ciel qui se métamorphose en un gigantesque écran bleu sur lequel, par la seule force de leur passion, les deux amoureux parviennent à communiquer; là, un miroir où Rami projette l'image impossible de sa Julie accueillie comme une sœur par sa famille; ailleurs, un simple effet de montage en parallèle qui établit un lien télépathique indestructible; et pour finir, des visions d'agonie fulgurantes, ultime tourbillon de mémoire dans la conscience chavirée d'un jeune homme mortellement blessé.

Traversé de moments de pure splendeur, magnifié par la musique omniprésente de Tchaïkovski, **Rami et Juliet** restera comme le film-rêve de l'année. Un rêve que, à l'exemple de **Coup de Coeur**, bien peu iront partager.

Bernard ACHOUR



Rami ok Julie. *Danemark. 1987. Réal.: Erik Clausen. Dir. Phot.: Morten Bruus. Mont.: Ghita Beckendorff. Int.: Saleh Malek, Sofie Graabol, Mohammad Bakri. Prod.: Film-Cooperativet Danmark. Durée: Ih3O. Dist.: K Films. Sorti à paris le 26 octobre.*

LES PASSAGERS DE L'ANGOISSE



Robert Shaye, producteur des **Freddy** et **Critters**, n'a pas eu de chance avec ces passagers-là. Dans un bled paumé des States, des extra-terrestres en panne font leur apparition et se réfugient dans une maison isolée habitée par deux femmes, une toute jeune, une toute vieille. Elles prennent peur tandis qu'un duo de ploucs ouvre le feu sur les aliens. Peu après, la maison est assiégée par la police, la milice. Le FBI s'en mêle tandis que le shérif black (Joe Morton, lui-même extraterrestre dans **Brother**) tente de modérer les humeurs. La tension monte, les victimes s'accumulent tandis que les deux femmes se rapprochent des aliens. **Les Passagers de l'Angoisse** assume bien son statut de série pas très novatrice. Une histoire classique, et un dénouement tout aussi traditionnel. Le rythme ne donne pas dans le frénétique. Les auteurs ont désiré créer un climat lourd, oppressant, renforcé par l'omniprésence de la nuit. Le message du film ne fait évidemment pas dans la nuance. Intolérance, incompréhension, goût de la violence et crescendo. Les qualités des **Passagers de l'Angoisse** ? Candide, il revient à des histoires très courues dans les années 50, cela passe encore. **Les Passagers de l'Angoisse** n'entend pas ressembler à **Rencontres du Troisième Type** ou **E.T.** Il reste infiniment plus modeste. Le metteur en scène ne résiste pas à l'envie de tisser un semblant d'histoire d'amour entre un alien et l'adolescente. Mais tout ceci plaira aux âmes sensibles. Des regards voluptueux, des bons sentiments à en revendre... Naïf et touchant quelque part. Petit film sans grande ambition, sans grands moyens, **Les Passagers de l'Angoisse** se classe donc au rayon de ces œuvres nostalgiques d'une science-fiction toute simple énonçant des discours essentiels. Il s'en dégage parfois une certaine joliesse, une émotion éphémère. Dommage que la facture téléfilm de l'ensemble soit aussi désagréablement présente.

Marc TOULLEC.



Stranded *USA 1987. Réal.: Tex Fuller. Scén.: Alan Castle. Dir. Phot.: Jef Jur. Mus.: Stracy Widelitz. SPFX.: Michele Burke. Prod.: Scott Rosenfelt et Mark Levinson pour New Line. Int.: Ione Skye, Joe Morton, Cameron Dye, Brendan Hugues, Maureen O'Sullivan... Durée : 1h25. Dist.: Capital Cinema. Sortie prévue en décembre 1988.*

LE HASARD

Après la mort de son père, Witek décide d'abandonner ses études de médecine et de quitter sa ville natale. Faute de savoir ce qu'il cherche, il sait au moins ce qu'il fuit: l'ennui, la facilité, la tyrannie du passé. Mais à la gare, le train qui doit l'emmener il ne sait où s'éloigne déjà. Alors Witek court: il bouscule un clochard tout heureux à l'idée de savourer une bière, précipite l'allure à s'en faire exploser la poitrine, réduit peu à peu l'écart, tend le bras, ouvre grand la main puis... Le destin lui offre trois chances, trois vies possibles, trois occasions de s'en sortir.

...il réussit in extremis à grimper sur le marche-pied...

...il heurte de plein fouet un agent des chemins de fer...

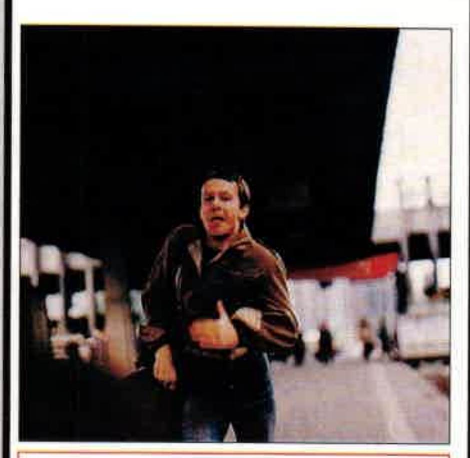
...il rate le train...

Et chaque fois il se retrouve à la case départ, dans cette même gare, jusqu'à un ultime et terrifiant pied-de-nez de la providence.

Comme les autres personnages de Kieslowski (excepté deux jongleurs, qu'on aperçoit dans un plan absurde et sublime, occupés depuis dix ans à mettre au point un numéro superbe qu'aucun chapiteau n'accueillera vu qu'aucun cirque ne passe dans les environs), Witek souffre du vertige que lui communique l'obligation quotidienne de de vivre sans but ni raison. Dans **Tu ne tueras point**, l'attraction du vide conduit à la révolte, au meurtre; dans **Sans Fin**, elle mène à la résignation, au suicide; ici, trois fois combattue, elle s'avère trois fois plus dangereuse. Le cas de Witek n'est bien sûr qu'un exemple. C'est à l'infini qu'il faut élargir son horizon individuel, et le constat, mur de béton érigé à son insu autour de chacun d'entre nous, n'offre pas la plus petite issue de secours: quoi qu'on fasse, qu'on invoque ou pas les instances divines, qu'on bénéficie ou non du privilège féérique d'effacer l'échec et de recommencer à zéro, rien ne peut s'opposer à la fatalité qui nous régit, rien ne nous libère du destin dont nous sommes tous prisonniers. Aussi extrême qu'en son temps celui de Pascal, le pessimisme du cinéaste polonais échappe à la complaisance et n'incite donc pas à la démission. La vraie lâcheté serait de se voiler la face, de dire «il exagère» et d'aller voir une bonne comédie pour éloigner les pensées tristes. Comme tout artiste choisissant de parler pour briser la conspiration du silence, Krzysztof Kieslowski choque, en effet, il agresse, perturbe. Mais, bouleversant paradoxe, c'est en faisant le noir complet que cet auteur indispensable dissipe notre aveuglement. Même s'il ne nous fait l'aumône d'aucune lueur d'espoir, il nous donne les moyens de nous habituer à l'obscurité.

Extraordinaire de puissance et d'originalité, **Le Hasard** est sans doute le film le plus intransigeant, le plus lucide jamais consacré à la condition humaine.

Bernard ACHOUR



Przypadek. Pologne. 1984. Réal. : Krzysztof Kieslowski. prod. : Films Tor. Scen. : KrzyszTof Kieslowski. Photo. : Krzysztof Pakulski. Mont. : Elzbieta Kurowska. Mus. : Wojcieh Kilar. Dist. : Canon France. Dur. : 1H50. Sorti à Paris le 26 octobre.

SANS FIN

Une vie après la mort ? Krzysztof Kieslowski, le cinéaste le plus angoissé de notre époque, n'en récuse pas l'éventualité. Terrassé par une crise cardiaque, l'avocat de **Sans Fin** observe, muet, le destin de ceux qu'il a connus: un prisonnier politique dont il défendait la cause avec passion, et surtout sa femme qui réalise peu à peu combien elle l'aimait. Mais pour lui, pas de rédemption ni de repos éternel. La mort, théâtre d'où l'on contemple en spectateur invisible le malheur qui s'abat sur les vivants, est un fardeau aussi lourd à porter que l'existence elle-même. Quant au suicide, il ne résout rien: filmé comme une transition et non comme une fin (la caméra s'engouffre dans la bouche d'un four comme dans un tunnel), celui qui clôt le film, acte d'amour fou auquel Kieslowski donne une dimension sans exemple, débouche sur un au-delà que les deux époux réunis arpenteront dans l'attente d'une impossible délivrance.

Ce cinéma-là déchire, ce cinéma-là asphyxie. Il a pourtant quelque chose de vital. Comprenne qui pourra.

No End. *Pologne. 1984. Réal. : Krzysztof Kieslowski. Prod. : Zespoly Filmowe. Scen. : Krzysztof Piesiewicz. Photo. : Jacek Petrycki. Mont. : Krystyna Rutkowska. Son : Michal Zarnecki. Dist. : Canon France. Dur. : 1H45. Sorti à Paris le 26 octobre.*

Pas d'accord

KIESLOWSKI ET ALORS ?

Dans un grand élan de solidarité, la presse vient de faire un sacré triomphe à Krzysztof Kieslowski dont quatre films jusqu'alors inédits (**L'Amateur, Sans Fin, Le Hasard, Tu ne Tueras Point**) sont sortis le même jour. Cinéaste polonais, tournant en Pologne, Kieslowski veut rendre compte d'une certaine réalité de son pays. La diffusion de ses films a semble t-il déjà ouvert les yeux de la critique et le public devrait se déplacer en bon nombre pour prendre conscience du problème. Le problème, il y en a un énorme. Il n'est ni social, ni politique. Il est cinématographique.

Au delà du discours terriblement pessimiste et défaitiste où Kieslowski, en ne donnant aucune chance à ses personnages, ne laisse aucune chance à ceux qui les gouvernent (c'est radical quand on ne conçoit pas l'homme sans la société dans laquelle il vit), il y a un choix cinématographique sérieusement discutable qui n'est pas loin de ressembler à une agression physique pleine de haine. Images sales et hideuses, visages déformés par le mal de vivre, symbolique triste et facile (**Tu ne Tueras Point**, ses rats dans les égoûts, ses chats noirs pendus), la caméra a délibérément choisi de souiller la pellicule en n'enregistrant que la laideur.

Mais un tas d'ordures disposées harmonieusement n'aura jamais la grandeur de la toile d'un Maître. Les idées noires de Kieslowski, prises une par une, sont belles. C'est leur accumulation, la façon dont le réalisateur les serre les unes contre les autres en omettant de réserver une place à la moindre parcelle d'espoir qui est horrible. Applaudir sans nuances le travail de Kieslowski le croque-mort, le fossoyeur, c'est enterrer l'espoir et se voiler misérablement la face sur le bonheur, acte aussi condamnable que d'ignorer la misère.

Dans ce désir absolu, extrémiste de voir tout en noir, Kieslowski s'aveugle lui-même. Que son dernier film (**Tu ne Tueras Point**) soit le plus triste, le plus désespéré de son oeuvre n'est pas une surprise. En cinéaste intelligent, il progresse, évolue. vers un cu-de-sac certes. Mais quand ses oeillères lui auront totalement barré la vue, il devra choisir entre s'éteindre et espérer, entre mourir et renaître. Bonne chance Monsieur Kieslowski.

Vincent GUIGNEBERT

AVIS CHIFFRES

0: Nul. 1: Très mauvais. 2: Mauvais. 3: Moyen. 4: Bon. 5: Très Bon. 6: Chef-d'œuvre.
B.A.: Bernard Achour. V.G.: Vincent Guignebert. J.M.L.: Jean-Michel Longo. M.M.: Maitland McDonagh. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	B.A.	V.G.	J.M.L.	M.M.	J.P.P.	M.T.
Aux Frontières de l'Aube	4	5	6	6	5	6
Beetlejuice	4					5
Le Cauchemar de Freddy	2	2		2	2	5
A Chinese Ghost Story	4	6	4		5	6
Epidemic	2	6	4		5	1
Le Hasard	6	2				
Kryzar						5
Les Passagers de l'Angoisse					3	3
Qui veut la Peau de Roger Rabbit	3	4	3		5	6
Rami et Juliet	5					
Sans Fin	6	2				
La 7e Prophétie	3	1		3	5	4
Tu ne tueras point	6	1				
Willow	2					2

BOX - OFFICE



Bad Taste n'a pas trouvé son public. A priori, un petit film bien gore ramasse sur Paris 40.000 écervelés. Bad Taste en accumule à peine 10.000 sur toute la durée de sa courte carrière (deux semaines). En province, il fait des scores piteux. Pourquoi ce désastre ? Manque d'enthousiasme du distributeur probablement, lequel s'est carrément trompé d'affiche. De visu, elle n'évoque rien, ni une comédie, ni un film gore. **Danger Haute Tension** mérite bien son bide. Film inexistant, il franchit tout juste la barre des 10.000 victimes de courts-circuits.
Dans un registre différent, celui de la comédie fantastique, **Big** fait un score honnête : 146 000 problèmes de croissance. Cependant, en proportion, on est loin du plébiscit yankee (presque 110 millions de $). **Roger Rabitt** de son côté dépasse les espérances de son distributeur. 36 000 rongeurs le premier jour, 300 000 la première semaine. Couvert par l'ensemble de la presse, bénéficiant d'un bouche à oreille galopant, lancé avec intelligence, le «lapin» devrait d'ici un bon mois atteindre le million de gugusses sur Paris/périphérie. Voilà plus de deux ans qu'on n'avait pas vu un tel succès. Seul challenger de **Roger Rabbit**, un autre animal : **L'Ours** ! Aux Etats-Unis, le film de Robert Zemeckis gravite maintenant autour de 150 millions de $! Fracassant. Actuellement outre-atlantique, les choux gras sont pour **Alien Nation** (ex **Outer Heat**) science-fiction musclée de Graham Baker, 14 millions de $ en une dizaine de jours. Vu son caractère pour le moins éprouvant, le **Dead Ringers** (ex **Twins**) de David Cronenberg touche quant même 6 millions de $ en une douzaine de jours. **Elvira, Mistress of the Dark** ne déplace pas les foules avec ses 1.6 millions en trois jours. **Le Cauchemar de Freddy** fait actuellement les comptes ; ils dépassent les 50 millions de $ de recette. Le 4 janvier, vous irez enrichir l'un des mythes les plus rentables du cinéma fantastique.



ABONNEMENT

Ne prenez pas le risque de vivre en marge de la loi. Faites comme tout le monde: abonnez-vous à **Mad Movies**. Vous recevrez chez vous les six prochains numéros et vous aurez fait une bonne action.

Envoyez-nous 100F par chèque ou mandat-lettre à **Mad Movies**, 4, rue Mansart, 75009 Paris et vous serez abonné pour une année complète.

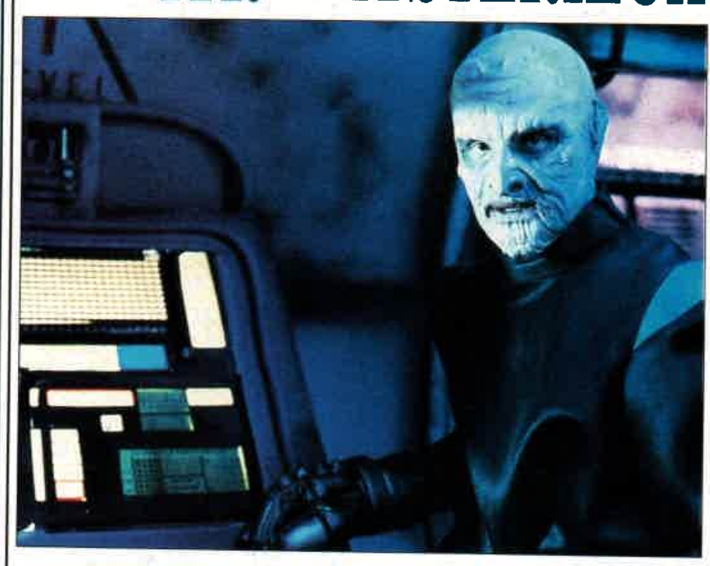
Pour l'étranger: nous n'acceptons aucun chèque. Mandat international exclusivement. Tarif par voie de surface: 100F. Par avion: 200F.

GRATUIT: Pour tout nouvel abonné: une affiche ou affichette à choisir dans la liste ci-dessous.

AFFICHES (120x160) Flic ou Zombi, Karaté Tiger, Superman IV, Princess Bride, Near Dark, Roger Rabbit, Rambo III

AFFICHETTES (40x60) Retour des morts-vivants II, Karaté Tiger, Bettlejuice, Over the Top, Superman IV, Traquée, Les Enfants de Salem, Running Man, Le Marin des Mers de Chine, Maniac Cop, Le Sang du Châtiment, Near Dark, Roger Rabbit, Rambo III.

LE TITRE MYSTERIEUX



Fantomas se mettrait-il à l'informatique, la momie jouerait-elle du juke-box ou bien s'agit-il de la face cachée de Michaël Jackson sans maquillage? Enfin quoi, c'est insupportable à la fin cette incertitude.

Il nous faudra pourtant attendre jusqu'au prochain numéro pour connaître l'identité du personnage puisque c'est là notre photo du Titre Mystérieux. Les cinq premiers lecteurs qui trouveront le bon film recevront le prochain numéro 57.

Notre dernier Titre Mystérieux se rapportait au film de Pierre Philippe, Midi-Minuit, tourné en 69 et sorti en 70. Oui, c'était très dur, on le reconnait bien volontiers, d'ailleurs il n'y a pas un gagnant; mais nous avions choisi la photo pour l'originalité des griffes du personnage, et cela une bonne quinzaine d'années avant la série des Freddy.

LE CAUCHEMAR DE FREDDY

On le pensait détruit, mais Freddy ne meurt jamais que d'un œil. Un cauchemar qui va devenir réalité sur nos écrans dès le mois de janvier. Couvrez-vous bien...

Dans l'état où le précédent film laissait Freddy, nous nous demandions bien comment il s'y prendrait pour revenir sur nos écrans. Mais Krueger est un spectre et peut-on vraiment détruire un spectre, **surtout celui qui intervient dans vos rêves?** Le reve, dernier bastion de l'aventure humaine dans un univers mécaniste et urbanisé. Le rêve, stade ultime du surréalisme, de la folie sauvage et de la mort violente.

LA SUITE AU PROCHAIN NUMERO...

Nous retrouvons Kristen, Kincaid et Joey, trois des survivants du groupe de thérapie décimé par le Maître des cauchemars dans le précédent épisode. Et, bien sûr, le massacre reprend sitôt le récit commencé. Le fait que personne ne veuille plus croire à Freddy ne l'empêche nullement de continuer à exister et à accomplir sa vengeance aveugle. Après la mort des trois amis qui nous débarrasse ainsi du lien nous rattachant au troisième film, un nouveau groupe se forme autour d'Alice, l'amie de Kristen. C'est assez dire qu'on sent bien la structure du film de série s'articuler très rapidement. Et on pourra peut-être se référer à un mythe assez voisin pour y retrouver des mécanismes similaires. Freddy Krueger connaît la même destinée et les mêmes travers que son voisin de studio, le brave Jason. Dès les premières images nous cernons un groupe de jeunes potaches (vous reprendrez bien un peu de potache?) qu'un danger diffus guette inexorablement. L'hécatombe suit son cours jusqu'à ce que finalement le couple de héros se retrouve face au monstre pour, croit-on sur le moment, parvenir à l'exterminer. Mais une image en instantané nous apprend toujours que l'horreur ne demande qu'à ressurgir; et plus le box-office s'affole et plus la menace va vite se concrétiser.

Le processus, ou le procédé, accuse toutes



les carences du film à séquelles confronté à ses propres limites. On s'aperçoit que **The Dream Master** n'apporte pas plus de bouleversements essentiels par rapport à **Dream Warriors** que **The New Blood** n'en ajoutait à **Jason Lives**. Les studios redécouvrent finalement l'esprit du sérial de papa sans apporter la touche d'imprévu indispensable à toute création filmique. Comme si à l'époque de la rentabilité immédiate, il importait que le spectateur connaisse déjà la teneur approximative du produit qu'il va consommer. Faut-il y voir là cette manie récente des titres à numéros? C'est cliniquement de la paresse de producteurs destinée à conforter la paresse intellectuele du pauvvre spectateur pris en otage de l'efficacité souveraine et sacrifié à la grande loi de la moulinette uniformisatrice. Cela marche d'ailleurs très bien puisque le film a quasiment explosé aux U.S.A. où il représente le plus fort succès de tous les temps pour une petite compagnie indépendante.

Ici, l'élément novateur vient uniquement du fait que si Freddy survit grâce aux âmes des victimes qu'il fait, et dont il absorbe littéralement le souffle de vie, voilà que son principal adversaire, Alice, présente aussi des facultés similaires dans la mesure où elle s'investit de la force et de la personnalité de ses amis tués par le monstre. Elle y puise à chaque fois une énergie nouvelle qu'elle pourra finalement retourner contre Freddy lors de l'ultime combat (on retrouvait aussi un nouveau pouvoir comparable pour lutter contre le mal chez la jeune fille héroïne du dernier **Vendredi 13** en date). Alice, médiatrice des actes des autres étudiants, ressent chaque mort et l'inscrit dans son esprit. Elle symbolise le double en positif de l'affreux croquemitaine et la rencontre entre les deux personnages ne pourra se conclure que dans la destruction de l'un ou de l'autre. Et les dix dernières minutes s'avèrent en effet complètement démentes, qui Parviennent, sans doute un peu tard, à faire enfin démarrer le film et à lui conférer tout son souffle et sa propre identité.

LA TECHNIQUE, CE TALENT DU PAUVRE. ..

On sent bien que le but de la série tend à en donner de plus en plus au niveau des effets visuels. Chaque mise à mort revêt les formes les plus élaborées pour permettre à chaque fois une nouvelle prouesse technique, une autre identité anachronique pour Freddy et une terreur supplémentaire pour le spectateur. La mutation de la jeune gymnaste en insecte reste à ce niveau une belle réussite du genre et on pense aussitôt à **La Mouche** avec toute cette chair en mouvement tendant à l'impensable transformation. Puis on opère au passage un petit détour par **Lifeforce** avec la scène de l'étudiante littéralement vidée de sa substance par l'ignoble Krueger.
Un chien lève la patte pour éjecter du feu à la surprise générale. Une pizza géante offerte par Freddy à Alice laisse émerger les têtes implorantes des précédentes victimes, tandis que le maître des cauchemars en choisit une et la porte à sa bouche pour s'en délecter avec ravissement. Freddy arrache un coeur, emprunte l'apparence d'une superbe pin-up, remplace à la griffe levée un chirurgien ou même se prend carrément pour le squale de **Jaws** ses belles lames hors de l'eau, déployées en aileron de requin.
Ce que le film perd en sentiment, en peinture des caractères, en émotion propre, il le rattrappe au moyen de ce qu'on pourrait désormais définir comme des gags horrifiques dont on commence à se demander où la parodie rejoint-elle le monstrueux. Faut-il désormais lire Freddy au second degré? Tout comme le rêve démarquant constamment la réalité, l'interpénétrant au point que l'on ne sache plus vraiment à quel endroit de la fiction nous en sommes arrivés (la merveilleuse séquence en boucle or Alice et Dan n'en finissent plus de s'élancer au secours de Debbie), l'humour, lui aussi, vient perpétuellement contrebalancer l'horreur : cette autre scène où Alice se prépare à affronter Krueger et revêt les armes symboliques de ses amis massacrés, tout comme le ferait Rambo (est-ce à dire que les deux mythes s'talonnent? Non c'est pas grave, c'était juste pour l'entr'acte récréatif...). Nul doute que la commercialisation extrême du mythe se trouve à la source d'une telle ambivalence des valeurs.





Renny Harlin, le quatrième sur la liste après Wes Craven, Jack Sholder et Chuck Russel, ne s'en tire pas si mal avec ses mouvements de caméra toujours très inventifs et une utilisation de la steadycam qui lui permet parfois des visions prodigieuses. La caméra arpente les couloirs, fouille les pièces puis s'approche à toute vitesse de la future victime qu'elle traque déjà visuellement. Un des plans les plus réussis se place d'ailleurs dès le début lorsque Kincaid se trouve cerné dans le cimetière de voitures et que le champ s'élargit jusqu'à l'impossible, comme si toute la terre n'était constituée que de ces carcasses automobiles attachées à sa perte.

Mais tous ces éléments techniques ne viennent que banaliser l'inspiration narratrice de ce quatrième volet et on aurait préféré un véritable fil conducteur (les meutres s'enchaînent comme une série de petits sketches individuels) ou une description plus motivante des personnages (toujours le syndrôme **Vendredi 13**: les protagonistes ne sont plus que de la chair à Freddy). Même la légende de Krueger, résumée désormais par un personnage en quelques mots, témoigne encore de cette banalisation coercitive du mythe qui en a détruit bien d'autres.
Cette technique prenant le pas sur l'inspiration devient, comme il est dit quelque part dans le dialogue, la lutte de l'esprit contre la matière. Et devinez qui a gagné?

Jean-Pierre PUTTERS

Entretien avec RENNY HARLIN



Inspiré par l'univers carcéral et les atmosphères glauques, Renny Harlin se devait de ne pas souffrir de la comparaison avec ses prédécesseurs sur la série. Essai transformé. Avec compétence et lucidité surtout.

M.M.: Que retenez-vous de l'expérience **Frontière Interdite***?*

R.H.: Ce qui s'est passé sur **Frontière Interdite** fut très simple. Après avoir réalisé plus de 100 spots publicitaires et une bonne dizaine de courts métrages, j'ai écrit 12 scénarios. Je les ai tous envoyés à la Fondation du Cinéma Finlandais, un service du gouvernement qui finance ainsi tous les films. Il me les ont tous renvoyés en prétextant qu'il s'agissait de scripts trop commerciaux. Aussi ai-je décidé de faire un film anglais. J'ai rédigé l'histoire, une histoire qui permettait un tournage en Finlande avec des acteurs américains. Je me suis donc rendu à Hollywood pour trouver de l'argent. On m'a gracieusement foutu à la porte après m'avoir dit que jamais on n'avait entendu parler de la Finlande et que, par conséquent, il n'était pas souhaitable de tourner un film avec moi!

C'est alors que je suis revenu en Finlande. J'ai vendu ma maison, ma voiture et mon bureau. J'ai emprunté auprès des banques. Ainsi j'ai mis en scène une promo de 20 minutes de film. Revenu à Hollywood, j'ai frappé à toutes les portes. Il m'a fallu trois mois pour trouver un financement. Ce fut Cinémagroup (**Sans Retour**) qui me le donna. Je suis donc retourné en Finlande pour tourner le reste de **Frontière Interdite**. Au total, ce fut mon ticket pour Hollywood et cela m'a permis de montrer ce que je savais faire en matière d'action, de rythme, d'effets spéciaux. Je pense que cela a payé puisque je n'ai plus arrêté de travailler depuis la sortie du film.

M.M.: La manière dont vous décrivez les Soviétiques est pour le moins manichéenne...

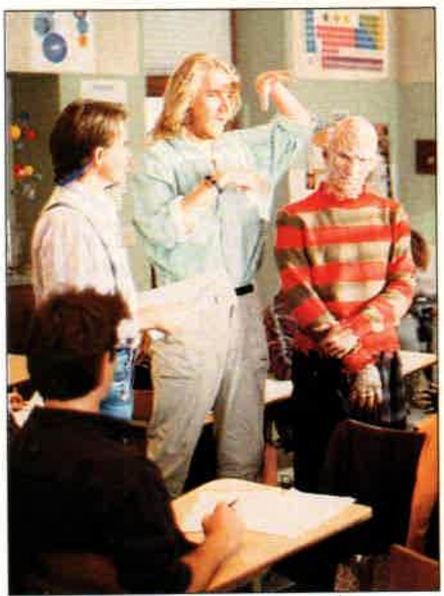
R.H.: Il n'y a aucune volonté politique dans **Frontière Interdite**. C'est juste une façon de voir les choses. **Frontière Interdite** ne pouvait être réalisé qu'en Finlande, il devait être un suspense trépident. C'est pourquoi j'ai eu l'idée de construire l'intrigue en Union Soviétique. Mais mon intention n'était, en aucun cas, de montrer les Soviétiques sous un jour néfaste, ou d'être anti-soviétique. Mon film ne s'inscrit pas dans un contexte réaliste. **Frontière Interdite**, sous cet angle, peut être comparé à **Midnight Express**, film dans lequel Alan Parker n'a pas désiré exprimer un jugement considérant la Turquie comme un pays à éviter. En tant que réalisateur, vous vous devez de situer votre action dans un endroit lui conférant une certaine réalité. Si des personnes ont été blessés par la sauvagerie des Soviétiques de **Frontière Interdite**, j'en suis désolé; ce n'était pas mon intention.



M.M.: Et maintenant, n'avez-vous pas la nostalgie de votre pays?

R.H. Je suis citoyen finlandais et le resterai toujours. Mais tourner des films dans mon pays était impossible. Et puis, en ayant la possibilité de travailler aux Etats-Unis, je touchais directement des millions de gens. Par contre, en Finlande, ils auraient été vus par une poignée de personnes.

M.M.: Parmi les analogies qui unissent **Frontière Interdite** *à* **Prison**, *il y a surtout l'univers carcéral. Et c'est pour votre manière de dépeindre ce monde que le producteur Irwin Yablans vous a choisi pour le second de ces films...*



Le géant blond au centre: Renny Harlin

R.H.: Irwin a aimé le style et le look de **Frontière Interdite**. Et surtout, il a adoré le visuel de la prison que j'avais imaginée. C'est la raison pour laquelle il m'a engagé pour tourner **Prison**. J'ai donc lu son scénario et ne l'ai pas vraiment apprécié. Il nécessitait plus de travail. Alors on l'a changé...

Je ne sais pas vraiment d'où vient ma fascination pour les prisons. D'ailleurs l'un de mes prochains films se déroulera encore dans une geôle. Ceci dit, lorsque j'étais gosse, mes parents et moi habitions près d'un pénitencier et mon père y était docteur. Aussi ai-je entendu de nombreuses histoires au sujet du monde carcéral. Il a toujours été proche de ma vie et s'est développé en moi d'une façon étrange, à travers des cauchemars. Ils étaient tous construits sur la peur de mon enfermement derrière les barreaux.

M.M.: On retrouve aussi bien dans le **Cauchemar de Freddy, Prison** *et* **Frontière Interdite** *un certain intérêt pour la saleté...*

R.H.: J'aime le sale, la poussière, la fumée, en fait toutes les choses horribles. J'aime composer un film en fonction de ces constantes. Il n'y a pas de raisons particulières. Peut-être que la solution vient encore de mon enfance ? Qu'a-t-il pu se passer à ce moment-là ? Peut-être suis-je tombé face en avant dans une bouse de vache ?

M.M.: Avec **le Cauchemar de Freddy**, *vous êtes devenu un véritable cinéaste populaire. Quel changement cela entraîne en vous ?*

R.H.: Je ne suis plus le même. Avec le temps, j'ai changé. Lorsque j'ai réalisé **Frontière Interdite**, j'étais encore très jeune et j'espère toujours l'être, du moins mentalement. J'ai changé et changerai encore. J'ai surtout eu la chance de pouvoir pratiquement faire tout ce que je voulais et de pouvoir dire ce que j'avais envie d'exprimer. Evidemment, j'ai aussi la secrète ambition de réaliser des drames. Je veux également donner à réfléchir. Du fait de mon origine finlandaise, la seule manière de débuter dans cette carrière était encore de produire des films commerciaux, d'acquérir une notoriété et ensuite saisir l'opportunité de dire des choses plus profondes.

M.M.: Concernant **Le Cauchemar de Freddy**, *vous êtes d'abord parti d'un premier jet du scénario signé par le romancier William Kotzwinkle...*

R.H.: Ce n'est pas son scénario que l'on a adapté. On l'a en fait complètement modifié. Lorsque j'ai fait partie intégrante du projet, j'ai précisé que je le réaliserais uniquement si je pouvais apporter des modifications au scénario. De A à Z, le script a complètement été réécrit. Bien sûr, on a gardé certains éléments du premier jet, un scénario qui aurait d'ailleurs fait un bon film, mais j'ai réellement voulu emmener Freddy plus loin. Le film se devait

d'être surréaliste, même dans le cadre du cinéma d'horreur. Dans certains cas extrêmes, on a même réalisé des scènes de rêve tirées de mon story-board, des scènes qui n'avaient alors aucune connection avec le scénario.

M.M.: Quels les éléments ne vous ont pas plu dans le scénario de Kotzwinkle ?

R.H.: C'est difficile à dire. Ce n'était pas le film surréaliste que j'avais envie de faire. Cela aurait été vraiment un film d'horreur, un film déjà tourné deux ou trois fois dans la série des Freddy. Je tenais à une œuvre à la fois sauvage et irréelle. Le scénario de Kotzwinkle ne m'excitait donc pas. Je ne veux pas dire qu'il est nul mais il ne correspondait simplement pas à l'idée que je me faisais du film.

M.M.: Ne pensez-vous pas que la série des Freddy s'oriente, un peu comme les **Vendredi 13**, *vers un public exclusivement composé de teen-agers ?*

R.H.: Je ne pense pas que **Le Cauchemar de Freddy** soit un film de teen-agers. Il est bien plus que cela. En outre, je considère du fait dela célébrité grandissante de Freddy et des actes désormais devenus nécessaires qu'il doit perpétrer, qu'il est impossible de bâtir un suspense pur comme **Les Griffes de la Nuit**. Les gens savent ce qu'il va arriver, ce que Freddy va faire. Ils connaissent sa personnalité. Au moment de Wes Craven, le personnage était totalement nouveau. Aujourd'hui, le public le connaît bien. Il faut donc orienter les films dans une autre direction.

M.M.: Est-ce pour cette raison que le cynisme de Freddy a été sensiblement renforcé ?

R.H.: Freddy est cynique. Cela plait au public parce que ce qu'il dit, c'est aussi ce que tout le monde pense. Il représente en somme nombre de personnes frustrées.

M.M.: La scène de la résurrection de Freddy au tout départ peut apparaîre assez facile...

R.H.: Peut-être. Ce fut en fait la chose la plus difficile à mettre au point. Comment Le faire revenir ? Je souhaitais que cette scène soit drôle, c'est pourquoi on a utilisé un chien, un des gardiens de portes de l'enfer. Vous avez peut-être raison mais c'était la seule manière.

M.M.: Quelle a été votre contribution au niveau des effets-spéciaux ?

R.H.: Dans un premier temps, j'ai dessiné un story-board de tout le film. J'avais quelques idées sur la manière dont les scènes devaient fonctionner, sur leur aspect visuel. Ensuite, j'ai rencontré plusieurs entreprises d'effets-spéciaux afin de savoir quelles séquences elles étaient capables de traiter. Déjà, il restait peu de temps avant le tournage. Voilà la raison pour laquelle plusieurs équipes de maquilleurs et techniciens se sont occupées de scènes bien distinctes. Chacun faisait un trucage différent de celui de son voisin. J'ai travaillé de façon très étroites avec ces gens dont j'ai supervisé les travaux. Un boulot des plus corrects.

M.M.: Et vous êtes satisfait du résultat ?

R.H.: J'en suis foncièrement content. Mais vous savez que rien ne peut être parfait lorsque vous disposez d'un budget de 5 millions de dollars et de seulement 40 jours pour tout tourner. Je suis donc très heureux de ce qu'ils ont réussi à accomplir au vu des délais que je leur avais imposés.







Une infirmière de cauchemar.



M.M.: Elément novateur dans la série : les spectateurs sont maintenant du côté de Freddy !

R.H.: Selon un certain point de vue, c'est exact. On ne peut l'éviter car si ces films fonctionnent bien c'est avant tout grâce à lui. Freddy est devenu un emblème essentiel de l'American Way of Life. Vous devez trouver un juste milieu qui permette au public de le haïr pour l'aimer; ou le contraire. Cependant, cette troisième séquelle prend aussi partie pour Alice dont le caractère généreux peut charmer. Mais quand vous dîtes que les cœurs penchent maintenant pour Freddy Krueger, vous avez entièrement raison. Le phénomène ne fera que s'amplifier si l'on prend on compte le statut de star qu'il est en train d'acquérir. Inévitable.

M.M.: Ne pensez-vous pas que cette «starisation» peut paradoxalement détruire un mythe ?

R.H.: Possible. Et en plus, la série TV arrive. Je pense que les producteurs devront se montrer particulièrement précautionneux s'ils ne veulent pas que leur héros perde sa vraie identité. En outre, pour celui qui réalisera **Freddy V**, le défi sera énorme. Il devra réfléchir intensément.

M.M.: Et la série TV consacrée à Freddy, elle vous tente ?

R.H.: Pas du tout. Je veux faire des films et non des téléfilms. J'ai déjà travaillé pour la télévision il y a quelques années. Là, vous devez faire votre boulot très rapidement. Il n'y a aucune recherche, aucune créativité. Contrairement au cinéma, on ne vous laisse pas le temps de peaufiner vos projets. Je déteste la télévision.

M.M.: Et comment s'est déroulée votre collaboration avec Robert Shaye, producteur des **Freddy** *?*

R.H.: Il a été vraiment bien. Une fois prise la décision de mettre le film entre mes mains, il m'a laissé le champ libre. Et lorsque nous avions besoin d'argent, il nous le donnait. C'est un excellent producteur et nous sommes maintenant les meilleurs amis du monde.

M.M.: Vous travaillez actuellement sur **Alien III...**

R.H.: Walter Hill, son producteur, a beaucoup apprécié **Le Cauchemar de Freddy**, ainsi que nombre de personnes impliquées dans le projet. Ils se sont fondés sur cette bonne impression pour me donner le projet.

Propos receuillis par
Gilles Boulenger et Stéphane Risset


CRAVE INN

LE CAUCHEMAR DES EFFETS SPECIAUX

Pas moins de 10 équipes de maquilleurs et spécialistes des effets spéciaux ont collaboré au Cauchemar de Freddy. Un cauchemar qui tourne au rêve pour les amateurs de performances techniques...

Les effets spéciaux appartiennent désormais à la mythologie de Freddy. **Les Griffes de la Nuit** a lancé les dés, des dés repris avec zèle par les épisodes suivants. **Le Cauchemar de Freddy** se devait de ne pas décevoir, de faire mieux que son prédécesseur, de surenchérir dans le spectaculaire. C'est Chris Biggs qui ouvre le film. Sorti de **Critters 2** pour New Line, Biggs prend en charge la résurrection de Freddy. Réduit à l'état de squelette poussiéreux, le croquemitaine se reconstitue à grande vitesse. Son crâne se remplit, la chair entoure les os. Pour cela, Chris Biggs et son équipe construisent une série de têtes en gélatine, des parties du corps, des éléments disparates qui seront d'abord filmés sous l'angle de la décomposition avec quelques plans d'animation. Il suffit, après d'envoyer la scène à l'envers pour obtenir l'effet désiré. Autres séquences dont Chris Biggs a la charge : la crémation de Kristen (tête en mousse de latex et matière gélatineuse pour simuler les brûlures fatales) ainsi que le long baiser «aspirateur» infligé par Freddy à Sheila (l'actrice semble se dégonfler grâce à la fabrication d'une poupée creuse).

Réalisateur du dernier **Vendredi 13** et maquilleur atitré des studios Empire, John Buechler a la responsabilité de deux scènes : celle de la pizza et le torse de Freddy hérissé des visages torturés de ses victimes. Pour la première, il moule d'abord une pizza. Reconstitué, le plat est truffé de divers câbles permettant les mouvements rotatifs aux visages hurlant à loisir. Les maquilleurs fabriquent également une réplique du fameux gant du croquemitaine pour y insérer des câbles reliant la pointe de métal à une petite tête contorsionnée par la douleur. Second travail de Buechler : la poitrine de Freddy. Le maquilleur moule d'abord celle de Robert Englund pour ensuite la sculpter et loger dans le torse bidon des radio-commandes reliées aux neuf têtes. L'interprète de Freddy doit simplement appliquer cette prothèse pendant que des opérateurs manipulent les commandes à distance. Steve Johnson devait prendre le relai de John Buechler pour la longue séquence où les âmes déforment le corps et le dévorent de l'intérieur.

Le water-bed utilisé pour la noyade de Joey a été construit sur un réservoir d'eau spécialement pour le film tandis que pour l'agression de Sheila par une espèce de gros stylo sortant de son pupitre, un marionnettiste poussait l'engin à travers un trou creusé dans le bois. C'est ensuite la société Dreamquest qui traite les images auxquelles elle rajoute des détails capitaux. Notamment la copie transpercée par le bras mécanique dans la séquence précédente, et le chien urinant du feu dans la toute première phase de la résurrection de Freddy.

Vue de face

Qui sait que le visage de Freddy ne devait être brûlé qu'à moitié à l'origine? Pour l'heure, la mission de Kevin Yagher consiste à poser trois heures durant le maquillage de Robert Englund, et à ne pas laisser échapper le moindre millimètre carré de peau. On commence par le haut. «C'est indispensable car les applications suivantes devront être collées partout, aussi bien sur le visage qu'au sommet du crâne. On fait d'abord un moulage en argile de la tête de l'acteur, et c'est à partir de ce moulage qu'on conçoit les diverses parties du puzzle que constitue le maquillage de Freddy Krueger. Après la prise d'empreintes, on met le moule au four pour que le latex, ou la mousse de caoutchouc selon les cas, se solidifie. On le cuit pendant trois heures trente à 200°. Ensuite, on démoule et on repeint les morceaux qui avaient déjà été colorés auparavant» explique Howard Berger, principal assistant de Kevin Yagher, surtout soucieux de peaufiner le latex aux points délicats du visage que sont oreilles, nez et lèvres. «12 à 15 heures de travail par jour avec ce maquillage sur la tête, c'est atroce. Mes yeux sont tellement irrités que je ne peux plus les toucher» gémit Robert

Une patience d'ange pour Robert Englund lors de l'élaboration de l'impressionnante scène finale







Englund. Difficile en effet de jouer les croque-mitaines. Anecdote: un jour, le comédien encore grimé sort dans la rue. «J'avais faim. Nous avons croisé un gars qui, quand il m'a vu, a littéralement changé de couleur. Il était pétrifié de terreur, comme s'il avait vu un revenant du Vietnam». Habitué de la série des **Freddy** (il a bossé sur les deux précédents épisodes), Kevin Yagher considère ce travail comme «toujours drôle à assurer. Mais après que vous avez accompli des centaines de fois la même tâche, votre enthousiasme commence à décliner. Dans **Le Cauchemar de Freddy**, nous avons encore utilisé les huit mêmes prothèses faciales et la même main brûlée. Cependant, dans **Freddy II**, j'ai pu apporter certains éléments nouveaux: des sourcils diaboliques et un nez crochu à la manière d'une sorcière. J'aime jouer avec les maquillages, les modifier pour les orienter sur d'autres voies. Mais New Line voulait conserver tel quel Freddy». Raisonnement: on ne change quelque chose qui gagne et qui rapporte beaucoup. Modifie-t-on la physionomie d'un James Bond dès lors que l'acteur est adopté? Non, idem pour Freddy. Problème majeur pendant la pose du maquillage: veiller à ce que Robert Englund se tienne tranquille. L'acteur aime parler. «Quand il s'arrête, je recommence à travailler. La chose la plus dure que j'ai apprise est de ne pas me montrer gentil avec lui» plaisante Howard Berger.



Une planète entière...

La séquence la plus étourdissante du **Cauchemar de Freddy** devrait plaire aux allumés des plongés dans l'inconscient. Un teenager est prisonnier au milieu d'un immense cimetière de voitures. La caméra s'envole littéralement, part tellement haut dans le ciel qu'elle découvre en quelques secondes une planète qui n'est qu'un vaste tas de ferraille. «Avec une équipe de sept personnes, il a fallu construire plus de 1000 voitures miniatures en deux semaines et demi de temps. Puis on a mis au point l'endroit où Kincaid devait se tenir quaned la caméra s'élève et découvre la planète entière envahie par les véhicules. Pour cette scène, les plans de voitures en modèles réduits ont été projetés sur un espace vide où étaient dessinées des automobiles encore plus petites. Cet espace est en verre. Pour résumer la scène, il faut retenir ces trois éléments combinés. 1: Kincaid hurle dans le vrai cimetière de voitures. 2: les voitures miniatures. 3: la peinture de la planète envahie par les voitures» professe Justin Klarenbeck, l'un des responsables de la société Dreamquest, boîte performante car responsable des effets spéciaux visuels de **La Mouche**, **Gremlins**, **Génération Perdue** et **Vampire, Vous avez dit Vampire? II**. Pour simplifier encore: dessinez un cercle dont le centre est troué et dans dans l'aspérité projettez l'image d'un homme. L'étroite correspondance entre les différents niveaux de maquettes et le mouvement rapide de la caméra littéralement aspirée vers l'espace garantissent un résultat à donner le vertige





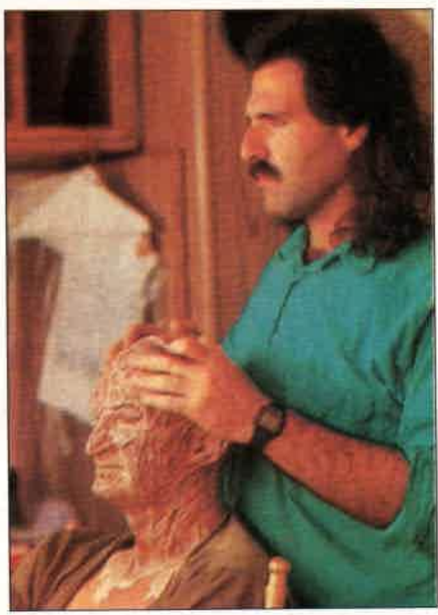
Le cafard

Maquilleur d'origine japonaise, Screaming Mad George (**Poltergeist II**, **Les Aventures de Jack Burton**...) dit détester les cafards. Le sort a voulu que dans **Le Cauchemar de Freddy**, il se consacre essentiellement à la transformation d'un jolie fille en insecte. Cependant, l'idée même de recréer quelque chose pouvant donner la nausée au public l'amuse follement. La séquence est pour le moins spectaculaire. L'actrice (qui prend modèle sur le jeu de Jeff Goldblum dans **La Mouche**) porte en fait un gros harnais qui tient des mandibules gigantesques, disproportionnées, prolongeant les bras et sortant des épaules. Lorsque l'actrice semble allongée, les effets spéciaux prennent une tournure nettement plus complexe. Le corps est en fibre de verre, en gélatine; seule la tête reste celle de l'interprète, le corps demeurant caché sous le plancher. Quelques secondes plus tard, l'actrice se relève; des

Howard Berger et Robert Englund préparant l'hallucinante scène du baiser qui tue.







Phase de travail pour l'application du masque de Freddy



Un Freddy Immense

La scène la plus difficile à mettre en place est indubitablement le combat final entre Freddy et Alice, scène combinant effets de maquillage, effets optiques et mécaniques. Deux semaines ont été nécessaires à sa réalisation. «Le défi a été de passer avec le maximum de fluidité entre le modèle et une marionnette miniature: on s'en est tiré avec de la fumée et beaucoup de mouvements de caméra. On ne voit jamais la transition» Elle est parfaite, invisible. «Il fallait que les âmes de tous ceux que Freddy avait tués s'échappent, sortent de lui. Nous ne voulions pas de giclées de sang, mais donner l'impression d'une lutte, d'un combat. D'où cette bataille sous-cutanée dans laquelle les têtes percent la peau de Freddy et où les bras sortent de son corps pour l'assaillir. Robert Englund a dû s'engoncer dans une réplique mécanisée de lui-même. Derrière cette réplique, des tubes actionnaient les bras mécaniques qui allaient en sortir. Seul l'angle de prise de vue empêche de voir ces tubes. Neuf personnes hors du champ de la caméra ont prêté leurs bras pour les plans d'ensemble. Ils étaient derrière Robert Englund ou plutôt derrière sa réplique haute de trois mètres. Des opérateurs se chargent des mouvements de la marionnette géante. Il a fallu construire une énorme enveloppe de latex pour abriter ceux qui se trouvaient dans la poitrine du Freddy géant et qui la déformaient à grands coups de poings. Ce fut très difficile à coordonner». Et c'est Steve Johnson (**Flic ou Zombie, S.O.S Fantômes**) qui supervise ce morceau d'anthologie, une scène qui relève du jamais vu à l'écran. Le plateau où se déroule le tournage de la séquence ressemble à un énorme chantier: un gigantesque buste de Freddy (reconstitution fidèle: le pull rayé est à l'échelle, y compris les rayures) dont les bras sont poussés par des opérateurs utilisant des baguettes reliées à l'immense mannequin. Pendant ce temps, des figurants s'ingénient à crever la poitrine opaque d'un Freddy factice. Parmi ces quelques anonymes: Linnea Quigley, égérie de la série B, seins nus comme d'habitude!

Marc TOULLEC





appendices semblent lui avoir défoncé la poitrine. Ces membres nouveaux sont en fait portés par un harnais. Pour la métamorphose en elle-même, Screaming Mad George utilise des câbles manipulés à distance. Arrivée à son stade final, la transformation est effectuée directement sur une table spécialement aménagée. La tête de la comédienne est pulvérisée par celle de l'insecte. Il s'agit tout simplement d'une marionnette dirigée du dessous. Dans un plan plus large, tout le corps subit les assauts du cafard. La comédienne elle-même se charge de manipuler les pattes du petit monstre.

Autre piment apporté à l'épisode du cafard: la glu dans laquelle la fuyarde patauge. De visu, cela rappelle quelque peu de la confiture. Vautrée dans cette matière gluante, Brooke Theiss doit y plonger la tête aussitôt retenue à la paroi. La prise terminée, quatre mains secourables se précipitent sur elle et lui inondent le visage d'eau.

Prisonnière dans une boîte d'allumettes, la victime voit l'œil géant de Freddy l'observer. Effet spectaculaire mais évident: en très gros plan, Freddy est filmé à part, puis le film est projeté dans le décor miniaturisé. Des raccords bien calculés font passer la pillule. Simple, le trucage n'a rien de grossier.



Nightmare on Elm Street IV : The Dream Master USA 1988. Réal.: Renny Harlin. Scén.: Brian Helgeland et Scott Pierce d'après une histoire originale de William Kotzwinkle et Brian Helgeland. Dir. Phot.: Stephen Fierberg. Mus.: Graig Safan. SPFX.: Kevin Yagher, Chris Biggs, John Buechler, Steve Johnson, Screaming Mad George, Image Ingineering, Dreamquest. Prod.: Robert Shaye et Rachel Talaley pour New Line. Int.: Robert Englund, Rodney Eastman, Danny Hassel, Andras Jones, Tuesday Knight, Toy Newkirk, Ken Sagoes, Brooke Theiss, Robert Shaye... Durée.: 1h33 mn. Dist.: Capital Cinéma. Sortie prévue le 4 janvier 1988.

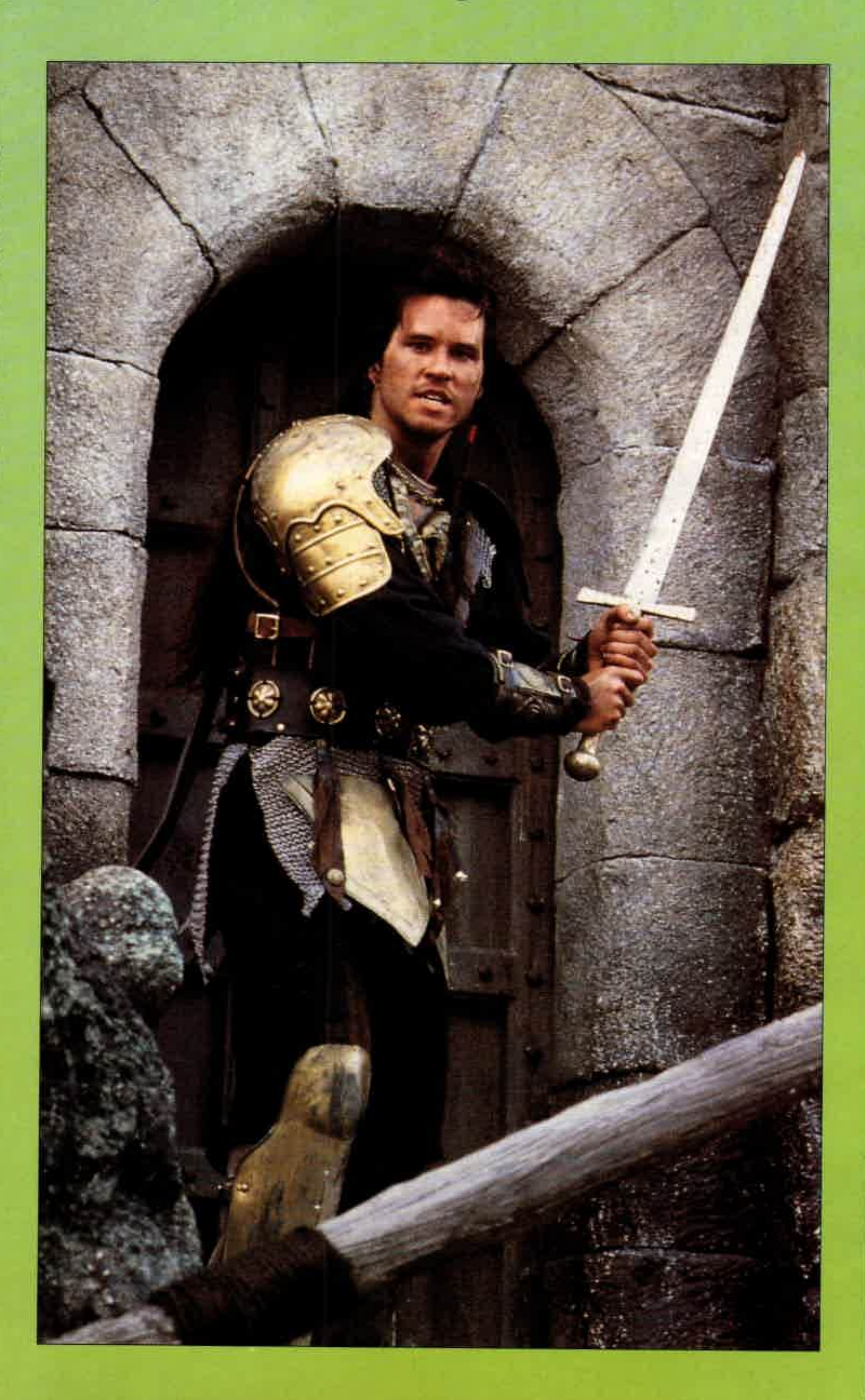
W·I·L·L·O·W

Le grand film légendaire n'est pas vraiment au rendez-vous. Faute de scénario, de personnages. Heureusement, les effets spéciaux sont du plus haut niveau. Et parfaits. Willow, un film à regarder attentivement pour mesurer les performances techniques accomplies. Le reste n'existe pas...

Le film de toutes les performances techniques. Et humaines quand il s'agit de recruter tous les acteurs nains des Etats-Unis pour les regrouper dans un village. Techniquement, George Lucas et son protégé Ron Howard n'ont pas lésiné. A grands coups de millions de dollars, ils atteignent la perfection dans les effets spéciaux. Rien à dire de ce côté-là. De l'autre, **Willow** démarque sans originalité tout ce qui a été fait dans le domaine de l'héroïc-fantasy et du film légendaire depuis les origines. L'héritier encore poupon dérive sur les eaux pendant que sa reine de mère est bouffée par les chiens de l'affreuse et maléfique Bavmorda, souveraine d'un empire foncièrement négatif. Le bébé est recueilli par le nain Willow, lequel doit le remettre au premier Daikini qu'il aperçoit. Evidemment, les sbires de la méchante reine sont à l'affût. Un guerrier fort en tête, Madmartigan, se rallie difficilement à la cause du Bien et convainc même la fille de Bavmorda d'aider Willow... **Blanche-Neige**, la saga de **La Guerre des Etoiles**, **Gulliver** une myriade de séries B à base de souverain déchu et d'usurpateurs à détrôner... Le scénario de **Willow** n'accumule que des passages déjà lus, déjà vus, déjà énoncés mille fois. La référence biblique (le berceau sur les flots fait allusion à Moïse) chausse de gros sabots et la confrontation finale entre la fée Raziel et la sorcière Bavmorda ressemble tellement au duel des magiciens de **Merlin l'Enchanteur**... La pureté et le classicisme de **Legend** se nomment dans **Willow** banalité. Mené par un scénariste soucieux de respecter les règles et conventions des contes de fées (mais derrière, George Lucas lui dicte son texte), **Willow** échoue à trouver un souffle épique. Handicapée par un script poids lourd, la mise en scène de Ron Howard stagne, restitue platement des événements qui se voudraient extraordinaires. Pire, Howard qui a gagné ses galons de créateur en insufflant une humanité forte dans ce qui aurait pu être des démonstrations d'effets spéciaux bien au point (**Splash, Cocoon**) n'arrive guère à rendre attachants ses héros. **Willow** aurait voulu être un film avec des Personnages, des Sentiments, de l'Amour. Sans doute préoccupé de relever une quantité incroyable de défis techniques, le réalisateur oublie ses comédiens. Des comédiens pas mal d'ailleurs mais pas avantagés par rapport au reste. Le reste s'appelle effets spéciaux. Sorti d'images magnifiques filmées en Nouvelle-Zélande et en Ecosse, **Willow** expose généreusement les possibilités illimitées de ses dizaines de spécialistes. Les dollars aidant, le film atteint un niveau ultime dans ce domaine. Les farfadets minuscules, les paysages dantesques peints sur des arrière-plans de verre, les créatures agressives, les transformations... Pour eux, **Willow** vaut le coup d'œil. Attentif...

Un petit air de...

George Lucas/Ron Howard; la combinaison a déjà fonctionné en 1971. Le premier était derrière la caméra, le second devant. C'était **American Graffiti**. Alors que Ron Howard tourne **Gung Ho**, coup de fil de Lucas à peine



affaibli par les bides successifs de **Howard the Duck** et **Labyrinth.** Ce dernier annonce clairement la couleur. Il a **Willow** en tête depuis 10 ans et invite le réalisateur de **Splash** et **Cocoon** à parler du projet. Howard, la gorge serrée par des souvenirs d'enfance, accepte immédiatement la proposition. Les chevaliers, la magie, les dragons et les sorcières; il trouve la possibilité de mettre en images un rêve d'enfant évidemment partagé par Lucas, gosse attardé qui parallèlement folâtre avec Francis Coppola et son **Tucker.** Le cinéaste génial de la **Guerre des Etoiles** laisse entendre que **Willow** serait né d'une frustration, celle de ne pas avoir pu fourrer dans **La Guerre des Etoiles** justement tout ce que son imagination contenait. D'où **Willow,** quatrième volet de la fameuse saga, mais sans vaisseau spatial, sans laser. Les lourdes épées à la **Excalibur** valent bien les coups foudroyants de rayons jaunes ou rouges. Comme Val Kimler (héros de **Willow**) vaut bien Han Solo puisque leurs personnages sont coulés dans le même moule. L'infâme Kael ressemble tellement à l'affreux Darth Vader, les comparses minuscules tiennent des robots R2-D2/C3-PO, et il est toujours question de remettre un souverain déchu sur le trône. **Willow, La Guerre des Etoiles,** même combat. D'ailleurs leur générique pourraient passablement s'inverser. **Star Wars 4** dirigé par Ron Howard...



La bande à George

Les effets spéciaux de **Willow** portent la griffe I.L.M., la boîte à trucs de George Lucas largement mise à contribution ici. Tous les techniciens d'I.L.M. sont mentionnés, y compris Dennis Muren, Michael McAlister et Phil Tippett, ses piliers. Au premier incombe la tâche de coordonner les différents départements prenant en charge les séquences à effets spéciaux, de mettre au point l'ébouriffante transformation de Raziel et la bataille finale entre les deux sorcières. Michael McAlister incruste dans le même temps des farfadets minuscules dans des prises de vues grandeur nature tandis que Phil Tippett se consacre presque essentiellement à la très réussie colère du dragon à deux têtes. Aussi virtuose que soit l'apparition du monstre bicéphale, les scènes fortes de **Willow** gravitent toutes autour des lutins. Impossible de déceler le plus petit défaut dans les trucages les mettant en scène. Ils mesurent cinq-six centimètres et se déplacent devant la caméra avec le même naturel que des comédiens de 1,75 m. Certains regretteront le manque de poésie des effets spéciaux, la clarté de l'image. Comment est-on arrivé à ce prodige? Assez simplement à vrai dire. D'abord, le recours à la perspective forcée (largement utilisée dans **The Gate** par exemple) est délaissé. Ron Howard tient à une très grande mobilité de la caméra, à des plans classiques. L'effet spécial doit se plier aux impératifs de la mise en scène et non le contraire. La réussite technique exceptionnelle de **Roger Rabbit** doit tout à cette devise. **Willow** opte pour le traditionnel écran bleu. Les farfadets sont donc filmés à part, puis incrustés dans l'image via un computer. **Willow** comporte exactement 172 prises de vues incluant ces gnômes et chacune est passée au crible. L'angle de la caméra, la densité des éclairages, la topographie des lieux... tout ceci est étudié en fonction des images composites à venir. Evidemment, pour certains plans rapprochés, les acteurs sont filmés «normalement» dans des décors gonflés. Le problème majeur pour donner une totale véracité à ces scènes vient toujours des ombres. I.L.M. délègue à cette fonction l'un de ses animateurs, Wes Takahashi, lequel avec son équipe, plus une caméra spéciale, double chaque farfadet de l'indispensable tache mouvante. L'animation vient aussi suppléer certains accessoires, les flèches envoyées par les lutins surtout et donc la trajectoire sortent tout droit des calculs d'un ordinateur. A l'écran, tout paraît d'une grande simplicité. Suspecte à la rigueur.





Mon beau château

La forteresse noire de Nockmaar paraît sortir tout droit d'une épopée à la **Conan**. Cependant, l'immense masse de roches savamment imbriquées n'est en réalité qu'un fortin guère plus haut qu'un château de sable. Une maquette minutieuse, maniaque, de 1 mètre de haut qui demanda seulement 5 jours de construction. «Pour un décorateur, **Willow** représente un défi intéressant, parce qu'il mêle des univers et des personnages d'échelles très différentes. On passe ainsi des Brownies, qui font à peine 23 centimètres de haut, à Willow, qui mesure un mètre, puis à Madmartigan (plus d'1,80 m), à Kael le géant , aux génies et enfin aux monstres de près de 10 mètres qui surgissent des douves. Et tous ces personnages doivent être mis en rapport. Le film, en ce sens, est très construit et suit une progression nette. On part du village Nelwyn habité par des êtres de petite taille, où les cochons sont utilisés comme montures et bêtes de trait. Puis, au fil des aventures de Willow, l'univers s'agrandit. Le héros rencontre des géants, des génies. Il fallait rendre ces mondes nouveaux aussi déffèrents que possible les uns des autres. Par exemple, souligner l'opposition entre le bon château (Tir Asleen) avec son atmosphère lumineuse, chaleureuse, et le mauvais château (Nockmaar), sombre et maléfique. George Lucas tenait beaucoup à ce qu'il y ait une tonalité dominante dans chacun de ces univers, à l'exception du village nelwyn qui est très bariolé. Tout, dans ce village, a été construit à l'échelle de ses habitants. Comme ils vivent près de la forêt, nous avons pensé que tout (maisons, outils, mobilier) devait donner l'impression d'être fabriqué à partir de bois, de branches et de racines». Déjà responsable des décors de **La Maîtresse du Lieutenant Français** et de **1984**, Allan Cameron résume parfaitement les partis-pris de la production. Bâtir un univers, le rendre crédible même si sa splendeur n'est que factice. Et les peintures sur verre (matte-paintings) remplissent parfaitement leur fonction: consteller les arrière-plans de pics rocheux s'élevant au milieu de forêt s'étendant à perte de vue, creuser des gouffres... Peintures sur verre plus maquettes plus écran bleu détiennent la suprématie dans **Willow**.



George Lucas et Ron Howard



Animaux extensibles

Un autre challenge pour **Willow**; le scénario prévoit des animaux causants. En fait, c'est la fée Raziel qui communique par leur intermédiaire. Facile de leur flanquer une vilaine voix-off. **Willow** choisit la démarche inverse; faire en sorte qu'une mule, un opossum et quelques autres quadrupèdes s'expriment naturellement avec une voix de femme. Une marionnette peut-être? Non. Quelques animateurs dessinent les bouches, les lèvres bougeant selon les dialogues, et les greffent sur les animaux. Le réalisme est de mise. Pour les scènes avec l'opossum, les animateurs foncent dans une bibliothèque et trouvent des clichés où la charmante bestiole ouvre la gueule pour découvrir deux rangées de dents, ensuite scrupuleusement imitées.

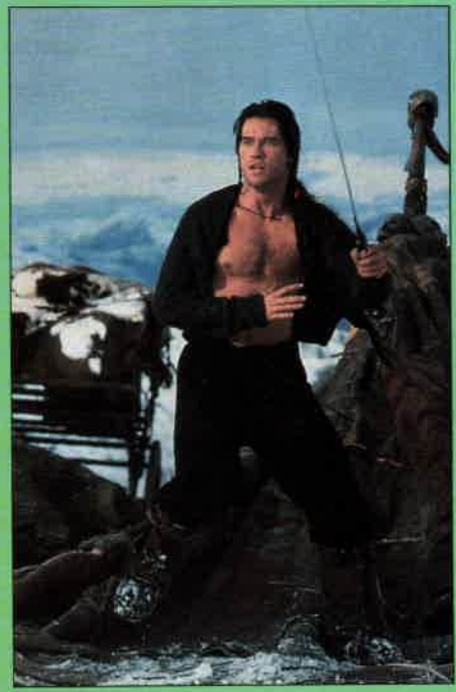
Le dragon cracheur de feu demande également un traitement différent. Pas de figure haute de quelques centimètres à la Ray Harryhausen. Au départ, George Lucas prévoit un monstre nanti de quinze têtes, le plus réaliste possible. Phil Tippet dit OK au réalisme mais négocie avec Lucas le nombre de têtes qui sera finalement porté à deux. Le dragon, que son créateur indentifie à un dérivé du canard, se décompose en trois marionnettes. La première le montre dans son entier (ou presque), la deuxième se limite au dessus des épaules et la dernière à une grosse tête. La technique adoptée (la go-motion) efface les mouvements saccadés habituels, d'autant plus que des petits moteurs placés hors-champ ajoutent au naturel de la bête. Le plus surprenant dans les effets spéciaux de **Willow** se déroule durant le dernier quart-d'heure. Il s'agit de la transformation de la fée Raziel qui, avant de trouver une forme humaine, passe par différents stades. Elle mue tour à tour en chèvre, autruche, paon, tigre... pour atteindre un physique de jolie vielle dame. Metteur en scène et producteur désirent une séquence filmée en un seul plan, sans raccords disgrâcieux. On délaisse l'animation traditionnelle en trois dimensions (figurine à la Harryhausen encore) au profit de marionnettes extensibles. Entendez par là que la chèvre, utilisée au début de la séquence, possède des membres téléscopiques que des opérateurs allongent ou enfonçent grâce à des baguettes, et ceci devant un écran bleu. Le principe de l'opération veut que l'animal arrivé à son stade définitif renferme les germes du suivant.

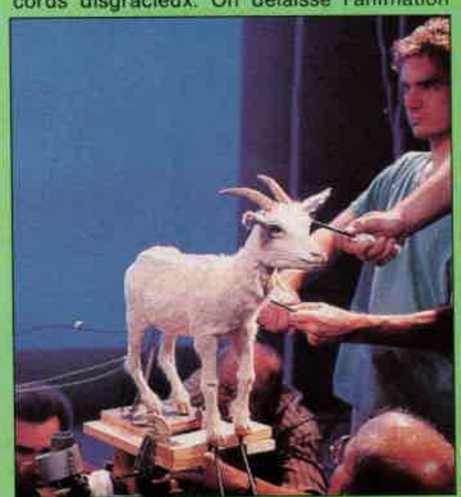
A l'origine, les animaux devaient se ressembler (chèvre/cerf par exemple) pour rendre la transition plus aisée. Dans la version définitive, la chèvre devient autruche, l'autruche un tigre et le tigre une femme. Les matériaux utilisés (caoutchouc-mousse et latex en priorité) et l'élasticité des articulations (souvent le cou) permettent une certaine fluidité. La succession tortue/tigre tient du miracle. Le reptile (une marionnette) laisse deviner entre ses deux pattes de devant les yeux du félin (bien réel quant à lui). Tout semble fondre autour du premier animal... La manipulation par ordinateur assemble les morceaux, fait le trait d'union. L'image digitale permet de tordre, de réduire, de développer les formes. Installés devant un moniteur vidéo, les techniciens peuvent donc contrôler en direct ce très complexe travail d'assemblage qui joue à la fois sur les flous et les points communs (pelages, yeux...). Le résultat est tout simplement prodigieux. Les effets spéciaux suivants, bien que fameux (avec des objets prenant vie, en fait des miniatures animées), ne parviennent pas à effacer le souvenir de quelques secondes merveilleuses.

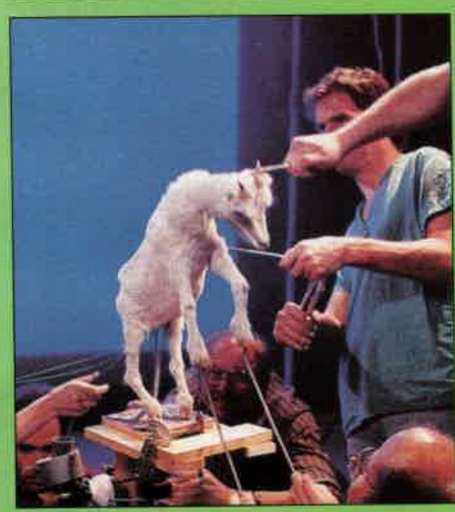
Marc TOULLEC











De la biquette...



... à l'autruche !

Willow. *USA 1987. Réal.: Ron Howard. Scén.: Bob Dolman d'après un sujet original de George Lucas. Dir. Phot.: Adrian Biddle. Mus.: James Horner. Responsables effets speicuax: Dennis Muren, Phil Thippet, Michael McAlister. Maquillage: Nick Dudman. Prod.: George Lucas et Nigel Wooll/MGM. Int.: Warwick Davis, Val Kilmer, Joanne Whalley, Patricia Hayes, Gavan O'Herlihy, Billy Party, Jean Marsh, Pat Roach... Dur.: 2 h 05 mn. Dist.: U.I.P. Sortie prévue le 14 décembre 1988.*

BEETLEJUICE

La vie après la mort n'est pas toujours très euphorisante. Beetlejuice donne vraiment envie d'y goûter. Et puis le métier de fantôme réserve des surprises agréables. Un hommage à des générations de draps blancs percés et une ode à un au-delà sans frontières.

C'est un film fou, frappadingue, foncièrement délirant, à qui il manque un grain, pour ne pas dire la croix au chapelet. Comment le cataloguer? Les responsables marketing de Warner, sa société de distribution, ne vous le diront pas. Ils l'ignorent totalement. A quoi bon lui coller une étiquette? Film fantastique, film comique, film musical, film loufoque... Quatre fois non. **Beetlejuice** (littéralement «jus de scarabée») appartient à cette branche cinématographique directement inspirée des écrits tordus et tordants de Lewis Caroll, mathématicien aux équations illogiques et surtout papa d'Alice, la petite fille blonde perdue au Pays des Merveilles. Pour avoir réalisé le premier **Pee Wee**, pour être en train de tourner un gigantesque **Batman**, Tim Burton sait par quel bout prendre un univers sans rapport avec toutes les théories relatives à Einstein.

La mort est belle

Les époux Maitland mènent une vie paisible dans leur jolie maison. Ils s'aiment, ils sont beaux... Un chien provoque l'accident; leur voiture tombe dans le ruisseau. Quand ils rentrent au sweet home, tout paraît d'abord normal. Cependant, ils s'aperçoivent vite qu'ils sont morts. Impossible de communiquer avec les vivants, plus de reflets dans les miroirs... Ils sont condamnés à hanter des siècles durant leur charmante demeure, laquelle est mise en vente, puis cédée à un couple de citadins ravagés. Le mari aspire à la tranquillité d'une existence pastorale tandis que la femme entreprend de rénover à sa manière leur nouvelle résidence. Adieu le mobilier de bois au profit d'un design bétonné et géométrique. Les Maitland, fantômes sans envergure usant et abusant du fameux drap blanc, tentent en vain de les chasser. Ils demandent conseil à une vieille femme bien placée dans la hiérarchie de l'au-delà. Mises en pratique, les recettes destinées à se débarrasser de l'intrus échouent lamentablement. Ultime recours: Betelgeuse, exorciste hystérique, employant de son côté la méthode forte. Il fait appel à un monstre reptilien à base de rampe d'escalier, envisage un fructueux mariage avec la fille des citadins, une adolescente extralucide perpétuellement habillée de noir.



Ramdam dans l'au-delà

On a décrit les enfers, l'au-delà, le paradis de toutes les manières, souvent empruntées, prudentes, cartésiennes, idylliques ou carrément terrifiantes. **Beetlejuice** fait le ménage dans l'autre monde. On vire dieu, diable, chérubins à ailes plantées dans le dos et tout le bazar habituel. **Beetlejuice** importe de nouveaux meubles. Plus de verts pâturages ou de chaudrons bouillants. Nouveau mobilier: des salles d'attente fréquentées par des explorateurs victimes de réducteurs de têtes, une danseuse à bas

résilles tranchée en deux par un maniaque, un fumeur à ce point dopé qu'il ressemble à un morceau de carbone... Et surtout des coursives bien entretenues, une administration bruyante et hétéroclite dont les dactylos sont des squelettes bleus. Pas vraiment l'imagerie d'Epinal telle qu'elle fonctionnait jusqu'à présent. Déjà dans un monde palpable et «vivant», Tim Burton se laissait aller à des coups d'irréalisme, une dérive vers des ailleurs où il met ici les pieds. Cinéaste peu tenté par les clichés et le déjà-vu, il façonne un univers à la **Brazil.** Pas sage, le réalisateur. Il se démène à créer un climat de délire. Et le réussit de A à Z. Le A serait un générique vertigineux où la caméra survole un paysage a-priori réel mais en fait de toc; Z se présente sous la forme d'un dénouement branque dans lequel l'adolescente voltige comme Mary Poppins en entonnant une bonne vieille rengaine du terroir. Tim Burton ne respecte nullement la gravité terrestre, la gravité de la mort. «On est mort, il est temps qu'on rigole» disait Boris Vian devant Saint-Pierre et les Portes du Paradis. Tim Burton est bien vivant, mais fait partager son goût du linceul bourré de poil à gratter à ses contemporains.





L'infernal Beetlejuice.





Esprit frappeurs, esprits frappés

Quand les Maitland décident de chasser les citadins en recourant au vieil arsenal des spectres écossais, c'est la déconfiture. «Elle» s'arrache la peau du visage, «lui» porte sa tête à bout de bras. Gags. Mais les moyens employés par Tim Burton pour convaincre ses hôtes de la présence de revenants utilisent aussi bien la musique. Imaginez six convives attablés, puis manipulés comme des marionnettes par des mains invisibles. Dansant, chantant, la demi-douzaine nullement terrorisée prend conscience du potentiel de l'au-delà. Ouvrir un centre de loisirs branché sur la vie après la mort, un Luna Park post-mortem truffé d'attractions... Même pris dans les revers d'un autre monde, les citadins raisonnent carré. Canaliser l'énergie d'outre-tombe, en tirer profit, monter une industrie à base d'ectoplasmes... Qui a dit que cela appartient vraiment au domaine de la pure fantaisie? Jetez un terrassier/bétonneur/fossoyeur TV dans cette histoire et vous obtenez un résultat identique. Optimiste, Tim Burton convertit ses personnages. Tout le monde finira par être beau et gentil. Sauf évidemment l'infernal Betelgeuse, cet incroyable chasseur d'humains, débitant à une cadence tourbillonnante des propos obscènes. Libidineux et franchement sale sur lui, vociférant toutes sortes de calembours idiots et assez méchants, il est le seul à souffrir vraiment de la morale, du happy-end. Pendant ce temps, une équipe de football morte dans un accident d'avion joue les chœurs chantants. Film fou sur le fond et la forme, constamment inventif, pas bête et joliment bariolé, **Beetlejuice** ne peut dérouter que des esprits ultra-étroits. Pour les autres, c'est un véritable bonheur, un feu d'artifices d'effets spéciaux et de trouvailles délirantes.

Marc TOULLEC

Beetlejuice USA 1987. Réal.: Tim Burton. Scén.: Michael McDowell et Warren Skaaren. Dir. Phot.: Thomas Ackerman. Mus.: Danny Elfman. SPFX: Chuck Gaspar, Robert Short, Alan Munro, Doug Beswkick, Ted Rae, Dreamquest... Prod.: Michael Bender, Larry Wilson et Richard Hashimoto/The Geffen Company. Int.: Michael Keaton, Alec Baldin, Geena Davis, Jeffrey Jones... Dur.: 1 h 30. Dist.: Warner. Sortie prévue le 14 décembre 1988.

DE SIMPLES EFFETS SPECIAUX

Beetlejuice tend à prouver qu'on peut encore bricoler des effets spéciaux géniaux sans recourir à un appareillage ultra sophistiqué. Faire efficace avec du simple, voilà en quelque sorte le mot d'ordre du metteur en scène, Tim Burton. Il a réussi au delà de toute espérance...



Selon toute vraisemblance, **Beetlejuice** aurait coûté une fortune, un budget rondelet d'une vingtaine de millions de $. En fait, son coût se monte à 14 millions de $. Impossible, avec des sommes aussi modestes, de faire appel à l'Industrial Light and Magic de George Lucas dont les factures sont toujours redoutables. Mais Tim Burton et ses producteurs n'ont nullement l'intention d'aller dans le sens d'effets spéciaux sophistiqués soumis au contrôle de l'ordinateur (Cf. **Willow**). Non, le metteur en scène de **Pee Wee** et du futur **Batman** désire des trucages simples, à la Méliès en somme. «J'aime les effets qui possèdent une certaine humanité». Oui à la poésie, exit la performance pour la performance. Ce n'est pas pour autant que les effets spéciaux de **Beetlejuice** craignent un max; ils sont splendides. Superbes et simples. «Mon approche fut de voir grand mais aussi de les rendre plus personnels. Ce que le public verra, ce sont des effets spéciaux vivants et drôles et, dans le même temps, aussi ambitieux que ceux d'Industrial Light and Magic. Il s'agit d'un pas en arrière mais d'un pas que les gens apprécieront aussi».

Faire simple

Pour Geena Davis s'arrachant la peau du visage en hurlant, les auteurs ont vu juste et étriqué. Mouler le visage de l'actrice grimaçant légèrement, enduire une tête de squelette de cet épiderme factice. Le tour est joué; la rapidité du montage se charge d'effacer les défauts. Autre scène «gore» bricolée avec talent; Geena Davis brandit la tête tranchée d'Alec Baldwin Il s'agit d'abord d'une prothèse dont seuls les yeux connaissent un faible mouvement. Puis l'actrice baisse légèrement le trophée, jusqu'à ce que celui-ci se découpe sur un fond noir (l'ombre d'un bureau). Le comédien se substitue à son double partiel; il sort en fait la tête d'un fond sombre où il est placé à genoux. Le cou sanguinolent n'est qu'une application toute classique. Pour le premier plan, les yeux sont en fait manipulés par Geena Davis elle-même qui tire deux petites bagues placées dans les cheveux, donc invisibles. Elémentaire. Aussi évidente est la progression du corps décapité vers la sortie. Le cadre élimine l'opérateur assis en trappeur sur un petit chariot, lequel imite de l'intérieur du corps la démarche du défunt. L'auteur de ces effets est Robert Short, un habitué des petits budgets (**Piranhas, La Galaxie de la Terreur**...) et des productions plus argentées (**Poltergeist, Splash**...).



Un petit air de MARY POPPINS

Bien faire

«L'un des problèmes majeurs sur **Beetlejuice** fut le choix tardif des comédiens. Ils furent contactés très tard, particulièrement Michael Keaton (l'infâme Beetlejuice). Nous savions que le serpent devait être une incarnation de son personnage, mais celui-ci n'avait pas encore de visage. Nous avons commencé bien avant la construction du reptile. Même une fois inclus au casting, nous ne connaissions pas encore son apparence, son maquillage. Mais les délais étant les délais, nous avons dessiné et conçu le monstre, puis tourné la séquence. Cependant, Tim Burton n'était guère satisfait de ces mouvements. Entre temps, Michael Keaton avait vraiment pris possession de son personnage. Nous avions déjà passé huit semaines et pouvions enfin dire comment serait le serpent» confesse Alan Munro. Et il fallait tout recommencer, ne pas rendre le reptile trop réaliste pour gagner du temps. L'option se porte donc sur l'animation image par image, la marionnette est mise au rebut. Pas tout à fait puisque la production appelle à la rescousse Ted Rae, un technicien



spécialisé dans l'animation des marionnettes, un talent qu'il a déjà exercé dans **Les Dents de la Mer: La Revanche** mais saboté par les ciseaux d'un monteur incompétent. Enthousiasmé par le sens visuel de Tim Burton, Ted Rae accepte de relever le défi: refaire une seconde fois la scène, et ceci avec des moyens très réduits. Rae convainc le metteur en scène de donner au serpent un surplus de réalisme. Chose pas aisée vu que l'auteur de **Pee Wee** tient à voir scrupuleusement respecter son story-board. Concession faite, Rae et sa troupe filent se documenter sur les pythons, la manière dont ils évoluent. Le résultat montre à quel point l'approche fut rude; le serpent se déplace le plus naturellement du monde avec pour tête une bouille de dessin animé! L'ensemble de la séquence est filmé dans une reconstitution miniaturisée de la pièce, à l'échelle de la créature désormais. Faire, refaire, voir, revoir. Logique. Pour les premières images de **Beetlejuice** après une série de prises de vue en hélicoptère, Tim Burton prévoit une grosse araignée parcourant la maquette de la ville avant de monter sur la main d'un comédien. Cependant, l'araignée refuse de bouger. Ni l'eau, ni un souffle discret ne peuvent la motiver. Lorsque, à force de patience et d'ingéniosité, l'effet est obtenu, on s'aperçoit que la cohabitation maquette-araignée/survol d'une vallée boisée ne colle absolument pas. Cependant, la séquence à son stade définitif est prodigieuse; après une promenade aérienne, la caméra dévoile sans transition apparente une jolie maquette amoureusement fignolée dans un grenier! A l'origine du projet, Tim Burton envisage une toute autre fin que celle tournée. Dans l'audelà, Beetlejuice prisonnier sur la planète des sables tente indéfiniment d'échapper au ver gigantesque. Le public des avant -premières chères aux studios américains n'apprécient pas. «Trop mou». Tim Burton présente aussitôt la seconde scène tournée pour clôturer les réjouissances, Beetlejuice patientant dans un salon est victime d'un sorcier qui lui réduit la tête grâce à une poudre argentée. L'effet est simplement obtenu: un coup de zoom vertigineux sur le visage de l'acteur placé devant un écran bleu. Monté à l'envers, le plan est ensuite inséré dans le col béant du personnage.



Une salle d'attente très particulière









Faire malgré tout

Apparemment, la planète où Geena Davis et Alec Baldwin échouent une fois passé le seuil de leur maison aurait des proportions assez gigantesques. Là encore, Tim Burton opte pour un horizon tranché, le même que celui de tas de dessins animés. 8 tonnes de sable jaune habituellement destiné aux aquariums, une perspective de champ faussée et un plateau minuscule (trois mètres de profondeur), voilà l'ensemble des «trucs» auxquels il faut ajouter la présence d'une grosse marionnette articulée ou animée image par image selon les plans. L'idée de départ voulait que le ver (très différent de ceux de **Dune**) nage dans le sable. Concept abandonné car trop complexe à développer. Maintenant, il bondit, plonge. Véritable difficulté dans le tournage de cet effet spécial: maîtriser le sable!

«Je n'étais pas préparé aux problèmes inhérents à ce type de tournage. L'expérience m'a montré comment aborder les effets spéciaux dans le futur. Il est aisé de dire «traitons-les de la manière la plus simple», mais ce n'est jamais simple. Les effets spéciaux sont compliqués. Cependant, je suis très heureux de la façon dont ils ont évolué. Nous avons réussi quelque chose de différent, d'abstrait, de fou. Je pense que des gens haïront réellement le film à cause d'eux, ou l'aimeront pour cette même raison». Promu en quelque sorte théoricien dans un domaine qui n'en connaissait pas, Tim Burton, auteur complet de la fable délirante qu'est **Beetleljuice**, gagne le match. Par KO contre «des tonnes d'animation, 70 effets de maquillage, 80 effets optiques, des marionnettes, des jeux de miroir...» selon l'inventaire d' Alan Marno.

Marc TOULLEC

DREAM DEMON

Une jeune fille bien comme il faut, qui fait des rêves abominables. Encore un coup de Freddy ?... Non, non, ce coup-ci le cauchemar vient d'Angleterre. Good Night, Lady Di...

Paisible existence que celle de la douce Diana Markham : un joli caractère, une famille aisée, un appartement au cœur de Londres ainsi qu'une voiture, et même un fiancé bien comme tout, Oliver. Un fiancé comme on n'oserait plus en rêver... La seule fausse note, c'est que lorsque Diana se met justement à rêver d'Oliver, elle se voit en train de le décapiter, ou lui qui la malmène violemment...

Une jeune Américaine tout droit venue de Los Angeles, Jenny Hoffman, entre alors dans la vie de Diana. Originaire d'Angleterre, ayant été adoptée à huit ans, elle n'a aucun souvenir de sa petite enfance. Il se trouve que Diana habite dans un morceau de la maison où Jenny a grandi.

Importunée par deux journalistes de la presse locale, Paul et Peck, en quête de scandale autour de sa relation avec Oliver, Diana est débarrassée de leur présence par l'arrivée de Jenny, qui les fiche à la porte. Les deux jeunes filles sympathisent.

Mais la nuit venue, Peck, obstiné, pénètre dans l'appartement de Diana. Il se glisse dans ce qui semble être les fondations du lieu, et se retrouve dans un labyrinthe de corridors sans fin aux murs suintants. Soudain, une vision, un homme en feu... Puis une autre, une petite fille qui hurle, qui hurle... Les murs se referment, Peck ne peut plus respirer... Et Diana se réveille en sursaut, luttant pour retrouver son souffle.



Daniel Parker à l'ouvrage. Sous le pinceau, le monstre !



Pour Diana, la situtation devient cauchemardesque. Elle demande l'aide de Jenny, surtout lorsqu'elle se rend compte que les rêves épouvantables qu'elle fait sont liés à la présence à Londres de la jeune américaine. Les deux filles sont alors plongées dans un univers terrifiant de changements vertigineux de leur perception; rêve et réalité se confondent, tandis que Diana et Jenny se rendent compte que tout réside dans le mystérieux passé de cette dernière, et mènent un dur combat pour en trouver la clé.

Les rêves de Diana deviennent une arme dangereuse, elle peut agir sur son entourage, transformer les gens, jusqu'à une confrontation inévitable par laquelle le passé sera banni à jamais, le cauchemar terminé, le démon exorcisé...

On le voit à la lecture du sujet, **Dream Demon** s'organise autour de l'idée très juste selon laquelle on se fait une idée fausse des femmes : eh oui, dans le film, l'une de ces charmantes créatures au regard d'ange fait des rêves horribles et pervers. C'est bien connu, les songes sont la face cachée de la réalité, et ici, comme souvent, ils trouvent leur clé dans un traumatisme de l'enfance, même si pour les besoins de la fiction, le puzzle psychologique nous est présenté à travers deux personnages distincts, Jenny et Diana, la punkette et la BCBG, la fille sans racines et «la conservative woman».

Dream Demon, dans sa conception, est à la croisée de plusieurs chemins : c'est la première véritable production de Palace Pictures, une société britannique jusque là spécialisée dans la distribution, connue entre autre par le succès de **A Letter to Brezhnev**. Mais, à vrai dire, le but avoué de Paul Webster, le producteur, a été de faire un film «non-anglais», un divertisse-

ment qui permette de prouver que les artistes et les techniciens anglais sont capables d'œuvrer dans un domaine radicalement différent de ce qu'ils font habituellement. Avec aussi la volonté de réintroduire dans le Royaume-Uni une tradition du film d'horreur oubliée depuis pas mal d'années. Sans pour autant, dit-il, laisser de côté les qualités de psychologie des personnages, de dramaturgie, et d'image.

Ceci dit, à la réalisation de **Dream Demon**, on trouve l'Américain (mais résident anglais) Harley Cokliss, connu pour le **Camion de la Mort** et **Black Moon Rising**, entre autres, et pour avoir dirigé les séquences d'effets spéciaux de **l'Empire contre-attaque**. Pour lui, l'intérêt de **Dream Demon**, c'était à la fois un mélange d'éléments traditionnels du film d'horreur tels que la maison hantée, des rêves bizarres et des images fantomatiques, et aussi le contenu qui sous-tend ce genre du sujet, c'est-à-dire le lien entre rêve et réalité, le rôle de l'inconscient. Avec chez lui un désir de concrétiser ça de manière très visuelle, sur un mode expressionniste. Les effets spéciaux, conçus par Animated Extras, supervisés par Daniel Parker, ont quasiment tous été réalisés sur le plateau, sans recours à des procédés optiques. Selon Cokliss, les trucages ne doivent pas être une fin en soi, ceux de **Dream Demon**, dans les limites du budget réduit, ont été faits par un mélange d'invention et d'astuce, pour aboutir à un résultat original. Qui ne doit pas dans son esprit cacher le fait que **Dream Demon** est avant tout un film sur deux femmes qui sont amenées à partager le même rêve, et que sous son emballage d'horreur psychologique, il manipule certaines réalités concernant les rêves que peuvent faire les femmes. Ici, tandis que les trajectoires de Diana et Jenny se rejoignent, tout s'éclaircit en ce qui concerne leur angoisse des hommes et le secret d'un traumatisme de l'enfance.

C'est Kathleen Wilhoite, déjà vue dans **La Loi de Murphy** et **Angel Heart**, ainsi que Jemma Redgrave, pour sa première apparition à l'écran, qui ont eu pour tâche d'insuffler la vie aux deux principaux personnages féminins.

Le mot de la fin, on peut le laisser à Harley Cokliss, lorsqu'il dit, à juste titre, que le véritable rôle des films d'horreur, un rôle salutaire, c'est «de nous purger de toures les pensées et de toutes les émotions que l'on veut supprimer et que l'on réprime..., et pour ça de prendre plaisir à être terrorisés en toute sécurité dans l'obscurité de la salle de cinéma.»

Jean-Michel LONGO et Marcel BUREL.

Dream Demon *G.B. 1988. Réal.: Harley Cokliss. Scén.: Christopher Wicking et Harley Cokliss. Dir. Photo.: Ian Wilson. Musique: Bill Nelson. SPFX Daniel Parker et Nik Williams. Int.: Kathleen Wilhoite (Diana), Jemma Redgrave (Jenny), Jimmy Nail (Paul), Tim Spall (Peck), ect... Prod.: Paul Webster pour Palace Productions. Durée 1h29 mn.*







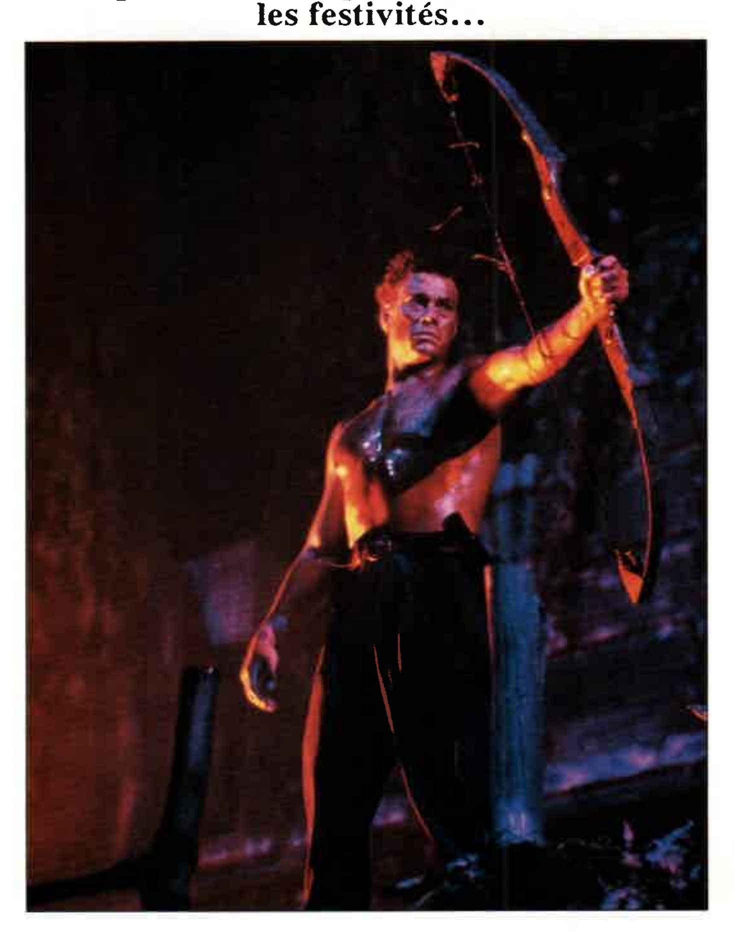
CYBORG

Décidément, les producteurs, ne baissent pas les bras. Malgré quelques navets d'élite survenus après les Mad Max, on remet la vapeur. La terre ressemble à tout sauf à une planète civilisée et des barbares hirsutes la mettent à feu et à sang. C'est le plus doué des poulains de Cannon qui dirige les festivités...

Un héros, Gibson Rickenbacker, parcourt un monde ravagé, en ruines. «L'idée à la base du film tient dans la croyance des gens. Ceux-ci commencent à suivre une toute-puissante entité qui pourrait leur donner le salut. Ils croient, aussi bien, que cette existence est mauvaise, qu'il y aura ensuite une autre vie, meilleure celle-là. Les survivants pensent qu'il y a vraiment un sauveur, quelle que soit son apparence. Hitler était considéré comme le sauveur de l'Allemagne. Et vous avez en vous le Bien, le Mal, les deux plus importants pôles dans la société. Stationnant entre les deux, vous avez bien sûr la religion, laquelle donne à **Cyborg** une certaine harmonie». Plus ambitieux qu'à l'accoutumée, Albert Pyun, probablement le poulain le plus doué de Cannon (**Le Trésor de San Lucas** et **Campus** n'étaient pas si mauvais que cela) plongé dans un univers à la **Mad Max**, définit son **Cyborg** comme une fable futuriste mêlant action violente et philosophie pour rescapés à l'Apocalypse.

De Kurosawa à Cyborg

Attaché à la science-fiction, l'héroïc-fantasy (**L'épée Sauvage**), Albert Pyun commence sa



carrière dans l'ombre d'Akira Kurosawa, au Japon. Curieux parcours pour un natif de Hawaï. «Toshiro Mifune, le comédien japonais, a vu un de mes courts métrages dans un festival. Il m'a ensuite envoyé une lettre me disant tout le bien qu'il pensait de mon film et m'invitant au Japon». Mifune présente alors le tout jeune cinéaste au Maître Akira Kurosawa qui lui confie divers postes sur ses chefs-d'œuvre. De retour à Hawaï, Pyun travaille à la confection de bandes-annonces. D'où son style : très rythmé, montage sec, plans brefs, limpides et cadrés de façon à retenir l'attention. **Cyborg** lui fournit l'occasion d'œuvrer dans un genre tombé en désuétude ces dernières années. Un genre, il est vrai, court-circuité/par des sous **Mad Max** italiens et philippins d'une pauvreté émouvante. **Cyborg**, c'est mieux. L'histoire, Pyun l'a voulue simple. Du côté des bons, on trouve Gibson Rickenbacker (Jean-Claude Van Damme) et la délicieuse Pearl Prophet (Dayle Haddon sur le retour), docteur et aussi robot de constitution parfaite. Les méchants l'enlèvent dans le but de monopoliser la formule qui permet de guérir la peste décimant la population. Chef des malfrats : Fender Tremolo (!), ignoble comme il se doit et universellement craint. Pourchassant la horde de l'affreux

Tremolo, Gibson rencontre dans un village pillé une jeune femme, Nady Simmons, désirant devenir son double féminin, c'est-à-dire un Slinger (traduisez «lanceur de pierre») et chevalier pour Cyborg. Chemin faisant, le duo affronte les bandits, en liquide un nombre appréciable. Gibson finit crucifié, se libère Enfin, vous connaissez la suite. Lutte finale entre le gentil (à tendance messianique) et le vilain, «l'AntéChrist» selon Pyun.

A l'italienne

Albert Pyun ne dissimule pas l'influence de Sergio Leone sur **Cyborg**. «Je l'admire profondément. Ce que j'ai essayé de faire avec **Cyborg**, à l'instar de Leone dans **Il était une Fois dans l'Ouest**, c'est un film d'action vigoureux prenant pour cadre un environnement dans lequel nous pourrions fabriquer notre popre univers. Voilà pourquoi le paysage tient une place importante. Les marais, les grandes étendues donnent à ressentir l'isolement d'un homme. Visionner les films de Leone m'a permis de comprendre cette façon de filmer une histoire à travers les rapports étroits entre l'espace et le jeu des acteurs». Point avare en références, aAlbert Pyun cite aussi Kubrick. «J'aime sa manière d'imposer sa signature à l'écran. Je pense la même chose de Francis Coppola qui a une grande influence sur mon approche du cinéma, spécialement mon approche du son. Avant de commencer un film, je sais généralement quelle en sera la bande sonore. Dans le cas de **Cyborg**, la plupart des effets sonores et la bande originale étaient prêts bien avant le tournage». Souvenez-vous de la partition de Enrico Morricone dans **Il était une Fois dans l'Ouest** encore, Leone chorégraphiait certaines scènes d'après elle. «J'ai, dans ma tête, une vision très précise de ce que je veux que le film soit». Je prends garde à conserver les concepts les plus simples possible, de ne pas les traiter de façon détournée. Dans les autres films, je veillais à enfouir au mieux le symbolisme. C'est aussi ce qui rend **Cyborg** parfaitement accessible et commercial». Une chance!

Destroy

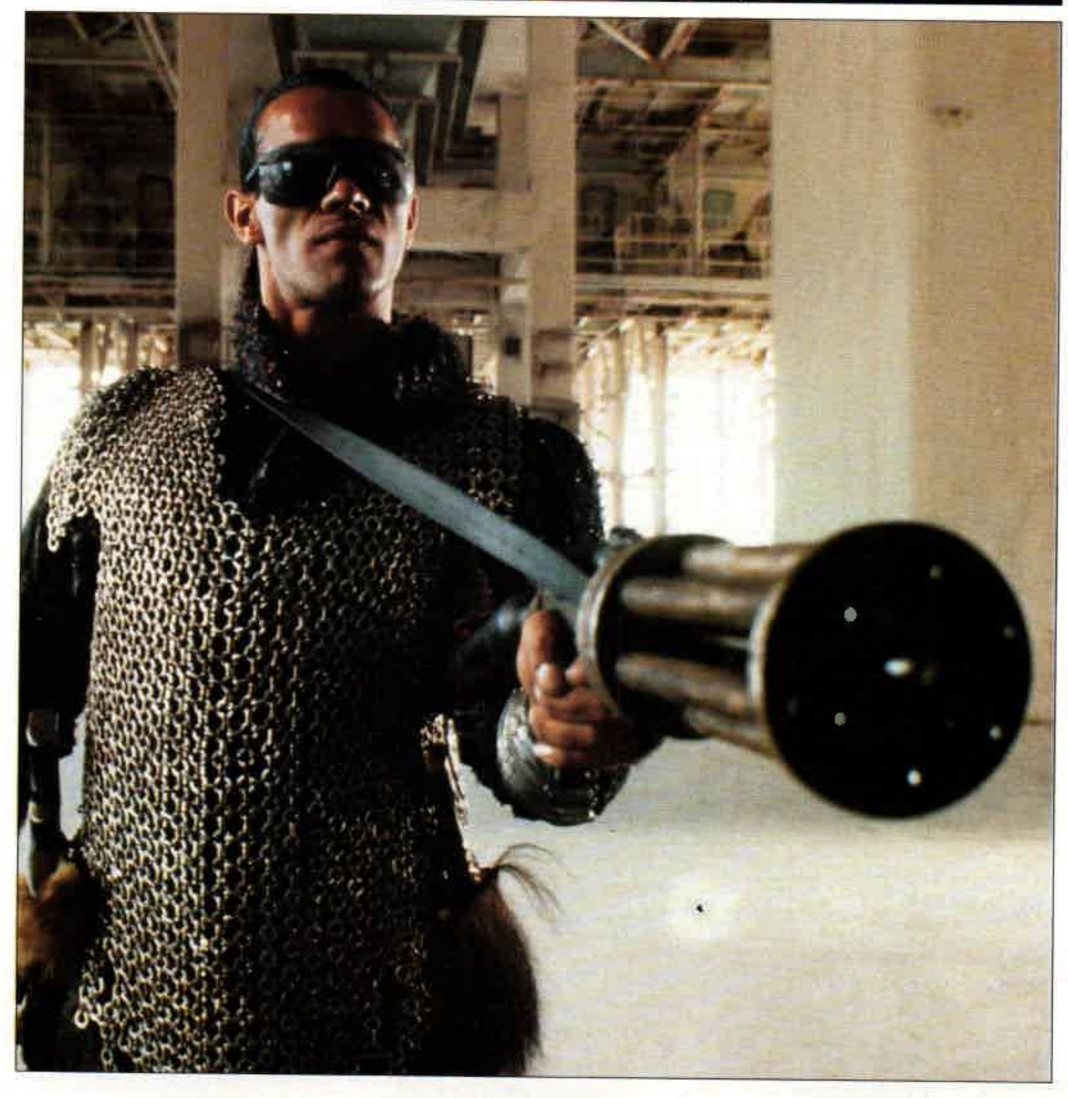
Des bâtiments endommagés, des voitures réduites à l'état d'épaves, des graffitis sur les murs, des intérieurs fantomatiques L'Apocalypse selon Albert Pyun passe par Yvonne Hegney, directeur artistique chargé de donner une certaine ampleur à cette triste fin du monde. «Il y avait 8 plateaux à décorer, y compris un marais que nous avons construit en utilisant 25 chargements de boue, 56 mètres cube par chargement. Nous avions aussi 80 bennes à ordures remplies de tourbière venant d'Espagne et une charge de 500 tonnes de plantes grimpantes. Et je ne compte pas les arbres que nous avons dû louer ! Nous avons aussi loué la boue. C'était bien sûr plus aisé et moins cher : 1700 dollars au lieu de 6000 si nous l'avions achetée». En plus d'aménager des espaces où il fait bon chausser de grosses bottes caoutchouteuses, Yvonne Hegney visite quelques dépôtoirs publics et des dépôts de ferraille. «Je possédais une liste fournie par le département sanitaire de la ville de Wilmington avec les adresses de gens pouvant me fournir des ordures». Histoire de peaufiner un décor donc l'aspect craspec est en fait très élaboré, Yvonne Hegney dégotte quelques 2500 kilos de métal en petits morceaux venant des studios Dino de Laurentiis et 24 voitures en piteux état provenant de la casse la plus proche. «Et je n'inclus pas encore les quatre bateaux à différents stades de décrépitude, les 15 tonnes de ferraille que nous avons décolléS d'un fond marin, de la bétonneuse abandonnée». Conclusion moraliste pour cette récupératrice de génie: «c'est incroyable ce que vous pouvez apprendre d'une ville et de ses habitants à travers les ordures !».

Marc TOULLEC

Cyborg USA 1988 Réal. : Albert Pyun Scén. : Kitty Chalmers Dir. Phot. : Philip Alan Waters Mus. : Joachim H. Hansch Maquillages : Greg Cannon SPFX : Joe Di Gaetano Prod. : Cannon Int. : Jean-Claude Van Damme, Deborah Ritcher, Vincent Klynx, Alex Daniels, Blaise Loong, Dayle Haydon, Rofl Muller Dist. : Cannon France Sortie prévue le 21 décembre 1988







la septième prophétie

Nostradamus revient à la charge. Nous sommes condamnés à l'Apocalypse, au grand Krach de la fin des temps. Paradoxe des paradoxes, Apocalypse signifie aussi renouveau. On peut souffler...

Depuis **La Malédiction** et ses séquelles, les prophéties bibliques sont restées au placard. La fin du monde, la venue de l'Antéchrist, on a déjà donné. Et les flous artistiques entourant les recommandations apocalyptiques de Nostradamus ne sont plus une garantie d'un apport de gros biftons. Et le lectorat des Ecritures Saintes étant de plus en plus restreint, on comprend aisément la méfiance des producteurs. **La 7e Prophétie** prend donc un risque. Calculé évidemment. L'idée du film tient d'un hasard pour le moins curieux, un hasard qui tient de la paranoïa. «Nous avons loué une chambre à un étranger qui paraissait vraiment étrange. Plus tard, nous nous sommes rendu compte que nous ne savions absolument rien sur lui. Il aurait pu être n'importe qui. Voilà d'où provient la notion de base du scénario. Evidemment, le scénario se développe mais revient toujours à cette interrogation: qui est-il?» avouent W.W. Wicket et George Kaplan, malheureux auteurs de l'histoire de **Cap sur les Etoiles**. Leur «étranger», être à la fois mythique et réaliste, assiste à la marche du monde vers la catastrophe...



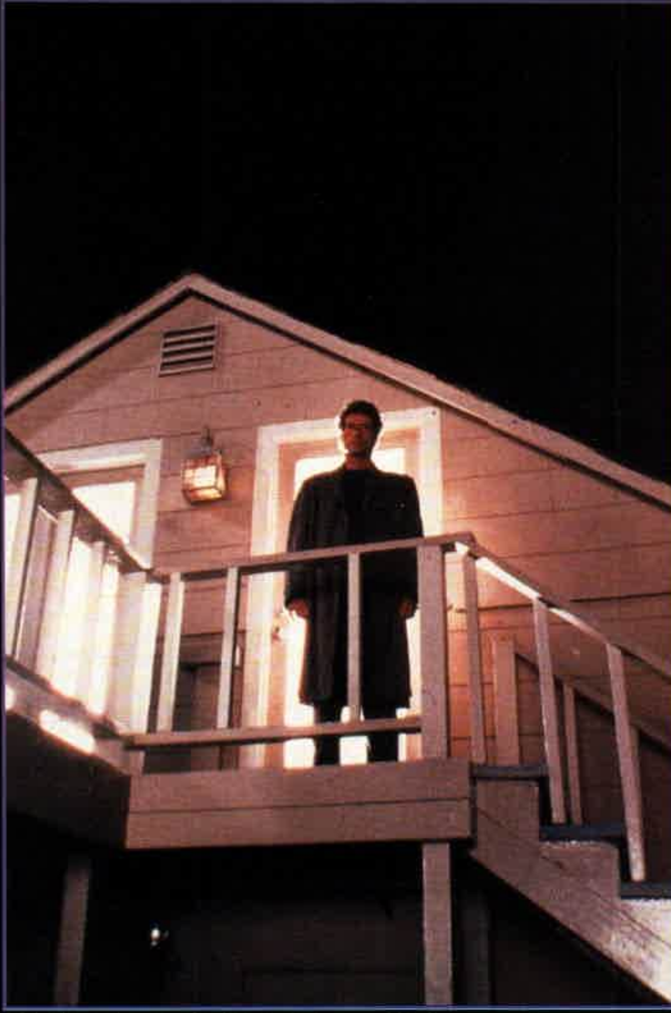
Six autres prophéties

Tout commence sur une plage d'Haïti. L'océan déverse sur la plage des tonnes de poissons morts. Deuxième prophétie: la découverte dans un coin désertique d'Israël d'un village pris dans la glace. Les faits étranges s'accumulent: une rivière du Nicaragua voit ses eaux se colorer d'un rouge sang. Puis arrive une éclipse inexpliquée du soleil. La prophétie suivante précipite les événements; la nature se déchaîne, une tempête, des averses de grêlons énormes. Le sixième signe dit qu'un martyr innocent doit mourir. Et ce martyr est l'enfant d'Abby, un nouveau-né. De son sacrifice dépend maintenant le sort du monde. Quand l'enfant vient de naître, la planète est déjà au bord de l'Apocalypse. Un séisme secoue la ville, ravage l'hôpital... Cependant, le processus peut encore être enrayé. Il suffit de...

Signes d'espoir

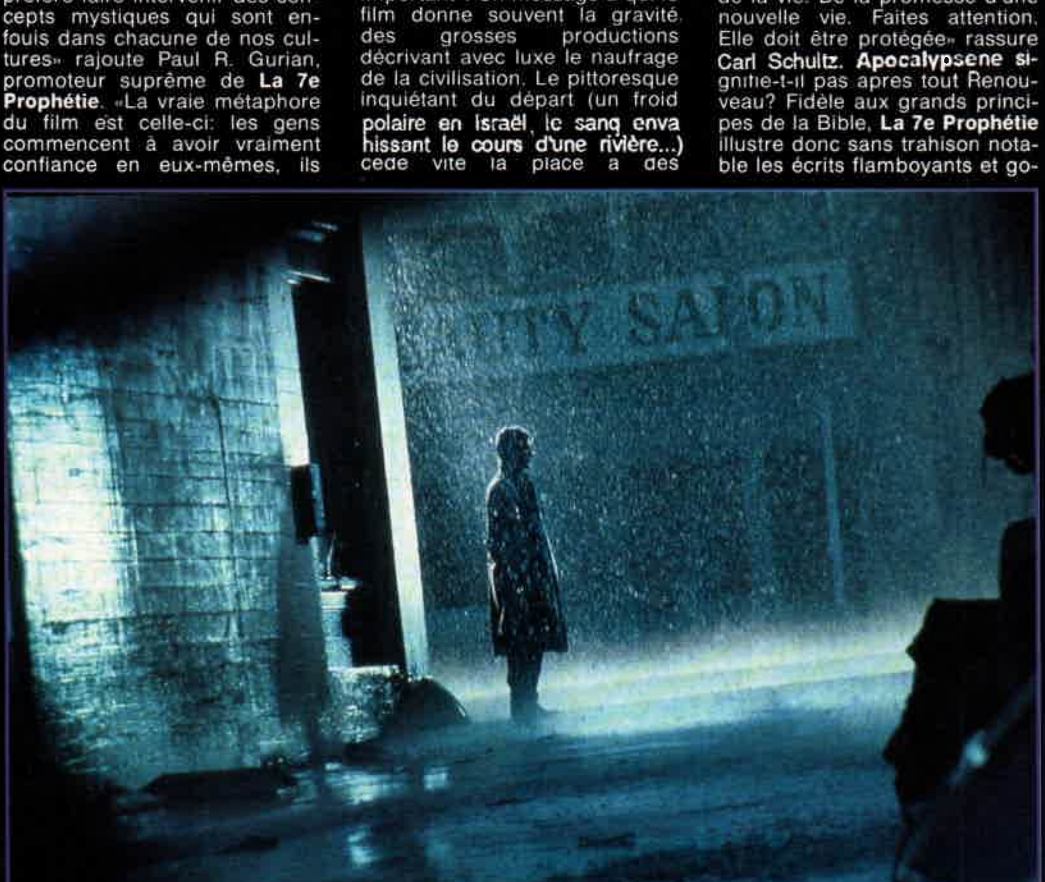
Hongrois installé en Australie depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, Carl Schultz n'envisageait guère, après ses multiples succès aux Antipodes,







de tourner aux Etats-Unis. «Après **Careful, They Might Hear You**, j'ai reçu beaucoup de scripts mais aucun ne m'intéressait vraiment». Ce sont des personnes de sa connaissance travaillant à Tri-Star qui lui proposent le scénario de **La 7e Prophétie**. «Je l'ai adoré. J'ai immédiatement tenu à le faire». L'enthousiasme est général à Interscope, la société chargée de la production du film. Tous découvrent une histoire originale, en retrait des modes qui définissent les canons du cinéma fantastique actuel. «Nous avons tous dit : « Il est fabuleux». Ce scénario concerne vraiment le plus grand nombre. Et c'est parce qu'il est différent qu'il est si bon. De plus, il s'avère à la fois intelligent et effrayant» s'exclame Kathleen Hallberg, co-productrice. «Le scénario ressemble à une fable moderne, puissante. Et j'ai apprécié le fait de réaliser une histoire de fin du monde sans qu'il soit question d'extra-terrestres. Nousavons préféré faire intervenir des concepts mystiques qui sont enfouis dans chacune de nos cultures» rajoute Paul R. Gurian, promoteur suprême de **La 7e Prophétie**. «La vraie métaphore du film est celle-ci: les gens commencent à avoir vraiment confiance en eux-mêmes, ils considèrent sérieusement que le monde actuel est quelque chose qui peut -etre détruit. Je pense qu'il sagit dun message important». Un message à qui le film donne souvent la gravité des grosses productions décrivant avec luxe le naufrage de la civilisation. Le pittoresque inquiétant du départ (un froid polaire en Israël, le sang enva hissant le cours d'une rivière...) cede vite la place à des prédictions plus graves. L'atmosphère devient étouffante et la catastrophe définitive guette... «C'est un film qui traite de la vie. De la promesse d'une nouvelle vie. Faites attention. Elle doit être protégée» rassure **Carl Schultz. Apocalypsene si**gnifie-t-il pas apres tout Renouveau? Fidèle aux grands principes de la Bible, **La 7e Prophétie** illustre donc sans trahison notable les écrits flamboyants et gothiques de Saint Jean. Sans donner dans le démonstratif, la lourdeur inhérentes à certaines œuvres foncièrement catho. «J'estime que le metteur en scène ne fait que la moitié d'un film; le public amène la partie manquante». Un raisonnement qui se tient parfaitement dans le cas de **La 7e Prophétie**. Aux spectateurs d'interpréter le pourquoi, le comment des choses.



Australien

Effet notable: Carl Schultz et ses deux scénaristes limitent le surnaturel. Du moins évitent les effets démonstratifs à base d'apparitions divines ou diaboliques. Le fantastique est présent mais passé au tamis du crédible. De même, peu d'effets spéciaux. Craig Reardon signe quelques maquillages discrets et Kevin Yagher accouche d'un faux bébé absolument parfait. Il bouge, il pleure au point que le trucage est invisible. Réalisé par un cinéaste ayant longtemps œuvré en Australie, **La 7e Prophétie** est surtout un film plastiquement beau, magnifiquement filmé sur écran large. La progression de Jürgen Prochnow dans le village haïtien, la jeep filant à travers le désert; l'incursion de Demi Moore dans l'église sont des images où l'on retrouve tout ce qui faisait la magie, le voluptueux climat fétide de chefs-**d'œuvre comme la Dernière Vague** (meme theme d'ailleurs) et **Picnic à Hanging Rock**. Mené sans précipitation, **La 7e Prophétie** souffre vers son dénouement d'un cataclysme un peu cheap, sentant un peu trop le plateau aménagé. Cependant, le travelling sur l'embouteillage monstre pris sous une averse torrentielle impose à l'esprit, dans sa totale banalité, un tableau assez terrifiant. Celui d'un endroit comme la Place de la Concorde dans la grisaille de janvier.

Marc TOULLEC

The Seventh Sign. USA 1987. Réal.: Carl Schultz. Scén.: W.W. Wicket et George Kaplan. Dir. Phot.: Juan Ruiz Anchia. Mus.: Jack Nitzsche. Prod.: Ted Field et Robert W. Cort pour Paul R. Gurian. Int.: Demi Moore, Michael Biehm, Jurgen - Prochnow, Peter Friedman, Manny Jacobs, John Taylor... Dur.: 1 h 40. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie prévue fin novembre 1988.

JÜRGEN PROCHNOW

LA FORTERESSE NOIRE

Acteur germanique à la pointure des Etats-Unis, Jürgen Prochnow peut tout faire. Interprêter un officier allemand dans un contexte réaliste (Le Bateau) puis affronter le surnaturel (La Forteresse Noire)... La 7e Prophétie le prédestine à une carrière d'ange...

«Je suis né à Berlin pendant la guerre. Mes parents ont quitté la ville à cause des bombardements; nous sommes allés chez nos grands-parents. Après le conflit, nous sommes revenus. Pour nous autres les enfants, cette période était, dans un sens, fantastique: il n'y avait pas de voitures, rien, pas de circulation, seulement des ruines, des décombres, un vaste terrain de jeux. Nous n'avions rien à manger mais nous n'y faisions guère attention. Quand vous êtes gosse, quelqu'un est toujours responsable de vous; vous n'êtes pas conscient des vrais dangers. Pour nous autres les enfants, c'était une vie très aventureuse, une jeunesse vraiment palpitante. Je conserve des souvenirs très forts de ces années». Enfant de la guerre, Jürgen Prochnow s'implique très tôt dans une carrière théâtrale. Il rejoint une troupe amateur qui se produit dans les églises, devant des audiences réduites d'environ 250 personnes. «Une période fantastique, la plus fantastique que j'aie connue sur les planches. Ce fut une expérience tout à fait nouvelle pour moi. Il n'y avait aucune pression; c'était juste pour rire. Cela m'a aussi permis de découvrir quelque chose qui allait prendre une grande importance pour moi. J'étais très heureux». Passées ces leçons «sur le tas», la future vedette du **Bateau** suit pendant trois ans des cours de comédie et part ensuite en tournée dans tout le pays. Lors d'une visite à Munich, son frère lui conseille de se présenter à une audition pour la télévision. «Je voulais simplement faire du théâtre. C'était là toute mon expérience passée; j'avais développé ma technique. Je ne connaissais absolument pas le cinéma. Au départ, je n'aimais pas du tout ça. C'était trop complexe et il fallait attendre longtemps sur le plateau entre les prises. Au théâtre, j'avais pour habitude d'être immédiatement plongé au cœur de l'action».



Sur le pont du BATEAU

Art et essai

Les années 70 marquent la renaissance du cinéma allemand sorti des séries B (parfois remarquables d'ailleurs) inspirées de Edgar Wallace et Sax Rhomer. Il était inévitable que Jürgen Prochnow se retrouve aux génériques des deux œuvres les plus marquantes de cette vague. Ce sont **La Déchéance de Franz Blum** (Reinhard Hauff) et **L'Honneur Perdu de Katharina Blum** (Volker Schlondorff). Mais c'est avec le cinéaste Wolfgang Petersen que le comédien connaît sa plus durable collaboration, laquelle est ponctuée de deux films majeurs, **La Conséquence** (homosexualité carcérale) et surtout **Le Bateau**, film qui remporte un important succès international, «l'expérience la plus difficile de toute ma carrière». Jürgen Prochnow compose un personnage qui influencera quelques unes de ses prestations suivantes, celui de l'officier allemand humaniste, réfractaire à l'idéologie nazie, homme franc, courageux, faisant la guerre et la détestant. Commandant de sous-marin, il rejoint le camp des héros. Que l'adversaire soit «du bon côté» ne le gâte jamais. Du jour au lende-



Barbu et impérial : DUNE

L'ange de LA 7ÈME PROPHÉTIE

main, Jürgen Prochnow devient une vedette. Hollywood lui fait les yeux doux et lui propose **Les Evadés du Triangle d'Or** de Hal Bartlett, aventure guère passionnante apparentée à un téléfilm de luxe et fréquentée par un peu tout le monde (y compris Laura Gemser, égérie des **Emanuelle** à l'Italienne). L'acteur allemand écope d'un rôle de militaire, un général chef des services secrets...

Du sous-marin au vaisseau spatial

Il semble que l'étiquette «officier allemand humaniste» ait collé très vite. Dans **La Forteresse Noire** de Michaël Mann, Jürgen Prochnow retrouve un uniforme qu'il connaît bien maintenant, mais dans un tout autre contexte. Le réalisme forcené de la reconstitution historique ne résiste pas longtemps aux poussées de surnaturel du scénario. Le Capitaine Woermann se heurte, à la tête d'une petite escouade, au démon Molasar, anté-christ à la Lovecraft sorti des profondeurs d'une forteresse. Une fois de plus, Prochnow fustige les nazis, tente de se montrer juste. Le visage marqué et les yeux très bleus, Woerman n'échappe pas à Molasar qui ne fait aucune différence entre militaire fourvoyé et inconditionnel du Reich. Bien que **La Forteresse Noire** soit un échec au box-office, le nom de Jürgen Prochnow est suffisamment connu pour garnir la distribution d'une superproduction ambitieuse, le **Dune** de Dino de Laurentiis confié à David Lynch. Sa stature, son autorité naturelle valent à Prochnow un rôle court mais mémorable, le Duc Leto Atreides, souverain dans le pur style des grands monarques portant sur leurs épaules le destin d'un empire. En quelques minutes, le comédien allemand donne toute la mesure de son talent; il dessine un personnage romantique à ce point puissant que son ombre gravite autour des deux heures de projections à venir. Réussite ou échec, **Dune** demeure malgré tout marqué d'instants aussi superbes de panache.

Via quelques films allemands et **Le Flic de Beverly Hills II** (une composition de bandit tiré à quatre épingles), Jürgen Prochnow échoue dans le pauvre **Terminus** de Pierre-William Glenn. Sans doute convaincu par l'enthousiasme du metteur en scène et le défi de jouer trois personnages différents dans le même film, il accepte une proposition alléchante. Nul ne pouvait prévoir le désastre tant artistique et commercial que serait le film. Chauffeur, démiurge aux cheveux rouges et technicien bien sapé, Jürgen Prochnow ne peut rien pour préserver son jeu de dialogues ridicules. Heureusement que le ridicule ne tue que le temps d'une projection.

Dans **La 7ème Prophétie**, le comédien accepte une situation bien différente : une composition unique, des apparitions discrètes mais efficaces, très peu de dialogue. Son rôle, il est simple. Venir constater que l'Apocalypse prend sa vitesse de croisière... Jürgen Prochnow apparaît et c'est déjà beaucoup. Il incarne l'ange envoyé du ciel le plus improbable de l'écran mais probablement le plus crédible.

Marc TOULLEC

MOON WALKER

Michaël Jackson sait tout faire. Chanter, jouer la comédie, manier le pistolet, se transformer en vaisseau spatial-robot à la Goldorak, en bolide, faire des claquettes avec un squelette... Moonwalker est un film qu'il s'est offert à lui-même, un gâteau en somme.

Michaël Jackson et le cinéma, une histoire déjà longue. La plus grosse vedette du show-biz de la planète tente, alors qu'il n'était qu'un chanteur parmi tant d'autres, l'aventure (financièrement désastreuse et artistiquement douteuse) de **The Wiz**, version uniquement interprétée par des Blacks du **Magicien d'Oz**. Il endosse des guenilles bourrées de paille et joue (plutôt bien) les épouvantails se plaignant d'un manque de cœur. Peu après, et au top niveau de ses ventes de disques, Michael Jackson tourne **Thriller**, le long clip de John Landis. On le sent comblé de subir quelques métamorphoses lycanthropiques. Dans le même temps, il accepte de tourner sous la direction de Francis Ford Coppola le moyen métrage **Captain Eo**. En 3-D, **Captain Eo** s'en va garnir les parcs d'attractions de Disney. L'expérience en elle-même est un échec amené par un tournage cahotique qui fut d'après les aveux de beaucoup une pagaille monstre. Toujours secondé de petites créatures en peluche et d'environnement de science-fiction, Michaël Jackson rêve en fait à **Peter Pan**, le rôle-promesse de Steven Spielberg, régulièrement annoncé depuis maintenant trois ans. Pas vraiment patient, la star black tirant sur le white lance son propre film, **Moonwalker,** qui rime avec **Ghostbusters (S.O.S. Fantômes)**, un film tourné dans le plus grand secret (à ce point que les Américains en ont à peine entendu parler).



Comme les Barbapapa, Michael Jackson se transforme à volonté : en vaisseau spatial (photo du haut), en bolide (ci-dessus), et même en Roger Rabbit (ci-contre !)

On a marché sur la lune

Le mot «Moonwalker» évoque bien sûr Skywalker (Luke de **la Guerre des Etoiles**). «Skywalker» se traduit par «marcheur du ciel», «Moonwalker» par «marcheur de la lune». De plus, le «moonwalk» est la fameuse danse inventée par Michaël Jackson, ce pas qui donne l'impression de se produire en pleine apesanteur.

Pour Jackson, le Prince soft, **Moonwalker** est le film de tous les rêves, un cadeau de Noël qu'il s'est d'abord fait à lui-même, le film qu'il aurait adoré dévorer étant tout gosse. Un gros gâteau en somme avec beaucoup de crème, une garniture débordante et des bougies au laser. Michaël Jackson, auteur de l'histoire originale et maître d'œuvre absolu, se place dans des situations taillées sur mesure. Il danse évidemment mais gravite aussi autour de la terre, pilote une fusée bariolée comme un obus de dessin-animé, joue les Scarface avec chapeau, veston, grosse mitraillette et flingue rutilant, valse avec un squelette Michaël Jackson dans le rôle de Michael peut, à vrai dire, se trans-



former à loisir. En un fulgurant bolide pour se tirer des griffes d'affreux simili-militaires en vaisseau spatial selon le bon vieux principe des dessins-animés nippons genre **Goldorak** et **Captain Flamme**. Tout ce que la star a aimé, chéri, se retrouve dans **Moonwalker**. Les références et rappels pleuvent. Une tonne de bandes dessinées, des dizaines de dessins animés mais aussi **E.T., Retour vers le futur, Rencontres du Troisième Type**, une pincée de James Bond quand il rentre dans une boîte pour jeter à plusieurs mètres de distance une pièce de monnaie dans la fente d'un juke-box. Super-héros, grand ami des enfants, l'ami Jackson se porte au secours des tous petits menacés par des adultes mégalomanes. Film nocturne mais pas crépusculaire, **Moonwalker** narre une histoire touffue dans laquelle la méga-vedette fourre tout ce qui lui fait plaisir

Le mystère plane

«**Moonwalker** est un film comme aucun autre. Ce n'est pas une histoire mais des histoires destinées à créér un pur divertissement, un film d'aventures au pluriel. **Moonwalker** est l'univers de Michaël, peuplé de rêves d'enfants, de rythmes et de danses» dixit le dossier de présentation du film. Dites en peu, l'imagination fera le reste. Œuvre non narrative, **Moonwalker** sort en France avant les Etats-Unis, au Japon avant la France et dans une version légèrement différente. A ce jour, le seule projection du film s'est déroulée à Londres dans une salle archi-comble de 600 personnes. Les échos tiennent du délire. Dès le générique, vous en prenez plein les mirettes. 50 danseurs et 30 cascadeurs défilent, les effets spéciaux donnent dans la démesure et réservent des suprises qui n'ont pu filtrer du tournage. Une partie public composée de fanas de Michaël Jackson hurle aux apparitions du héros, danse lorsque lui-même se met à danser. **Moonwalker** est déjà sûr de satisfaire complètement son public, celui de sa vedette qui, d'ailleurs, vient de publier *Moonwalk* une biographie. Féru d'imaginaire, de voltige et du magnétisme du cinéma des années 40/50, Michaël Jackson, de toute façon, privilégie tout ce qui fabrique la magie du 7ème Art

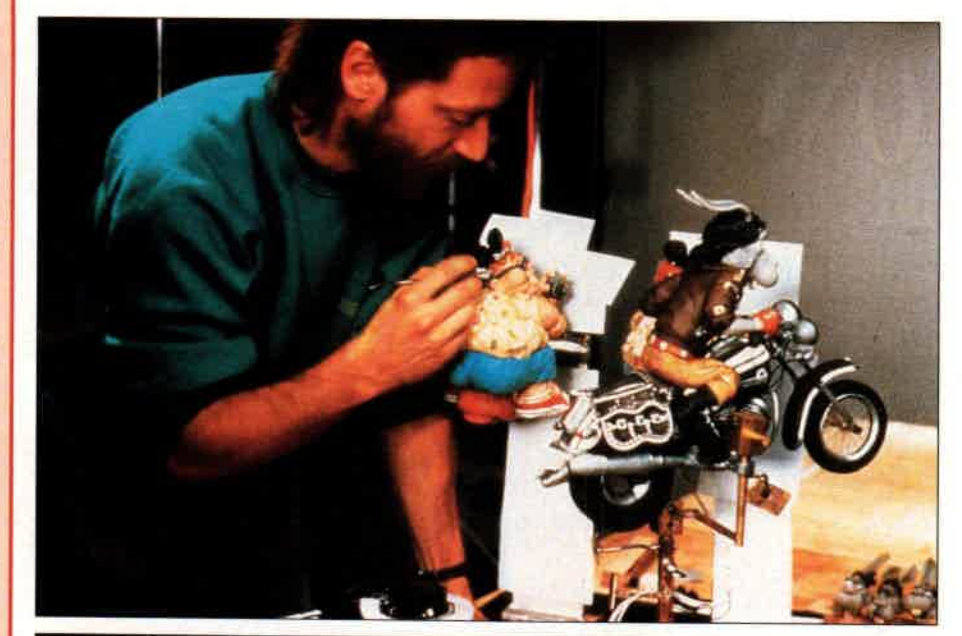


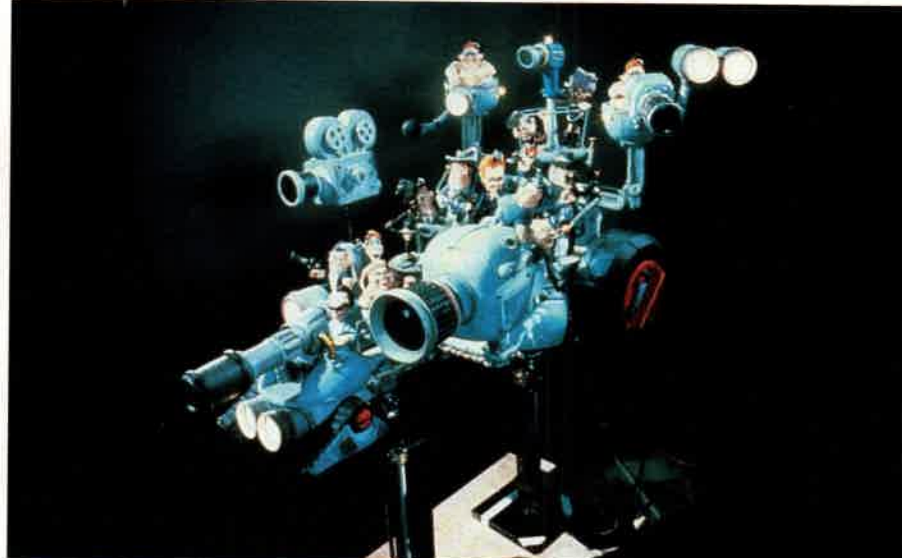
Le Transformer

Les transformations, Michaël Jackson connaît puisque étant lui-même un «transformé». Personne n'ignore que son nez, sa texture de peau, ses cheveux ont subi quelques retouches. Et puis, fasciné qu'il est par les effets spéciaux, il s'offrait déjà dans **The Wiz** la défroque d'un épouventail, dans le clip **Thriller** les poils et les oreilles du loup-garou, un maquillage signé Rick Baker. Rick Baker qui figure en bonne place au générique de **Moonwalker**. Tâche particulièrement ardue pour lui et quelques autres spécialistes, la métamorphose du héros en un gigantesque robot d'inspiration japonaise, Smooth Criminal. Dans une séquence qui demande aussi la participation d'effets mécaniques et optiques, le génial créateur des singes de **Greystoke** se charge plus particulièrement des prothèses faciales du comédien-chanteur. «Il s'agit d'une séquence d'une grande complexité. Matt Rose a réalisé, suivant mes indications, cinq sculptures du visage de Michaël Jackson et un moulage de son corps qui servit à fabriquer un robot grandeur nature en fibre de verre. Ce travail a requis une demi-douzaine de personnes». Pour la partie touchant à des trucages purement optiques, le choix de Hoyt Yeatman et Eric Brevig paraît d'une raisonnable logique. Collaborateur de Douglas Trumbull, le premier travaille sur **Star Trek** et **Rencontres du Troisième Type** avant de gonfler les rangs de la compagnie Dreamquest, responsable des prouesses sur **Tonnerre de Feu, The Blob 88** et **Freddy IV** et **III**. Eric Brevig connaît Michaël Jackson pour l'avoir fréquenté sur le tournage éprouvant et mal organisé de **Captain Eo**. De **Blade Runner** à **Génération Perdue** en passant par **Firefox**, il a occupé nombre de postes, dont cadreur et superviseur de prises de vues en 3-D. «Une soixantaine de techniciens ont travaillé à la transformation de Michael Jackson. Le résultat final totalise 30 secondes de projection». Et quelles secondes! Ceux qui sont demeurés frustrés de n'avoir jamais assisté «pour de vrai» à une métamorphose à la Goldorak seront comblés. «Il y a des changements faciaux et oculaires, des effets d'éclairages et de fumée, des rayons lumineux simulés. Tout cela a impliqué l'emploi de divers systèmes d'animation, dont le rotoscope». Rotoscope ? Une technique qui consiste à filmer un comédien mimant la scène puis à dessiner dessus. C'est ainsi que les mouvements gagnent en naturel.

Troisième responsable du morceau d'anthologie de **Moonwalker**, Bob Spurlock, à la tête de ses groupes de la société All-Effects. Première étape de l'opération : créer trois robots mécanisés pouvant respectivement exécuter 10, 15 et 60 mouvements contrôlés par ordinateur. Evidemment, rien ne permet de distinguer le premier du dernier. Selon le même principe, cinq têtes de Michael Jackson apparaissent. Plusieurs fois répétée minutieusement grâce à un computer qui retrouvait au millimètre près le précédent mouvement de caméra, cette

Toujours plus fort : Michael Jackson se métaporphose en Luna-Park





Deux démonstrations de claymation



E.T s'en va ? Non, M.J arrive...



séquence combine pour chaque image, chaque plan aussi bref soit-il, 20 à 35 éléments distincts, plus artificiels les uns que les autres. En bref, l'épisode Smooth Criminal de**Moonwalker** contient la bagatelle de 200 effets spéciaux, ce qui talonne un maître étalon comme**Rencontres du Troisième Type**
Le segment Smooth Criminal bénéficie également de l'apport de Wonderworks et de ses maquettes. Un robot, un vaisseau spatial et le canon géant de Mister Big en l'occurence. Collaborant régulièrement avec le studio de George Lucas, I.L.M., Wonderworks a pour clients l'armée, Renault, General Motors, la Nasa, Chrysler. Dernier pivot de Smooth Criminal, Eric J. Allard fondateur en 1983 de la société All-Effects. Allard se spécialise rapidement dans la robotique et participe à ce titre à des films comme **Le Trou Noir, Short Circuit I** et **II** dont il est le créateur de la vedette, Number 5. Bossant aussi sur des effets moins restrictifs (**Le Dragon du Lac de Feu, S.O.S. Fantômes, Coup de Cœur**), Eric J. Allard met au point Pal, le robot vedette de l'Expo Japon 1985.

Plusieurs garanties

Inutile d'engager pour **Moonwalker** un metteur en scène catalogué «auteur». Les multiples défis techniques et le challenge que représente la mise en boîte de nombreuses séquences demandent surtout des spécialistes chevronnés. Michael Jackson en choisit deux. Deux réalisateurs pour son film : il en veut toujours plus. Jeffery Kramer est un collaborateur de longue date de Michaël Jackson. C'est lui qui a tourné **The Making of Michaël Jackson's Thriller**, une cassette vidéo vendue à plusieurs millions d'exemplaires sur toute la planète. Venu de la télévision, Kramer cumule les aptitudes à réaliser un budget important comme **Moonwalker**. Il signe une quantité impressionnante de clips pour Police, Julian Lennon, Peter Frampton, les Go-Go's, Rod Stewart, Van Halen, réalise avec la bénédiction de Milos Forman une vidéo promotionnelle pour **Amadeus**. Depuis 1977, il dirige MC/2, société en pleine expansion qui traite d'effets spéciaux optiques, animés, de graphismes, de logos allant du petit au grand écran. Ami de Michaël Jackson (et co-producteur de **Moonwalker**), il partage la fonction de metteur en scène avec un certain Colin Shilvers, dont le nom est surtout connu des amateurs d'effets spéciaux. **Superman II** et **III, Le Choc des Titans, Saturn 3, Condorman** et surtout **Tommy, Lisztomania** et **Rocky Horror Picture Show**, Shilvers connaît toutes les ficelles des effets mécaniques. Grâce à ses bons soins, Superman peut, par exemple, tenir à bout de bras un hélicoptère. Jerry Kramer, Colin Shilvers, Michael Jackson n'a pas pris de risques : deux techniciens d'élite également aguerris aux mises en scène façon clip, tout ce qu'il désirait. Le scénariste David Newman complète l'équipe. Auteur de comédies musicales pour la scène de Broadway, il s'est chargé des scripts des trois premiers **Superman** et de **Santa Claus**, un film nul consacré au Père Nol. On peut discuter le choix de Jackson mais il est impossible d'ignorer sa cohérence. Rien d'étonnant à ce que le producteur principal de **Moonwalker** soit Franck Dileo, manager de Michaël Jackson et promoteur du clip **Bad** réalisé par Martin Scorsese ! A ce niveau, **Moonwalker** se classe dans les affaires de famille !

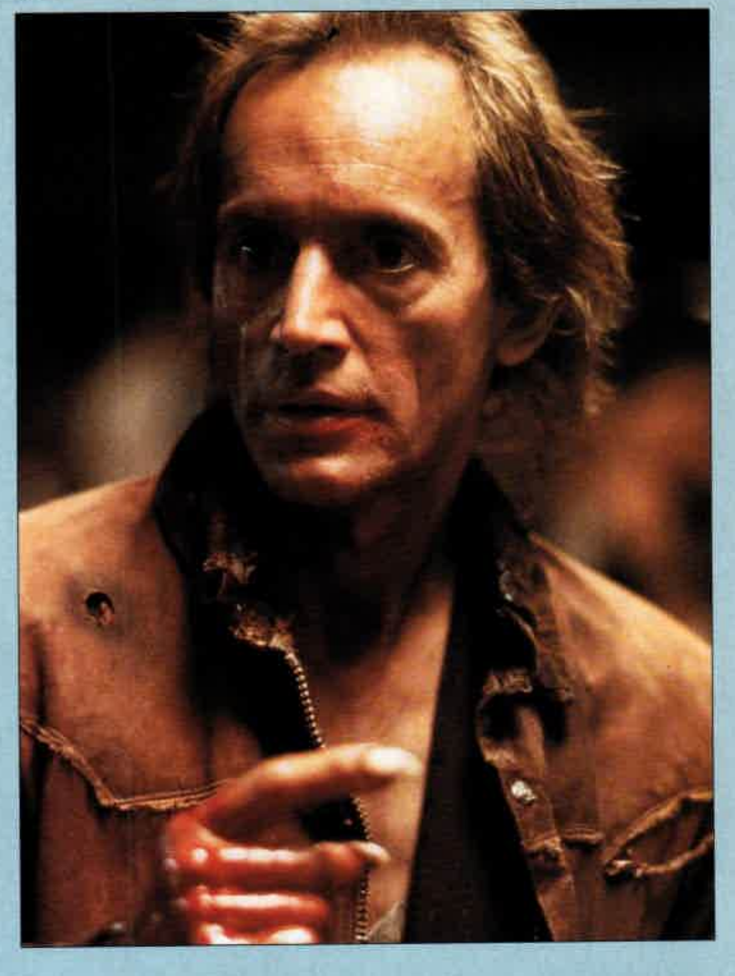
Agile argile

Second grand segment de **Moonwalker**, Leave Me Alone, combinaison miracle de prises de vues réelles et d'animation en claymation. Rien à voir avec l'animation traditionnelle, même avec celle de **Roger Rabbit.** La claymation est une technique venant des pays de l'Est. Elle consiste à manipuler des figurines en argile et ceci à raison de 24 images/seconde. Grand gourou de la claymation aux Etats-Unis, Will Winton travaille sur quelques courts métrages (dont une adaptation du **Petit Prince**), sur **Oz, Un monde Extraordinaire** et réalise un long-métrage **The Adventures of Mark Twain**. Fondateur de Claymation, il emploie en permanence 60 personnes et œuvre sur des clips, pour la télévision. En outre, la séquence **Leave Me Alone** où Michaël Jackson danse avec un squelette ressemblant étrangement à un porte-manteau demande aussi la participation de Jim Blashfield & Associates. Du clip (Peter Gabriel, Paul Simon, Talking Heads) au court métrage, cette petite société ultra-performante emploie des techniques complémentaires de celle de Will Winton, un système de coloriage et tout ce qui entoure le duo dansant. 35 décorateurs, animateurs et graphistes peaufinent une scène qui n'a rien à envier à la réussite de **Roger Rabbit**. 88 l'année de l'effet spécial.

Marc TOULLEC

Moonwalker USA 1988 Réal. : Jerry Kramer et Colin Shilvers Scén. : David Newman d'après une idée de Michael Jackson Dir. Phot. : John Hora, Toni Ackerman, Bob Collins Mus. : Bruce Broughton SPFX : Rick Baker, Hoyt Yeatman, Bob Spurlock Will Vinton, Jim Blashfield Prod. : Michael Jackson et Franck Dileo Int. : Michael Jackson, Sean Lennon, Kellie Parker, Brandon Adams, Joe Pesci Dist. : A.A.A. Sortie prévue le 14 décembre

BILL PAXTON
COW BOY ET VAMPIRE



Meilleur film de vampire de la décennie, Aux Frontières de l'Aube consacre une poignée d'acteurs. L'émacié Lance Henriksen, la sardonique Jenette Goldstein et le tout fou Bill Paxton, à l'aise dans tous les registres. Quand Billy le Kid rencontre les créatures de la nuit via Jim Morrison

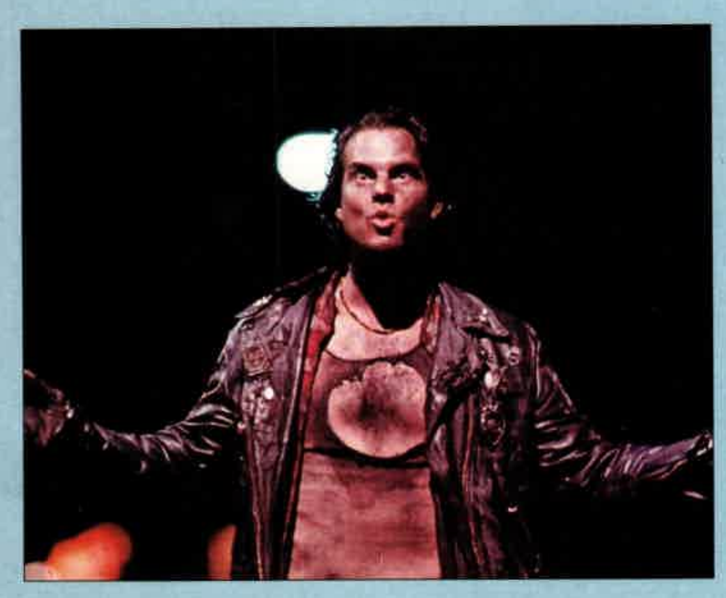
Une vraie gueule de Texan, la gouaille de l'Ouest. Comédien, Bill Paxton débute, comme le veut une certaine légende, dans les studios Roger Corman où l'on apprend son métier à la dure. Bill Paxton l'apprend en tant que décorateur sur **Big Bad Mama** (1974) avec Angie Dickinson maniant la mitraillette, puis sur **Karktown Strutters**, comédie épaisse à base de gangs blacks. Toujours derrière la caméra, travaillant à d'obscures besognes pas vantées au générique, Bill Paxton est remarqué par Jonathan Demme sur le plateau de **Crazy Mama**. Le cinéaste lui obtient quelques lignes de dialogues. «J'ai toujours désiré devenir acteur et cela fut le début de tout. Je suis apparu dans quelques pièces de théâtre, et même en tant que tête d'affiche dans une création de Sam Shepard, *Curse of the Starting Class*. Mais ce sont les films qui ont obnubilé mon imagination. Je m'implique totalement, j'aime voir ce qui se passe derrière la caméra. Mes héros sont Buster Keaton et Harold Lloyd... des auteurs complets !».

Les copains d'abord

Flanqué d'un copain, Bill Paxton décide de tourner ses propres films, des courts métrages dont l'un, **Fish Heads,** est présenté dans le cadre du célèbre Saturday Night Live. Cependant, la créativité ne nourrit toujours pas son homme et Bill bosse toujours sur les chefs-d'œuvre de Monsieur Corman, **La Galaxie de la Terreur** notamment, série B passée à la postérité pour avoir osé montrer une nana violée par un gros ver spatial. Au générique : Robert Englund (futur Freddy) et James Cameron, chargé de la direction artistique d'une entreprise fauchée. Entre Cameron et Paxton, tout colle. Quand le cinéaste réalise **Terminator**, il pense à donner à son vieux copain quelques répliques, mieux encore, un vrai rôle dans **Aliens**. Pour l'heure, Bill Paxton fréquente la zone cinématographique, des œuvres qui sentent bon le bis, **Mortuary** de Howard Avedis dans lequel Bill joue Paul, un psychopathe frappant avec un aspirateur par exemple, et **Night Warning** de William Asher, encore une histoire de folie homicide. Plus glorieux, **La Loi des Seigneurs** de Franc Roddam inclut Paxton dans les rangs d'une troupe de militaires membres d'une société secrète. Les cheveux ras, les yeux bovins, Paxton fait merveille. Cela lui a sans doute permis de convaincre John Hugues et Joel Silver pour **Une Créature de Rêve**. «Au départ, mon personnage était un étudiant et rentrait de l'université tous les week-ends. Je leur ai proposé : pourquoi ne pas en faire un étudiant de collège militaire ? J'avais déjà joué un militaire débile dans **La Loi des Seigneurs** !» Résultat, le comédien écope d'une «tête de nœud» qui finit le film transformé en étron puant. Via l'étouffant **Impulse** de Graham Baker et les **Rues de Feu** de Walter Hill (derrière un comptoir, il la porte banane), il garnit les effectifs de **Aliens**. Mâchoires carrées, moue dédaigneuse et machisme accentué, le space marine Hudson nourrit les monstres du titre. «J'ai passé 16 semaines sur **Aliens**, des jours très durs à cause des effets spéciaux». Mais c'est sur ce plateau que Bill Paxton rencontre celui qui restera son grand ami, Lance Henriksen, et la jolie Jenette Goldstein. Tous trois figurent au générique d'**Aux Frontières de l'Aube** dont la réalisatrice, Kathryn Bigelow, est justement une admiratrice de James Cameron.





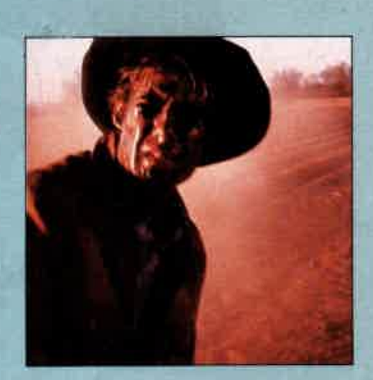


Le trio infernal

«D'abord, j'ai reçu le script et me suis dit : c'est quoi ce truc ? Encore un film de vampires sans le sou, mal foutu... Je l'ai lu malgré mes appréhensions et j'ai ensuite appelé Lance Henriksen pour lui laisser un message sur son répondeur. Quand il m'a répondu, cela a été pour me dire : c'est certainement nul. Tu vas ruiner ta carrière. Il a lu le script et changé d'avis». Comment imaginer **Aux Frontières de l'Aube** sans l'apport de Paxton, Henriksen et Jenette Goldstein ? «Depuis **Aliens**, nous voulions à nouveau tourner ensemble. Je cherchais cette opportunité d'autant plus que lorsque les comédiens se séparent et se promettent ce genre de chose, cela n'aboutit jamais». Pour le chef d'œuvre de Kathryn Bigelow, l'aboutissement est absolu, au point que le duo Lance Henriksen/ Bill Paxton s'est porté acquéreur



des droits d'une potentielle séquelle au film, une pré-séquelle puisque le scénario relaterait le passé des personnages. «Elle commencerait par notre enterrement ! et se clôturerait dans les années 50». Première séquence de cette œuvre imaginaire : un champ de bataille de la guerre de Sécession où Lance Henriksen serait en train de mourir. Arrivent des inconnus qui le saignent... Devenu vampire, il rencontre un pistolero (Bill Paxton) et une fille de saloon (Jenette Goldstein)... Le commencement d'une histoire de famille en somme, une famille de vampires. «Les gens respectent les familles, les personnes soudées entre elles. Regardez les héros de **Patty Hearst** ; ce sont des terroristes mais le fait qu'ils soient liés les rend presque sympathiques. Vrais à cent pour cent, jamais monstrueux et irréalistes, les vampires d'**Aux Frontières de l'Aube** ont tissé une véritable cellule familiale, assez attachante. «On se sentait solidaires» dit Bill Paxton quand il évoque Lance Henriksen et Jenette Goldstein. Dans la vie comme dans la fiction...
Mon personnage fait la transition entre le dix-neuvième et le vingtième siècle auquel il appartient. Lance Henriksen représente le siècle dernier. Il a encore l'esprit sudiste en tête... ». Et Bill Paxton l'esprit du western au bout des éperons. «Mon personnage ressemble quelque peu à Billy le Kid». Turbulent, Severen aime l'état vampire. C'est le seul membre de la «famille» qui apprécie vraiment cette malédiction. Et il prouve sa santé dans la fameuse séquence du bar, longues minutes pendant lesquelles les vampires déciment les consommateurs pour faire son éducation au petit nouveau. «Cette séquence contient un humour noir digne d'une anthologie. Comme beaucoup d'autres, elle a été à moitié improvisée».



Fond sonore : le groupe punk Les Cramps ! L'improvisation, le secret de la chaleur humaine qui sort d'**Aux Frontières de l'Aube** . On exprime vraiment tout ce que l'on a en soi. «Kathryn laissait aux comédiens le soin d'écrire leurs propres dialogues et textes. Nous pouvions les modifier. La scène où je lève les deux nana en poussant un grand «waaoouuu» est de moi. Celle du bar où je harangue le type qui vient de me remplir de plomb aussi». Horrible **Aux Frontières..** ? Non, pas autant qu'il l'aurait pu. «Le scénario de départ jouait davantage sur l'horreur. Les meurtres étaient commis de sang-froid. On pensait que faire des vampires des anti-héros serait mieux, de leur apporter un certain humour de même». D'où une certaine ressemblance. «Je me suis donné un look à la Jim Morrison. Je pense lui ressembler un peu !».

Western

Après une comédie satirique ciblant la télévision (**Pass the Ammo**) et un téléfilm de luxe (**Atlanta Child Murders**), Bill Paxton se consacre au Martini Ranch, groupe rock composé de quatre fous dont il est le chanteur et parolier. Inévitablement, les Martini Ranch pensent à un vidéo clip, Reach. Mise en scène : James Cameron. Interprétation : Bill Paxton (le bandit), Lance Henriksen (le chef des chasseurs de primes un petit singe sur l'épaule) et Kathryn Bigelow, le cigarillo aux coins des lèvres, les yeux plissés et le poncho légèrement relevé, l'exacte réplique de Clint Eastwood au féminin. Dans un univers de western moderne hérité des facéties de Leone et compagnie, un desperado tente d'échapper à la potente. C'est Bill Paxton !
L'acteur sera bientôt à l'affiche de **Slipstream**, une ambitieuse production de science-fiction signée Steven Lisberger, «mon premier film pour tout public». **Slipstream** se déroule sur une terre ravagée, dans un canyon balayé par un vent puissant. Mark Hamill joue le représentant de la loi, d'étranges ULM remplacent les canassons et Bill Paxton endosse la panoplie du chasseur de primes. Après **Aux Frontières de l'Aube**, un autre «western» pour l'interprète du volubile Severen...

Marc TOULLEC

VAMPIRES IN LOVE

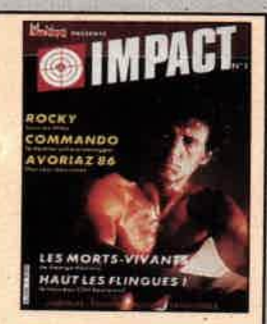
Near Dark est un film enveloppant comme la nuit. On y est bercé du début jusqu'à la fin et si le fait de s'endormir peut paraître péjoratif à la vision de certains films, c'est peut-être ce qui arrive de mieux aux spectateurs de **Near Dark**... Séquences de rêve et scènes de cauchemar s'y succèdent avec une prodigieuse beauté.
Les premières minutes constituent le plus beau moment de séduction jamais vu sur un écran, avec à la fois ce qu'il faut de simplicité et aussi d'étrangeté pour aller droit au cœur...Caleb, un jeune garçon de ferme, rencontre une jeune sauvageonne, Mae, et la prend en voiture. Filmé avec une infinie sensibilité, c'est le face à face entre deux êtres qui se séduisent mutuellement, et se rendent compte que tout les sépare. Et qui s'aiment sans doute parce que tout les sépare. Caleb est un vivant bien vivant, un fermier sédentaire qui vit le jour. Mae est une morte en sursis, une femme-vampire définitivement nomade qui ne peut sortir que la nuit. Et chacun va faire l'expérience d'être confronté à un univers complètement opposé.
La nuit, la lumière, la famille, l'amour, le sang, le désespoir, rarement un film a brassé des éléments et des sentiments aussi simples avec autant de délicatesse, en même temps qu'avec une force et une lucidité sans concessions. La famille de Mae, cette famille de vampires hétéroclite et sans tabous nous est d'autant plus attachante qu'elle nous est décrite d'une manière crue dans sa quête sans fin. La scène dans le bar, terrible de violence et d'humour noir, est mue par l'énergie du désespoir. Inversement, lorsqu'ils sont assiégés au petit jour, c'est la soif de vivre qui pousse les vampires à lutter. Jamais au cinéma des créatures de l'au-delà n'auront été aussi terriblement humaines; jamais un film n'aura ainsi montré la sauvagerie d'un père prêt à sauver sa fille. Dans **Near Dark**, on serait bien en peine de citer tel ou tel morceau de bravoure tant l'œuvre de Kathryn Bigelow apparaît comme une pièce où ambiance et péripéties, images et acteurs, inspiration et travail de mise en scène se sont unis d'une manière inextricable.
Et pourtant... Pourtant, il est difficile de ne pas se remémorer les premières minutes de **Near Dark** : de revoir Mae descendre du camion de Caleb, de le revoir lui à la fois séduit et intrigué, dévorant des yeux cette petite blonde tragique et frissonnante, qui lui parle de la nuit comme personne ne l'a jamais fait. De les voir s'embrasser, et de voir alors Mae mordre Caleb avec une tendre violence.
Pour nous, avec **Near Dark**, c'est Kathryn Bigelow qui nous aura parlé de la nuit comme personne auparavant.
Et avec des images qu'on n'est pas près d'oublier.

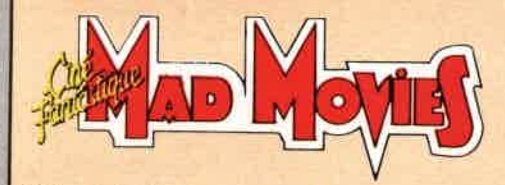
Jean-Michel LONGO.



Near Dark. USA. 1987. Réal.: Kathryn Bigelow. Prod.: Feldman/Meeker Production F/M Entertainment. Scén.: Eric Red et Kathryn Bigelow. Dir. Phot.: Adam Greenberg. Mus.: Tangerine Dream. SPFX: Gordon Smith. Int.: Adrian Pasdar (Caleb), Jenny Wright (Mae), Lance Heriksen (Jesse), Bill Paxton (Severen), Jenette Goldstein (Diamondback), Tim Tomerson (Loy), Joshua Miller (Homer), Marcie Leeds (Sarah)... Dist.: Capital Cinema. Durée : 1h35. Sortie Paris le 9 novembre

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS





23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les «Mad Max». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois «Guerre des Etoiles».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroic-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33. Gremlins. Eff. Spéc.: Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de «James Bond».
38 Rick Baker. Retour vers le Futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44. Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden Child. Street Trash. Dossier «King Kong».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier «Superman». Hellraiser. Jaws 4.
50 Robocop. The Hidden. House II.
51 Avoriaz 88. Star Trek IV. Robocop.
52 Running Man. Hellraiser. Carpenter.
53 Near Dark. Le Rex. Dossier «Zombies».
54 Les héros du fantastique. Les «Vendredi 13».
55 Phantasm II. Chinese Ghost Story. Freddy IV.

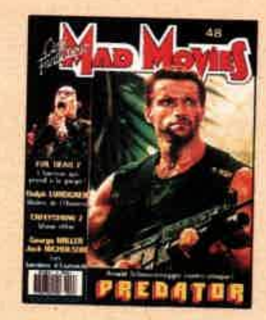




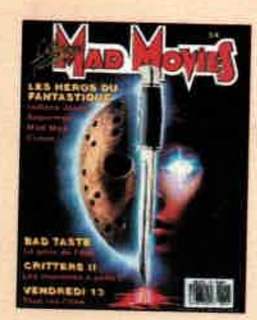
1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier «Ninja».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les «Rambo». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.
12 Running Man. Robocop. Hellraiser.
13 Lucio Fulci. Le Hard Gore. Avoriaz 88.
14. Hellraiser II. Rambo III. L'Emprise des Ténèbres.
15 Double Détente. les «Emmanuelle». Beeetlejuice.
16 Special Rambo III. Munchhausen vu par T. Gilliam.













BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES: du 23 au 55. IMPACT: du 1 au 16. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS: 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon: 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de:
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger: les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28
☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50
☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐

NOM ________________ **PRENOM** ________________

ADRESSE ________________________________

____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7
☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐

ELVIRA
MISTRESS OF THE DARK

Cent pour cent américaine, cent pour cent kitsch, Elvira est l'égérie du fantastique de seconde zone, celui qui fait la joie des couche-tard, des amateurs de clins d'oeil grivois... Star de la T.V, elle a dit oui à un film presque autobiographique. Entre biographie et fantasmes...

Aux States, Elvira est la reine incontestée de la série B. Imaginez un programme style «La Dernière Séance» où, au lieu de vous taper Eddy Mitchell, vous vous offrez une créature plantureuse dans le genre de l'héroïne de bandes dessinées Vampirella. Maquillage appuyé, décolleté très généreux, la cuisse tout aussi avantageuse... Elvira est maintenant une institution, une star qui est à l'épouvante ringarde ce que Guy Lux est à la planche savonnée. Elvira, toujours prête à sortir calembour douteux et sous-entendus graveleux, se pâme devant les spectateurs, minaude, lascive, dans les limites de la bienséance, et présente de la manière la plus rigolote des films qui ne méritent pas tant d'honneur, des nanars horribles savamment et délicieusement habillés. « Un croisement entre Gina Lollobrigida et Vampirella» (le critique US Roger Ebert) ou «la fille naturelle de Mae West et de Vincent Price» (Elvira elle-même), à vous d'étiqueter cette charmante personne...

Derrière le masque

Derrière la panoplie Elvira se cache une rousse charmante du nom de Cassandra Peterson. Une fille qui a roulé sa bosse... enfin une poitrine bien relevée, à travers les Etats-Unis et l'Europe. Encouragée par le King lui-même, elle se lance dans le show-biz, part en tournée en Italie avec un groupe rock où elle figure très rapidement (30 secondes) dans **Fellini Roma**



(en fille de joie et en moto) et quelques policiers horrifiques. Aux States, elle se produit dans nombre de night-clubs et tente une percée du côté de la télévision avec les séries **Les Jours Heureux**, le nullard **Chips**... Au cinéma, elle n'a guère de chance, uniquement des navets inédits: **Cheech and Chong's Next Movie, Jekill and Hyde, Together Again, L'Arnaque II...**
En 1981, Cassandra décroche le ponpon, c'est-à-dire la présentation de l'émission «Movie Massacre», une émission composée d'un show (le sien) et d'un film. Et les titres parlent d'eux-mêmes: **Wild Women of Wongo, Attack of the Killer Shrews, Creature with the Atom Brain, Robot Monster, Cat Women of the Moon, Le Loup-Garou de Washington, Queen of Outer Space**... Des chefs-d'oeuvre du cinéma kitsch qui permettent à Elvira des numéros irrésistibles auxquels elle convie des invités célèbres. Ce sont Vincent Price, John Carradine... Succès immédiat. Le phénomène Elvira prend rapidement sa vitesse croisière et entraine un fructueux merchandising: tee-shirts, posters, maquillages, bandes dessinées, disques... Les producteurs se remplissent les poches tandis que cassandra monte un «Movie Massacre» en relief, dirige une collection vidéo intitulée *Thriller vidéo* (quelques titres: **The Monster Club, Les Deux visages du Dr. Jeckill**, plusieurs **Frankenstein**...). Désormais célèbre, Cassandra Peterson fréquente les différentes conventions de science-fiction, participe à des émissions TV (y compris au



Japon), enrichit sa filmographie de productions plus glorieuses (une apparition dans le premier **Pee Wee** et **Allan Quatermain et la Cité de l'Or Perdu** dans lequel elle incarne une souveraine diabolique). Et son fan-club officiel (éditeur d'une gazette et organisateur de concours de ressemblance avec Elvira) compte pas moins de 20.000 menbres. 20.000 spectateurs que le film **Elvira, Mistress of the Dark** a déjà acquis...

Sexe et humour

Il était logique qu'Elvira passe un jour le cap du grand écran. Très cinématographique, son personnage se prête parfaitement à une aventure au «second degré» comme les teen-agers les apprécient. New World jette 7 millions$ sur le tapis et embauche un inconnu du grand public, James Signorelli, réalisateur du show «Saturday Night Live» ultra-populaire aux States et dans lequel Cassandra Peterson fit une escapade. «Après avoir envisagé plusieurs autres réalisateurs, les producteurs m'ont finalement choisi, sans doute parceque je n'étais pas un habitué de ce cinéma-là. Ils ne voulaient pas d'un film d'horreur de plus où les effets spéciaux auraient la vedette, et ils ont pensé que mon expérience télévisée apporterait un regard neuf sur le scénario. Quand j'ai parlé d'humour, quand j'ai évoqué une Elvira de comédie, tout le monde a trouvé l'idée excellente». Quel autre traitement aurait -t-on pu infliger au personnage? Elvira bosse pour le petit écran. Renvoyée à cause d'un comportement jugé scabreux, elle essaie d'amasser un maximum d'argent pour monter un show à Las Vegas. A ce moment-là, elle est confrontée à un héritage venant de sa grand'tante, un grimoire maudit qui déclenche toutes sortes d'événements extraordinaires, notamment la résurrection de l'oncle Vincent(!), lequel se transfome en démon et menace de détruire le monde. Il lui faudra cracher des flammes pour reprendre à Elvira l'amulette précieuse dont le sort de la planète dépend... Une aventure somme toute délirante, taillée sur mesure pour sa star, «un personnage très sympathique. Pour les hommes, il



représente un attrait sexuel. Les femmes sont plus sensibles à son humour. Selon moi, les filles aiment prendre du bon temps grâce à la sexualité. Elvira est la jeune femme type des années 80/90», dixit James Signorelli dont les excès de machisme satisfait doivent faire frémir les ligues féministes. Le sieur se rattrappe maladroitement: «mais elle utilise innocemment sa sexualité». Mais l'intérêt de **Elvira, Mistress of the Dark** ne se situe pas à ce niveau. Vraie bande dessinée sur pellicule, il invente la «macabrimobile, «l'effet le plus spectaculaire du film, avec ses têtes de mort et ses gousses d'ail».

Marc TOULLEC.

Entretien avec Cassandra PETERSON

M.M.: Comment avez-vous créé Elvira?

C.P.: Je travaillais à Hollywood et j'ai entendu dire que des producteurs cherchaient une jeune femme à la fois drôle et sexy. Je me suis rendue à l'audition telle quelle, naturelle, sans maquillage spécial ni tenue vestimentaire extravagante. Et là-bas, j'ai vu une foule de prétendantes harnachées de toute la quincaillerie vampirique. Personne ne m'avait avertie du genre d'audition que ce serait. J'ai finalement décroché le rôle grâce à mon seul talent de comédienne; il n'y avait qu'un texte à lire, un texte comique, et c'est ainsi que tout a commencé. On m'a donné le job, et des amis à moi se sont chargés d'inventer le look Elvira. Cette dernière représente tout sauf la peur.

M.M.: Aviez vous déjà envisagé la carrière que vous menez à présent?

C.P.: Oh non. Je m'attendais au plus à un travail à mi-temps. Je me voyais gagner ma vie avec une foule de petits boulots occasionnels: cent dollars par ci, cent dollars par là. Quand le show Elvira a débuté, j'étais encore secrétaire temporaire. Le jour où une horde d'admirateurs en furie s'est précipitée sur moi en hurlant «Elvira!», j'ai compris que je devais laisser tomber le secrétariat. La gloire était là: on me montrait du doigt, on m'offrait des cadeaux, on m'invitait à des soirées d'Halloween, on me proposait de l'argent pour inaugurer des supermarchés.

M.M.: Comment est né le nom Elvira?

C.P.: Au départ, les créateurs voulaient l'appeler Vampira, mais ce nom était sous copyright à cause d'un film des années 50 (**Plan 9 from Outer Space**, *NDLR*). Alors, ils ont mis des prénoms dans un



chapeau et on a tiré Elvira! J'aurais aimé conserver mon prénom, Cassandra; je trouve qu'il irait bien à une sorcière. Mais Elvira est assez sensuel, assez efficace, plutôt musical.

M.M.: Quand avez-vous décidé de devenir actrice?

C.P.: Je voulais être ballerine. Mais quand j'ai vu **Viva Las Vegas** avec Ann Margret, je me suis dit: «Je serai Ann Margret ou rien». J'avais 14 ans. Plus tard, Elvis Presley m'a conseillé de me lancer dans le show-business, dans la chanson. Quand je me suis mise à faire du cinéma, mes parents ont dit: «Tu portes enfin des vêtements!». Ils faisaient allusion à ma carrière plutôt déshabillée de show-girl. J'ai aussi travaillé au Lido à Paris, mais pas très longtemps, en 1971. On me payait une misère. A Las Vegas, au moins, les salaires sont décents. J'ai aussi joué dans quelques films italiens parce que j'avais besoin d'argent. J'ai ainsi été prostituée dans deux ou trois giallos!

M.M.: Maintenant que vous êtes Elvira, aimeriez-vous redevenir une simple actrice traditionnelle?

C.P.: Non, pas vraiment. J'ai beaucoup changé à ce propos. Je pensais qu'au départ le personnage d'Elvira ne serait qu'un tremplin vers la carrière classique que je souhaitais. Aujourd'hui, je me dis que ce que je fais est unique, personne d'autre ne possède ce privilège. Je n'ai aucune concurrence, à part Vincent Price peut-être. Je suis un mythe, un univers à moi-seule. Et j'adore le fait de ne pas être reconnue dans la rue; sans ma panoplie d'Elvira, impossible de m'identifier. Quand je sors, on me fiche la paix. Des gens comme Barbra Streisand ne peuvent pas mettre le nez dehors sans être assaillis par des admirateurs. Tout en étant aussi célèbre que ces stars, moi, je peux.

M.M.: ***Elvira, Mistress of the Dark*** *est votre première expérience en tant que vedette du grand écran. Vous l'avez appréciée?*

C.P.: Oh ben oui alors... Bien sûr, je n'ai pas écrit toutes les scènes du film, certaines séquences étaient assez pénibles mais j'ai adoré ça. Excepté les moments où je suis au milieu du feu: la température extérieure était glaciale, et je me retrouvais au milieu d'une fournaise dans l'impossibilité totale de bouger sous peine de fondre aussitôt. Une vraie Jeanne d'Arc!

Propos recueillis par Michaël VOLETTI

ENTRETIEN AVEC DOUG BESWICK

Un des petits enfants du grand Ray Harryhausen. **Terminator, Aliens, Evil Dead 2, Freddy III**... Doug Beswick est dans tous les coups fumants. **Elvira, Mistress of the Dark** en l'occurence...



Doug Beswick met au point le squelette de FREDDY 3...





... qui sera ensuite projeté sur le film.

M.M.: Comment êtes-vous entré dans le métier? Pour respecter la tradition familiale?

D.B.: Non, non. Quoique... Ma mère adore le cinéma fantastique. Tout petit, elle me parlait déjà de **King Kong**. Plus tard, quand il est passé à la télé sur une chaîne à péage, je n'en ai pas manqué une seule diffusion: il est passé tous les soirs pendant une semaine et deux fois le dimanche. Une chose est sûre: l'animation m'attirait. Mais à l'époque, je n'envisageais pas d'en faire mon métier. Je me contentais d'acheter des revues comme *Famous Monsters Magazine* pour me documenter sur les techniques de la stop-motion. Puis le déclic s'est produit. Mon premier travail d'animateur, je l'ai obtenu sur **The Adventures of Gamby**. J'y ai rencontré Rick Baker. Pendant les heures creuses, nous réalisions de petits films rien que pour nous à base d'hommes et d'animaux préhistoriques: Rick s'occupait des maquillages et moi de l'animation.

M.M.: A quels autres films avez-vous collaboré avant **Elvira** *?*

D.B.: Le plus marquant d'entre eux est sans doute **Aliens**, pour lequel j'ai conçu des répliques miniatures de la Reine et de l'exosquelette de Sigourney Weaver. J'ai également réalisé le Terminator métallique du film de James Cameron, le cadavre qui jongle avec sa propre tête d'**Evil Dead 2**, le tyrannosaure des **Aventuriers de la 4è Dimension**, et tout récemment le ver des sables de **Beetlejuice** ainsi que les sculptures abstraites qui s'animent dans les dernières minutes. Comme vous pouvez le remarquer, ma spécialité c'est plutôt l'animation.

Pourtant, à une certaine époque, l'arrivée des nouvelles techniques avait comme donné un coup de vieux à la stop-motion. par exemple, le tyrannosaure dont je vous ai parlé était une marionnette contrôlé par câbles. Et, sans prévenir, elle est subitement redevenue à la mode: les monstres de **Golden Child**, le squelette de **Freddy 3**... Une résurrection en quelque sorte.

M.M.: Mais vous ne l'aviez jamais complètement abandonnée.

D.B.: Non. Je suis parfois resté des mois, voire un an sans la pratiquer, mais je ne l'ai jamais mise au rencart. La stop-motion, c'est le dernier recours quand toutes les autres tentatives ont échoué: il existe des procédés infiniment plus efficaces, plus crédibles qu'elle. La gueule d'un monstre est bien plus effrayante quand des câbles contrôlent ses mouvements.

M.M.: Le problème ne se pose pas pour le ver de **Beetlejuice**. *Câble ou animation, peu importe: le style est celui du dessin animé et on n'y cherche pas un quelconque réalisme.*

D.B.: Vous avez raison. Les responsables des effets spéciaux avaient d'abord construit un ver radiocommandé, mais les essais n'avaient pas convaincu Tim Burton, le réalisateur. Il a donc fait appel à nous pour concevoir exactement les mêmes scènes et les mêmes mouvements, mais en stop-motion. Ce qu'il voulait, vous l'avez parfaitement ressenti, c'était retrouver l'esprit d'un dessin animé. Il a eu raison puisque le film marche du tonnerre.

M.M.: Passons à **Elvira, Mistress of the Dark.** *Quels effets spéciaux avez-vous réalisés pour ce film ?*

D.B.: Principalement les effets de maquillages et de transformations comme celle du personnage de vincent. On n'assiste pas à la métamorphose en continu, mais par étapes, grâce au montage.

Il a fallu appliquer toutes sortes de prothèses sur le visage de l'acteur. Pour lui, le démon



Doug Beswick anime les mains de Linda lors de sa résurrection dans EVIL DEAD 2.



Là, il règle la danse de son cadavre lorsqu'elle jongle avec sa tête.

Warlock, tout a fonctionné par trois. Trois stades de transformations, trois maquillages différents pour chaque plan: trois fausses joues, trois faux nez, trois faux mentons, trois paires de mains. Le tout en latex, bien entendu. Il y a aussi un «plat» très spécial que sert Elvira à ses invités: elle tente du mieux qu'elle peut de respecter les conseils de son livre de recettes, mais c'est une très mauvaise cuisinière. Et c'est un petit monstre abominable qui sort de la soupière comme un diable de sa boîte. Pour cette créature, nous avons également tout fait par trois: une version entièrement articulée par câbles, une carcasse vide incapable de bouger, et une tête très élaborée pour les gros plans

M.M.: Comment vous est venue l'idée du démon Warlock ?

D.B.: Nous avons dessiné d'innombrables croquis pour arriver à un résultat satisfaisant. Quand je dis «nous», je pense surtout à notre graphiste Larry Nikolaï. Ensuite, le réalisateur a choisi parmi nos différents projets. Nous en avons réalisé quelques ébauches en argile, et quand nous avons rencontré l'acteur à maquiller, nous avons adapté la forme du masque à son visage.

M.M.: A propos, combien de temps dure la pose d'un maquillage spécial ?

D.B.: Ca dépend de la scène. Disons entre trente minutes et quatre heures.

M.M.: Vous n'avez pas rencontré de difficultés particulières ?

D.B.: Non. Cela ne veut pas dire pour autant que tout était facile, au contraire. Nous tenions à ce que nos effets aient l'air le plus réaliste possible. Je ne suis pas un expert en maquillages; ce que vous voyez dans le film est essentiellement dû à Steve Report: il a supervisé tous les moulages et leur application.

M.M.: Vous avez votre propre compagnie d'effets spéciaux ?

D.B.: Oui. J'ai créé la Doug Beswick Corporation à l'occasion des **Aventuriers de la 4è Dimension**. Avant, à l'époque de **Terminator** et de **SOS Fantômes**, je travaillais dans le garage de ma mère. Quand j'avais besoin d'espace, j'empruntais les locaux de Rick Baker. Aujourd'hui, le garage sert d'entrepôt, et ma mère veille jalousement sur mon matériel.

M.M.: Vos enfants aiment-ils les films auxquels vous collaborez ?

D.B.: Enormément. Michaël et Sean ont beau n'avoir que sept et cinq ans, ils savent que tous les monstres de cinéma ne sont faits que de caoutchouc. Ca les amuse follement.

M.M.: Vous leur fabriquez aussi leurs masques d'Halloween ?

D.B.: Oui, depuis toujours. L'an dernier, j'ai hélas failli à la tradition à cause d'un trop plein de travail. Sinon je les ai déguisés en lapins, en diablotins: des maquillages tout simples mais adorables.

M.M.: Quels sont vos projets ?

D.B.: Un film intitulé **The Mirror** que nous commençons dans quelques jours. C'est l'histoire d'un monde parallèle auquel on ne peut accéder qu'en traversant un miroir. Ce sera très spectaculaire, il y aura beaucoup d'effets spéciaux, mais je ne peux pas en dire plus pour l'instant.

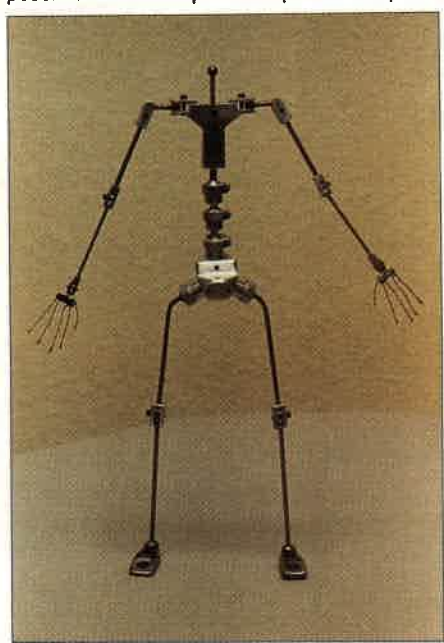
Entretien réalisé par Michael Voletti.
(Traduction: Bernard ACHOUR)



D. Beswick (au centre) et ses collaborateurs autour de l'arbre d'EVIL DEAD 2.



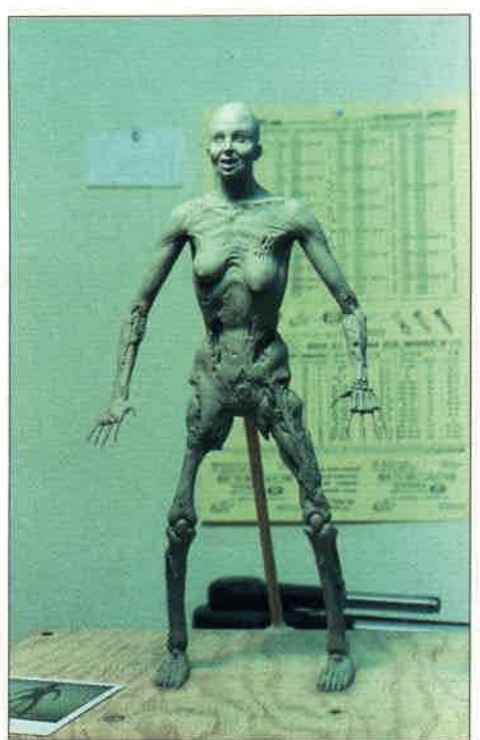
Un détail impressionnant du même arbre.



Le squelette métallique de Linda dans Evil Dead 2.



Le maquilleur Steve Wang l'enrobe d'argile.



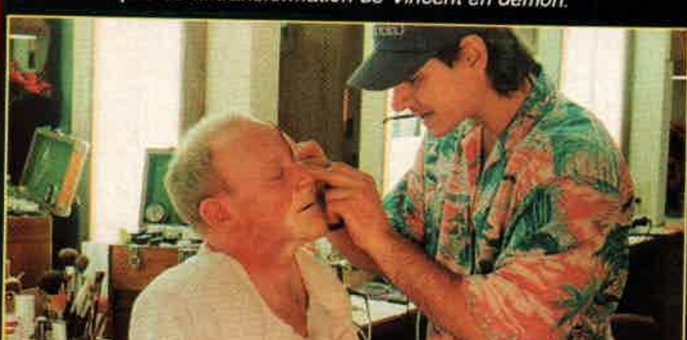
Un résultat particulièrement sensuel!

LES MAQUILLAGES D'ELVIRA



Les trois étapes de la transformation de Vincent en démon.











Application des prothèses de latex sur le visage de l'acteur.



Moulage et sculpture du "monstre de la soupière".



Et voici Warlock, l'ennemi juré d'Elvira.



Quand le repas se met à dévorer les invités!





CANNIBALES ▲

Lunch Meat *(1987) Réal. Kirk Alex Int. Kim Mc Kamy, Chuck Ellis, Elroy Miese Distr. Antares/ Travelling.*

Doté d'un budget inférieur à 100.000 $, tourné en 14 jours, ce **Cannibales** est le prototype du film porté à bout de bras par son auteur qui lui a quand même consacré deux années et demi et tout l'argent dont il disposait. De quoi attirer la sympathie a priori, mais il faut déchanter à la vision du produit fini qui n'est qu'un démarquage de plus de **Massacre à la Tronçonneuse** sans le grain de folie qui lui donnerait son originalité. Six étudiants en vacances tombent sur un quarteron de cinglés qui les pourchassent pour en faire de la chair à pâté qu'ils vendent au fast food du coin pour en faire des hamburgers ; voilà pour le scénario. Tout le reste n'est que poursuites en forêt et atrocités diverses, le plus souvent en dehors du champ de la caméra. Seul le résultat gore est complaisamment détaillé et assez mal photographié par une caméra tressautante. Le final voit la seule survivante du massacre arriver sur une route où elle tente d'arrêter une voiture pour échapper à ses poursuivants sanguinaires. Si cela vous fait penser à un autre film. Ecrivez-nous car nous n'avons pas encore trouvé.

RAIDERS OF THE LIVING DEAD ▶

Raiders of the living dead *(1986) Réal. Samuel M. Sherman Int. Scott Schwartz, Robert Deveau, Donna Asali, Bob Sacchetti, Zita Johan Distr. Terror Home Vidéo.*

Présenté au Rex, ce film avait fait fuir une salle entière dont votre serviteur ; alors je me demande encore, à ce moment, pourquoi j'ai loué la cassette, le masochisme n'expliquant pas tout. Peut-être le fol espoir qu'une version française donnerait un sens à ce fatras d'images qui s'entrechoquent sans la moindre logique. Il s'agit d'une succession de longueurs agrémentées d'une musique tonitruante qui fait que lorsqu'un camion s'arrête à un feu rouge, la scène est traitée comme s'il s'agissait d'un vaisseau-amiral attaqué par une flotille issue de **La Guerre des Etoiles**. Mal foutu, mal joué, mal doublé, maladif, ce **Raiders** est particulièrement indigeste !▼

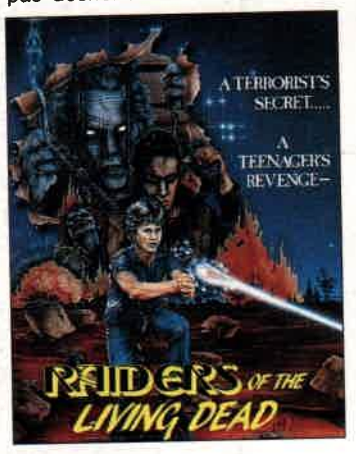




MUNCHIES

Munchies *(1986) Réal. Bettina Hirsh Scén. Lance Smith, Prod. Roger Corman, Int. Harvey Korman, Charles Stratton, Nadine Van der Velde, Alix Elias Distr. M.G.M./UA*

La rubrique de ce mois-ci est décidément placée sous le signe de la copie. Cette production Corman fonce sur les traces glorieuses des **Gremlins** et ne dévie pas d'un pouce. Récupéré dans une antique cité péruvienne, le petit monstre n'a pas le côté peluche du Mogwaï et il n'y a pas de transition entre le stade «gentil» et la multiplication des Munchies. Créés par Robert Short, ils n'ont pas la souplesse et la diversité d'expressions de leurs modèles ; ils compensent par un mauvais goût et une paillardise réjouissants qui sauvent l'œuvre de l'ennui. Des personnages assez secoués rajoutent un peu de folklore à l'ensemble qui n'est pas déshonorant.



MOTEL DES SACRIFICES

Motel des sacrifices *Réal. Jim Cullough Int. Bill Thurman, Anna Chappell, Will Mitchell Distr. Media Vidéo*

Si le mot Motel n'évoque pas chez vous Norman Bates et **Psychose**, il faudrait songer aux cours de rattrapage. Ce film se contente de renverser la situation : une femme est possédée par l'esprit de sa fille dont elle est responsable de la mort. Pour le reste, la routine: un meurtre suit un autre ; les personnages sont à peine fréquents mais font encore plus ressentir la déficience de l'histoire de ce Motel qui disparaîtra rapidement des mémoires.

CURTAINS, L'ULTIME CAUCHEMAR

Curtains *(1982) Réal. Jonathan Stryker Scén. Robert Guza Int. John Vernon, Samantha Eggar, Linda Throson Distr. Delta*

«Six femmes pour l'assassin» pourrait être le sous-titre de cet agréable thriller. Les dames en question étant des actrices réunies dans un manoir isolé par la neige afin de sélectionner celle qui obtiendra le rôle principal d'**Audra** le nouveau film de Jonathan Stryker (!) La sélection est radicale car les prétendantes seront victimes à tour de rôle **d'un(e) mystérieux(se) tueur(euse)** au visage caché sous un horrible masque de sorcière. Afin de vous donner un indice pour découvrir la solution, voici quelques extraits du dialogue final : «Quoi **vous mais pourquoi ?»**. Ça devrait quand même vous aider un peu. Dans le genre **Curtains** est une réussite, notamment le final dans les décors angoissants **d'un théâtre où rôde le tueur à la** poursuite de son ultime victime, et l'interprétation est solide.



TROLL

Troll *(1986) Réal et Maq. John Buechler Mus. Richard Band Int. Noah Nathaway, Michâel Moriarty, Sonny Bono, June Lickart Distr. Vestron.*

L'action débute la nuit de Walpurgis qui permet aux créatures maléfiques d'apparaître sur Terre afin d'en prendre possession. Le Troll Torok se retrouve dans la cave d'un immeuble peuplé de gens plus bizarres les uns que les autres ; il prend possession d'une petite fille qui commence a agir étrangement au seul étonnement de son frère. Le Troll désire faire du building un royaume de conte de fées qu'il dirigera; il prend pied dans un studio où il recrée un univers fantastique peuplé de bestioles de son acabit. Aidé d'une fée, le jeune garçon parviendra a lutter et à vaincre l'invasion de ces créatures fantastiques. Le gros défaut de **Troll** est la quasi-inexistence de l'histoire qui est une succession de scaynettes mettant en scène un trop grand nombre de personnages. Du côté des monstres, à part le Troll lui-même, les petits monstres ne font que de la figuration et leur prolifération n'est pas menaçante. Seul le parti pris du fantastique pur est intéressant et est servi par quelques effets spéciaux réussis.



L'ULTIME CAUCHEMAR

SATANIC

The Boy from Hell *(1988) Réal. Deryn Waren Scén. Jerry Daly Int. Anthony Jenkins, Aarin Teich, Alexandra Kennedy, John Reno Distr. G.C.R.*

Encore un de ces films qui laissent le spectateur dans un état proche de la somnolence (l'Ohio c'est trop loin). Un semblant d'histoire nous présente Daniel, adolescent confié par sa mère à un pensionnat pour enfants difficiles où il se mettra à faire la loi à l'aide de pouvoirs maléfiques hérités de son père : Satan. Rien de nouveau sous le soleil de Satan, les maquillages et effets spéciaux sont indignes d'un téléfilm, tout est quelconque et distille l'ennui à hautes doses.



R.O.T.O.R.

R.O.T.O.R. *(1987) Réal. Cullen Blaine, Scén. Budd Lewis Int. Richard Gesswein, Margaret Trigg, Jayne Smith, James Cole Distr. G.C.R.*

Il portait des culottes, des bottes de moto, un blouson de cuir noir avec «plagiat» marqué sur le dos : c'est R.O.T.O.R. Avec un minimum d'imagination, les auteurs auraient pu se démarquer plus de leurs modèles, Terminator et Robocop, d'autant que le budget qui leur a été alloué nous rappelle que nous sommes en temps de crise. Donc, un robot-flic expérimental est accidentellement activé et prend du service avec un zèle, certes louable, mais un peu excessif cependant : un excès de vitesse se transforme en une condamnation à mort pour le pauvre chauffard. Et voilà que le vieux motard (que jamais !) se met à poursuivre une jeune femme témoin du meurtre jusqu'à ce que son créateur arrive à le faire disjoncter. Le pauvre R.O.T.O.R. a la gueule d'un C.R.S. dessiné par Cabu, et ce qui est réellement insupportable c'est que le scénario nous menace d'un R.O.T.O.R. 2. Il faut vraiment avoir l'esprit retors !



THE LEGEND OF THE GOLDEN PEARL

The Legend of the Golden Pearl *(1987) Réal. Teddy Robin Kwan Int. Samule Huì, Ti Lung, Bruce Baron, Heidi Makinen Teddy Robin Kwan Distr. Scherzo*

Mélangeant habilement Indiana Jones, Tintin au Tibet et **Golden Child**, la science-fiction au fantastique, les combats de karaté classiques aux poursuites automobiles les plus modernes, ce film est un cocktail au goût inattendu mais séduisant en fin de compte. Basée sur une légende millénaire selon laquelle un dragon volant venu d'un autre monde aurait déposé dans les montagnes du Népal une pierre magique dotée de pouvoirs immenses, l'histoire est racontée avec beaucoup de vivacité. Sam Hui, acteur vedette de la série **Mad Mission,** arrive presque à être sobre et on a grand plaisir à retrouver le vétéran Ti Lung toujours d'attaque; dans le nouveau cinéma de Hong Kong, **The Legend** est une réussite en mode mineur.

MASSACRE

Sorority house massacre *(1986) Réal. Carol Frank Int. Angela O'Neil, Wnedy Martel, Pamela Ross, Nicole Rio Distr. American Vidéo*

Tourné en des temps où le film de psycho-killer finissait son cycle, **Massacre** est passé inaperçu en dépit d'incontestables qualités esthétiques et de mise en scène. Pour l'histoire, rien de bien nouveau : Beth, nouvelle pensionnaire d'une maison d'étudiantes, a tout oublié de son enfance ; elle a cependant des cauchemars récurrents dans lesquels une famille entière est exterminée par un tueur, à l'exception d'une petite fille. D'autre part, un dangereux psychopathe s'est échappé d'un asile et se dirige vers la maison où il s'attaque aux habitants Je suppose que la fin du film apparaît déjà **Massacre** est un film de série, encore que l'on n'arrive pas bien à lui fixer une lettre.



Les deux photos: PHANTOM. Ci-dessus, Griffin O'NEAL, Nick CASSAVETES, et Charlie SHEEN.

PHANTOM

The Wraith *(1987) Réal. Mike Martin Int. Charlie Sheen, Nick Cassavetes, Griffin O'Neal, Randy Quaid, Clint Howard Distr. Anatres/Travellong.*

Conduisant une mystérieuse Turbo Interceptor indestructible, quel est cet être étrange venu de l'espace afin de détruire une bande de punks qui terrorisent une petite ville ? Parmi des dizaines d'œuvrettes ininspirées, **Phantom** n'a aucun mal à tirer son épingle du jeu et s'il succombe parfois aux charmes surannés du film de «teen-agers», il a une approche plus originale. Le réalisateur débutant a visiblement soigné sa mise en scène, parsemant son récit de détails et d'attentions qui ajoutent un plus non négligeable à ce qui n'aurait pu être qu'une série B de plus. La distribution hétéroclite permet à la pub de dire que un tel est frère ou fils d'un tel autre: amusez-vous à retrouver les parentés.

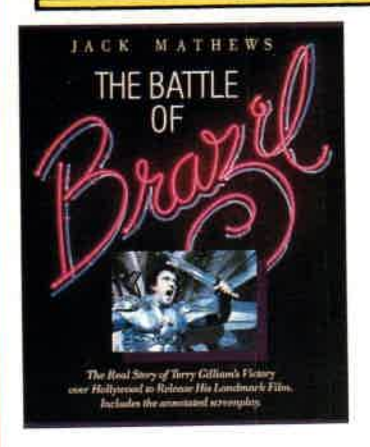
Marcel BUREL

MAD'GAZINE

Par Bernard ACHOUR







THE BATTLE OF BRAZIL.

Par Jack Matthews (160 F chez Album)
On ne le sait peut-être pas, mais **Brazil** a été aux U-S-A- l'objet d'un conflit hallucinant. D'un côté: Terry Gilliam, réalisateur libre, visionnaire, et grande gueule devant l'éternel. De l'autre: Sidney Sheinberg, président des studios Universal, homme d'affaires très peu concerné par l'intégrité des œuvres qu'il produit. Entre les deux, le fossé abyssal qui sépare l'art du commerce. Pour dix-sept minutes de « trop», pour une fin jugée exagérément pessimiste, c'est une véritable machine de guerre destinée à empêcher la sortie normale du film qu'on a vu s'ébranler.
Prenant comme dix romans policiers, le récit de ce combat titanesque captive, émeut, scandalise. On bondit à l'énoncé des méthodes dictatoriales employées par le Studio: mensonges, humiliations, injures, interdictions en tous genres, tentatives aberrantes de modification du scénario. On ricane doucement en apprenant que Ridley Scott a misérablement accepté de tronquer son propre **Legend** pour complaire à ses patrons. On frissonne lorsque, contre vents et marées, les critiques de Los Angeles décernent leurs trophées majeurs au film de Gilliam. Mais il y a mieux: au delà du simple compte-rendu des événements, le livre offre un inépuisable sujet de débat sur la survivance de l'esprit créateur face à la censure, et établit un parallèle étonnant entre la mentalité absurde des marchands de soupe des grands studios et l'univers bureaucratique villipendé dans **Brazil**. Enfin disponible en France, c'est un document exceptionel.

KLAUS KINSKI.

Par Pierre Rège (Fabre).
Très concentrée, cette biographie nous épargne les inévitables commérages et donne de Klaus Kinski l'image d'un solitaire forcené qui ne conçoit rien sans souffrance, d'un schizophrène panthéiste capable de se dédoubler en femme, en brin d'herbe ou en tempête de sable s'il le faut. La personnalité hors-normes du comédien dispense quasiment Pierre Rège de toute étude approfondie, et le simple exposé des faits, entrecoupé de coupures de presse (dont *Mad Movies* !), suffit à poser les bases d'une réflexion sur le métier d'acteur.

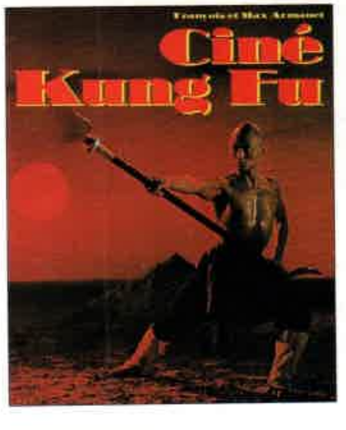
80 SUCCES DU CINEMA FANTASTIQUE, D'AVENTURES, POLICIER AMERICAIN, COMIQUE FRANÇAIS,

par Jean-Claude Romer et Pierre Tchernia (Casterman) Le problème que pose cette collection ouvertement « grand public» issue des célèbres Fiches de Monsieur Cinéma est de savoir sur quels critères se sont basés les auteurs pour décider que tel ou tel film appartenait aux « succès» du genre. Artistiques ? On se demande alors ce que viennent faire **Shogun** dans la série Aventures, **A Bout de Souffle Made in USA** parmi les Polars et **Vive les Femmes** au rayon Comédies. Commerciaux ? **La Chair et le Sang, Ladyhawke** et **Hammett**, superbes réussites en soi mais échecs financiers retentissants, n'y auraient alors pas leur place.
A moins que le mobile de la sélection ne soit purement et simplement un aimable copinage vu que cinq films de Jean-Pierre Mocky, pas moins, figurent au palmarès (il faut quand même des raisons bien personnelles pour caser **Litan** parmi les succès du Fantastique)- Ceci dit l'ensemble ne manque pas d'allure et se feuillette avec agrément, même si le parti-pris de superficialité que d'aucuns appelleront « vulgarisation» - scénario, générique, anecdotes de tournages-laisse sur sa faim l'amateur de points de vus critiques originaux et affirmés.



MARILYN ET SES AMIS.

Par Sam Shaw et Norman Rosten (Ramsay, 250f).
"Nous laisserons aux oubliettes les échotiers, les journalistes, les charlatans et les théoriciens en manque''. Parce qu'il suit à la lettre cette profession de foi, le livre de Sam Shaw et Norman Rosten s'impose d'emblée comme le plus sincère consacré à Marilyn Monroe. Pas de ragots, de sous-entendus graveleux, de génuflexions béates, mais au contraire un texte simple, intimiste, émaillé de témoignages et d'interventions toujours placés sous le signe de l'émotion la plus respectueuse. Outre une galerie de photos où explose le contraste entre la séduction tapageuse des portraits posés et le naturel souvent mélancolique des clichés volés où l'actrice révèle sa vraie beauté, cet album au luxe discret est aussi un document touchant sur la mémoire de ceux qui l'ont aimée.



PALMARES DU CINEMA

Par Michel Pascal (Sylvie Messinger, 195f).
Nouveau venu au rayon « éphémérides» , *le Palmarès* de Michel Pascal joue la carte du journalisme mondain, celui qui parle plus volontiers de 7è Art que de cinéma. Entre un regard ébahi sur les stâârs de l'année (ah, le petit-déjeuner avec Faye Dunaway...) et quelques potins inoffensifs (Richard Gere, ce mufle, se serait endormi pendant une projection au Festival de Cannes 87), on parcourt d'un œil amusé les commentaires limpides mais strictement impersonnels de l'auteur. Ceci dit, pour pimenter la lecture, on peut toujours se livrer au petit jeu toujours réjouissant de la chasse à la coquille ou à l'erreur. On relèvera donc pêle-mêle les deux Oscars (au lieu de trois) attribués à **Hannah et ses Sœurs**, le million d'entrées-Paris généreusement octroyé au **Grand Chemin**, le triomphe inédit de **9 Semaines 1/2** "pendant des mois leader indétrônable du box-office'', les misérables 46 000 entrées engrangées en *un mois* par **Empire du Soleil**, le désormais classique Billie August (quand s'enfoncera-t-on dans le crâne que le réalisateur de **Pelle le Conquérant** se prénomme Bille ?) et quelques autres. J'avouerai cependant ma préférence pour la photo du Kinopanorama superbement légendée "Max Linder'', le titre **Moonstruck/Eclair de Lune** transformé en **Moons Truck/Camion des Lunes**, et surtout le patronyme d'Olympia Dukakis détourné en un Olympia *Duhahis* particulièrement disgrâcieux.

UNE COURSE D'ENFER.

Par Clive Barker (Albin Michel, 79f).
Livre de Sang était un coup de maître. Davantage construites sur des « idées» que sur des intrigues, les cinq nouvelles d'*Une Course d'Enfer* ne reconduisent pas l'exploit: seuls le sadisme de *Terreur* (hélas gâché par un final complètement grand-guignolesque) et la délirante vision de la femme du *Testament de Jacqueline Ess* rappellent le Clive Barker des bons jours.

THE LITTLE SHOP OF HORRORS BOOK

Par J. Mc Carthy et M.T. Mc Gee (St Martin's Press, 130f chez Album).
Du film en noir et blanc de Roger Corman à la folle superproduction de Frank Oz, toutes les questions que l'on peut se poser sur **La Petite Boutique des Horreurs** (où ? comment? pourquoi ? à quelle heure ?) trouvent une réponse dans cette espèce de dossier de presse bourré d'informations. C'est compact, point trop complaisant, un peu austère (le manque de photos en couleurs se fait cruellement sentir), et ça donne une furieuse envie de voir un jour les scènes coupées de la version 86 où la plante déchaînée détruit New York.

CINE KUNG-FU

Par François et Max Armanet (Ramsay, 250f).
Plus qu'un simple livre, *Ciné Kung-Fu* est une clé permettant d'accéder à un univers où chaque attitude, chaque péripétie relève d'une poésie gestuelle et thématique issue d'une tradition millénaire. Cimenté par une érudition crépitante, exotique, parfaitement assimilée, il propose pour la première fois en France un panorma dense et fascinant d'un cinéma infiniment plus cohérent qu'il n'en a l'air. Son approche historique, philosophique et religieuse des films est non seulement inhabituelle, mais l'effort de lecture qu'elle demande offre en outre une gratification dont le néophyte que je suis ne peut que se réjouir: l'enrichissement.

JAMES DEAN.

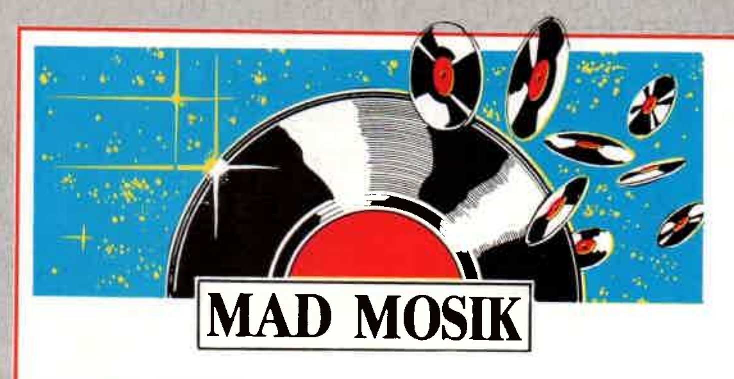
Par David Dalton et Ron Cayen (Ramsay Poche Cinéma, 135f).
Le début fait très peur: du visage de James Dean "imprimé dans notre imagination'' au "magnétisme qui se dégage de sa présence physique'', impossible d'échapper aux insupportables clichés hyperboliques propres à 95% des biographies de vedettes. Puis, comme pour se faire pardonner ce moment d'égarement, le texte s'envole pour cent pages superbes: très critiques envers les films eux-mêmes, D. Dalton et R. Cayen analysent avec une acuité parfois teintée de poésie la façon dont le jeu de James Dean a pu transfigurer des scénario ou des mises en scènes médiocres. Leur vision cosmique du comédien, assortie de portraits impitoyables (Elia Kazan apparaît comme un détestable réactionnaire), est suffisamment inspirée pour contrebalancer la morbidité inutile et un rien complaisante des derniers chapitres.

REVENGE OF THE CRATURE FEATURES MOVIE GUIDE.

Par John Stanley (12Of chez Album).
Il faut être un peu fou pour passer au crible l'essentiel du cinéma fantastique et d'épouvante en près de quatre mille critiques-express. Quoi qu'il en soit, ce livre-monstre se dévore au grand galop: injustices hurlantes (**L'Hérétique** de Boorman est littéralement massacré), coups de cœur inattendus (le bouleversant **Creator** d'Ivan Passer enfin apprécié comme il le mérite), bizarreries (que vient faire là **Une Femme d'Affaires** de Pakula ?), il y a là, même si les analyses ne volent pas très haut, tout l'arbitraire et la passion d'une subjectivité que rien ne semble pouvoir entraver.

2OO FILMS AU SOLEIL.

Par Alain Poiré (Ramsay, 115f).
« Je reconnais que ma vie n'est pas passionnante pour les autres. Mais pour moi...» Alors que les autobiographies de célébrités ressemblent de plus en plus à des délires narcissique gorgés jusque là d'autosatisfaction, une telle modestie paraît incroyable. Et pourtant il faut se rendre à l'évidence: les mémoires d'Alain Poiré, un des grands producteurs du cinéma français, sont ce qu'on a lu de plus humble, de plus agréable et de plus mesuré dans le genre depuis des années. Rien n'y est outré, ni la venue progressive du succès, ni les retombées de la gloire: l'ironie ne perd pas ses droits, et seule une vision un peu trop rose de la vie suscite parfois l'agacement. Mais pour le reste, *200 Films au Soleil* regorge de souvenirs restitués avec un vrai talent de conteur, constitue un témoignage vivant sur l'exploitation cinématographique dans les années quarante, et impose l'invention de la machine à remonter le temps pour nous permettre d'assister à l'authentique cérémonial qu'était à l'époque le lancement d'un film en première exclusivité. Qu'Alain Poiré se rassure: sa vie intéresse *aussi* les autres.





STORMY MONDAY.

Mike Figgis/B.B. King (Virgin: 70644).
Il faut sûrement beaucoup de dextérité pour jouer de la guitare électrique et du saxo comme on le fait ici, mais il faut aussi soit une sensibilité que je n'ai pas, soit une patience à toute épreuve pour écouter sans bâiller ces exercices de jazz parfois teintés d'un psychédélisme très Pink Floyd, qui n'existent vraiment que pendant une minute et qui moulinent ensuite les mêmes thèmes jusqu'à l'épuisement. Seul le trop bref *On the Quay* échappe à la malédiction.



JULIA AND JULIA.

Maurice Jarre (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi: STV 81 327).
Après le fils, le père: Maurice Jarre voudrait copier Jean-Michel qu'il ne s'y prendrait pas autrement. On l'imagine assis devant ses quatre-vingts claviers, un casque isolant sur les oreilles, en train de tripoter quinze mille boutons en même temps pour tirer quelques accords "modernes" destinés semble-t-il à endormir l'auditeur à force d'échos indéfiniment prolongés. Sophistiqué ou pas, le produit de toute cette technologie de pointe se révèle anémique et bien paresseux.

D.O.A./MORT A L'ARRIVEE.

Chaz Jankel (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi: 704.610).
Au moment précis où on se laisse embobiner par la douceur de l'introduction (!), une bordée de percussions vient nous rappeler de façon péremptoire qu'on a affaire à un film d'action. Ensuite, c'est la désormais incontournable succession de bruits "signifiants" où synthétiseurs et violons criards se livrent bataille, avec de temps en temps des intermèdes rock ou au contraire bien sirupeux aussi décoratifs que le reste.

LE COMPLOT

Georges Delerue/Joan Baez (Virgin: 70639).
A trop vouloir en rajouter dans le funèbre, les violons de Georges Delerue ont bien failli réduire la bande originale du très ordinaire **Complot** à une espèce de magma mélodramatique répétitif et lassant. Mais c'était compter sans Joan Baez, sa ferveur, sa voix aux intonations incomparables, son aptitude à transformer la moindre comptine en hymne universel: ample et lyrique, **The Crime of Cain** est une des plus belles chansons que le cinéma ait inspirées cette année. A ranger aux côtés de **La Ballade de Sacco et Vanzetti.**

DROWNING BY NUMBERS.

Michael Nyman (Virgin: 70650).
L'insupportable, l'horripilant, l'inutile Peter Greenaway ne mérite pas sa chance: sans ce compositeur d'exception qu'est Michael Nyman, ses films ne seraient que des bouillons de "culture" dont personne ou presque ne voudrait. Dire que la musique de **Drowning by Numbers** surclasse de dix années-lumière l'oeuvre elle-même, dire qu'elle renferme en trente secondes plus de beauté, de richesse et d'émotion que les deux heures de projection paraît aller de soi. Moins sarcastique, moins vif que pour **Zoo** ou **Le Ventre de l'Architecte**, Nyman opte ici pour le classicisme tempéré: et miracle, au lieu de brider son imagination, cette contrainte semble décupler sa liberté créatrice, lui permettant d'explorer la gamme avec une curiosité capable de toutes les audaces. Entre élégance et pure grandeur, le résultat est magnifique.

PHILIPPE SARDE / CLAUDE SAUTET:

Des **Choses de la Vie** à **Quelques Jours avec moi** (Milan: CH 318).
Dès les premières notes de la ritournelle ironique qui ouvre **Quelques Jours avec moi**, on comprend que Philippe Sarde est beaucoup plus à l'aise dans l'intimisme que dans les violonades à grand spectacle dont **L'Ours** constitue à présent la pire illustration: peut-être faut-il chercher la clé de cette légèreté, de cette fluidité d'écriture dans la complicité qui le lie à Claude Sautet. Voilà en tout cas la compilation la plus cohérente et talentueuse qu'on puisse entendre actuellement.

ILS ONT OSE !

• On pense ce qu'on veut du film de Chris Menges **Un Monde à Part**, à condition de l'orthographier correctement. L'auteur de l'affiche française a dû oublier ses leçons de sixième quand il a écrit **Un Monde a Part** sur des panneaux de six mètres sur trois. Cherchez l'erreur.

• D'habitude plus vigilants, nos confrères de *7 à Paris* ont fait très fort avec leur numéro spécial Christophe Lambert titré: *La Guerre fait-il vendre ?* Je pense quant à me que le guerre est un chose pas beau qu'il doit pas rapporter de la dollars.

• Discrète mais incompréhensible, l'absence du point d'interrogation à la fin de **Qui veut la Peau de Roger Rabbit**. Réponse du distributeur français: le point d'interrogation n'est pas commercial. Ah bon ?";...!!

• Le film de Claude Sautet **Quelques Jours avec moi** (très beau, mais là n'est pas la question) démarre sur une perle anthologique. Marchant dans un parc, un psychiatre inquiet fait pour Danièle Darrieux le bilan de la santé mentale de son fils: "Il ne s'exprime que par monosyllabes: oui, non, merci, peut-être..." A moins de les prononcer à toute vitesse, du genre "ci" et "ptête", les deux derniers mots comportent plus d'une syllabe, non ?

• Editeur fort respectable, Albin Michel lance une nouvelle collection vigoureusement intitulée : **Les Romans de Merde**. Chargé d'inaugurer la série, l'écrivain Roger Vercel doit sans doute bondir de joie. Toutefois un regard attentif sur la couverture permet de relativiser l'événement puisqu'on peut y lire:
Les Romans de Mer de... en cinq mots. N'empêche qu'au premier coup d'oeil, ça surprend.

• Ça ne s'invente pas: le rôle de la geôlière du film de Charlotte Silvera **Prisonnières** a été confié à Marie-Christine... Barrault.

• Les responsables de Choc Vidéo, "La Vidéo sans Limites", n'ont peur de rien. Spécialisés dans la distribution de films d'horreur nazis du style **Elsa la Lionne d'Auschwitz**, ils viennent de sortir le bouleversant **Requiem pour un Massacre** d'Elim Klimov (salué comme un pur chef-d'œuvre par *Impact* et *Starfix*) avec l'avertissement suivant: "Ce film au voyeurisme pervers met en situation des scènes cruelles qui pourraient choquer les âmes sensibles". Sans oublier un INTERDIT AUX MOINS DE TREIZE ANS aussi voyant que mensonger.
Choc Vidéo, "La putasserie sans Limites".

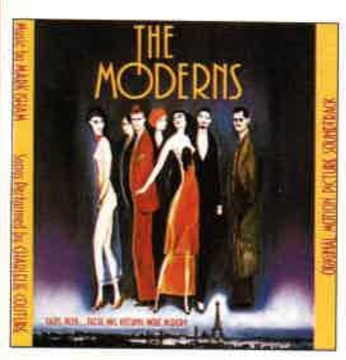
LES MODERNES

Mark Isham/Charlélie Couture (Virgin: V 2530).
Sans tomber dans les clichés d'un "ah c'était le bon temps" roucoulant de nostalgie, cette évocation fine et sereine des années trente vaut surtout par l'emploi de certains instruments, notamment le vibraphone dont les sonorités liquides contribuent pour beaucoup au charme de l'atmosphère.



POLTERGEIST 3.

Joe Renzetti (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi: 704.620).
Une ouverture où l'on croirait entendre un piano accompagner l'envol d'un boeing; un détour vers la tradition celtique; quatre minutes complètement inattendues où se mêlent toutes sortes d'influences classiques (Mozart, Tchaïkovski): on ne peut pas accuser Joe Renzetti de donner dans l'uniformité. Sans sacrifier, ou si peu, à la mode du bruitage pour film d'horreur, sa musique accroche, séduit, surprend. Parfois brouillonne, mais bouillonnante d'idées, elle parvient en quelques accords à affirmer une personnalité dont on guette des nouvelles avec impatience.



UN MONDE A PART.

Hans Zimmer (Milan: CH 302).
Un album déconcertant: d'abord parce qu'on y trouve le très léger *Let's Twist again* au milieu de chants africains plutôt graves, ensuite parce que le morceau de dix-huit minutes qui en constitue le noyau brasse sans logique apparente une foule de styles musicaux allant de Wagner au folklore péruvien, en passant par Vangelis et des plages électroniques à la **Midnight Express**. Mais cet ensemble pour le moins hétéroclite offre aussi des envols symphoniques dont les pulsations superbes font oublier tout le reste

BETRAYED/LA MAIN DROITE DU CAUCHEMAR

Bill Conti (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi: 704.700).
Entre blues et country, battements de cœur électroniques et ambiances garanties cent pour cent pur synthétiseur, Bill Conti semble relever un peu la tête après la catastrophe des **Maîtres de l'Univers**. Mais quand on pense aux cimes qu'il a atteintes avec **L'Etoffe des Héros**, la pilule a tout de même beaucoup de mal à passer.

ADIEUX

Les mordus du fantastique vont avoir de la peine: **Duane Jones**, le héros noir de **La Nuit des Morts Vivants**, est mort à 51 ans.
Réalisateur de **La Tunique**, premier film en Cinémascope avec l'impayable Victor Mature, **Henry Koster** est mort le 21 septembre à 83 ans.
Compositeur attitré des productions Roger Corman (**Premature Burial, Dementia 13** de Coppola) **Ronald Stein** est mort le 15 août à 58 ans.
Rien que pour les titres, sa filmographie vaut le coup d'œil: **The Incredible Petrified World, Teenage Zombies, Terror of the Bloodhunter, Face of the Screaming Wolf, Attack of the Mayan Mummy**... L'auteur de ces authentiques nanars, **Jerry Warren**, est mort le 21 août. Le cinéma bis s'en remettra-t-il ?
Goldfinger n'est plus: **Gert Froebe** nous a quittés le 4 septembre pour un long sommeil en or. Sa carrière comportait des films aussi importants que **Monsieur Arkadin** d'Orson Welles, **Le Diabolique Dr Mabuse** de Fritz Lang, et **L'Homme sans Visage** de Georges Franju.
C'est un accident de vélo qui a coûté la vie à **Lucien Ballard** le 1er octobre dernier. Agé de 88 ans, ce grand directeur de la photo avait notamment éclairé le premier film de Stanley Kubrick **The Killing**, **La Horde Sauvage** de Sam Peckinpah, ainsi que nombreuses œuvres de Josef von Sternberg et Henry Hattaway.
Autre chute, mais de cheval celle-là: le pauvre **Roy Kinnear** est tombé de son canasson le 29 septembre pendant le tournage du **Retour des Mousquetaires** de Richard Lester. On l'avait également vu dans **Help!** du même Lester, **Hammett** et **Pirates**.
Anne Ramsay, l'hallucinante maman qu'il fallait balancer hors du train, est morte le 11 août d'un cancer de la gorge. Une nomination à l'Oscar pour le film de Danny de Vito aura été son dernier titre de gloire.
Le jour impossible, celui qui n'arrive que tous les dix ans, celui dont tous les chiffres sont les mêmes, le 8.8.88, donc, a vu mourir **Alan Napier**, le serviteur de Batman dans la série télé, qui figurait aussi au générique de l'effrayant **Hangover Square** de John Brahm.

LE FORUM DES LECTEURS

A PROPOS DE BAD TASTE

Crade mais bon

Bad Taste se révèle être une petite folie crade et malsaine qui dérange, qui bouscule les conventions cinématographiques actuelles. Comme J.P.P., je n'ai pas simp1ement une affection mais un très gros faible pour les films marginaux, décapants, tels que **Zombie, Evil Dead, Street Trash** et bien d'autres. Par contre, je ne suis pas d'accord avec Bernard qui déclare que **Bad Taste** dévalorise l'image du fantastique. C'est au contraire un exercice de style qui démontre combien l'exploitation d'un thème peut se montrer différente suivant qu'il est vu par tel ou tel réalisateur. J'ai plus envie de vomir à la vision d'un **Portergeist III** qu'à celle du génial et inventif **Bad Taste**. Un bon nombre de films fantastiques actuels deviennent commerciaux et sans inventions. On s'inspire d'un film à succès et on en tire deux, trois, quatre suites pour attirer le spectateur: résultat: des films vides, creux, utilisant des trucs éculés depuis longtemps.
La première originalité de **Bad Taste** est de ne pas laisser souffler le spectateur. Ici, pas de présentation longue des personnages ou du décor. Le film démarre dans l'action et se termine dans l'action. Le film tient cette cadence pendant une heure trente, un véritable exploit. On ne peut se faire une idée de **Bad Taste** à la lecture d'une critique mal embouchée de *Télérama* ou en quelques photos cradingues découvertes dans *Mad Movies*. Non, il faut le voir pour le croire. C'est un festival de scènes toutes plus gore les unes que les autres et d'un burlesque ravageur bien réjouissant. Difficile de faire pire!

Objectif nul

Bon voilà: **Bad Taste** est nul! Attention, pas nul comme la saga **Vendredi 13** ou les séries z italiennes. Non non, c'est nul au sens large du terme, parce que misant la carte de la surenchère dans le gore, dans la photo (très vilaine) et dans les personnages tous plus tarés les uns que les autres. Mais l'impression qui ressort est que Jackson a voulu que son film soit «nul»; avec son scénar écrit sur un quart de page petit format et les effets hénaurmes (la «traversée de l'extra-terrestre» et parfois des gags fendards (le mouton). Alors, que penser? Effectivement Jackson est content de la débilité de son film, ou alors il s'agit d'un brouil1on fait à 1a vitesse grand v et deux bouts de carton. Toujours est-il que son film nous fait bien rire, qu'il offre une bonne scène crade (la bouille verdâtre qu'ingurgitent les extra-terrestres) et qu'il porte bien son titre. Il est flagrant que le bon goût n'a rien, mais alors rien à faire dans ce film (burp!). Georges Masson.



Peter Jackson



Good Taste...

Bad Taste n'est peut-être pas un chef-d'oeuvre comparable à **Evil Dead**, mais il s'agit pourtant d'un excellent divertissement. De plus c'est gore, comique, bien dégueu et sans pitié (surtout pour les moutons!). Moi, contrairement à vous, je le trouve assez bien filmé et le décor est complètement super. En fait, je pense que **Bad Taste** est une des premières oeuvres qui me donnent envie de réaliser un film Alain Lazzini.

Pas bête... Taste

Au crédit de Peter Jackson, on peut mettre le temps qu'il a mis à commettre son film quatre ans synonymes d'acharnement. de volonté. Et c'est vrai que c'est plein de bonne volonté, il faut le voir s'acharner (devant et derrière), mais là c'est moins évident pour nous offrir ses délires les plus fous.
Bien sûr, la technique ne suit pas toujours, même pas souvent, mais il n'a pas le matos d'un pro, ni même les dollars, contrairement au tâcheron si nous a servi **Howard** récemment, et ce n'est qu*un exemple.
Bien sûr, le scénario ne tient pas toujours la rampe, on travaille dans l'à-peu-près; mais ça se laisse voir avec plaisir car on sent justement le plaisir qu'a eu Jackson et son équipe à tourner ce film.
Ce n'est pas bête (hein, Bernard...). C'est profondément débile et fier de l'être. Une sorte d'humour à la «nuls» (et j'espère qu'ils ne se sentiront pas dévalorisés par une telle comparaison). A mon avis, **Bad Taste** ne ridiculise pas le genre, mais au contraire, le critique avec dérision. Il casse tous les sous-produits en accumulant clichés et références jusqu'à l'extrême. C'aurait pu être l'overdose, mais non, car Jackson a une grande qualité: il ne se prend jamais au sérieux (y manquerait plus que ça!). **Bad Taste** ne deviendra sans doute jamais un cult-movie; n'est pas **Rocky Horror Picture Show** qui veut; mais il est au moins l'oeuvre d'un amateur passionné et heureux de ce qu'il fait, et ça c'est un très bon point. Christophe Laverne.

Laborieux et lassant

Chaque fois que sort un film gore à trois sous bricolé par une bande d*amateurs (éclairés ou pas), certains critiques aveuglés par le sang versé croient bon de faire appel au bon souvenir du film de Sam Raimi, **Evil Dead**, qui semble avoir donné lieu à des vocations de cinéastes un peu partout dans le monde. Ils vont un peu vite en besogne. Ce n'est pas parce que l'on travellingue à fond la caisse et que l'on place sa caméra dans des endroits inattendus que l'on a une vraie nature de cinéaste. Raimi en a une. Il suffit de visionner **Evil Dead I** et **II** et **Mort sur le Gril** pour qu'elle vous saute aux yeux. Convulsif, cartoonesque, frénétique: c'est le style Raimi. Peter Jackson, le réalisateur néo-zélandais de l'oeuvre qui nous passionne (?) en est totalement dépourvu.
Même si **Bad Taste** est rapide, très découpé, gore à n'en plus pouvoir, il est envers et contre tout un film laborieux et terriblement lassant: une espèce d'énorme private-joke qui doit bien faire marrer les copains qui en sont à l'origine, mais reste totalement étrangère au spectateur. Le scénario, déjà bien ténu, n'en finit pas d'aller dans tous les sens. Le film de Peter Jackson commence comme une S.F. gore, puis sombre d'un seul coup dans le film d'action minable pour revenir au gore dans le sprint final, forcément délirant puisque c'est la seule alternative. Il y a tant bien que mal quelques gags amusants quoiqu'étirés (le décervelé récalcitrant, le breuvage-vomi), mais le spectacle gênant de petits copains jouant au Rambo en herbe lors de fusillades fauchées évoquant les pires bandes en provenance des Philippines n'a rien de particulièrement stimulant pour le corps ou l'esprit. Il en va de même pour les outrances gore, péniblement drôles, ne tenant pas la comparaison avec les véritables slapsticks sanglants que sont **Evil Dead** (surtout le II) ou même **Re-animator**.
Je ne me hasarderai pas sur les mouvements de caméra incontrôlés et gratuits, si ce n'est pour dire qu'ils ne font pas de **Bad Taste** un film mouvementé, mais plus simplement un film agité. La comparaison avec Raimi, là aussi, est édifiante... Jackson est donc loin de forcer la sympathie avec ce patchwork impensé qui se prend pour un film, et j'avoue gue certains avis critiques à propos de la chose sont... disons étonnants. Eric Valette.





Des Clips et des Claps



Bravo!... Encore un clip fantastique français, celui de la chanteuse Nora pour la chanson : Touchstone.

Clap clap clap !... On applaudit bien fort... Ou plutôt clip clip clip, d'ailleurs, car c'est dans le domaine du clip que se produit la chose qui mérite nos applaudissements, avec à nouveau une incursion dans le fantastique cinématographique.

Encore une fois, comme dans le clip dont nous vous avions parlé il y a de ça quelques mois (faites pas semblant d'avoir oublié, c'était dans *M.M.* n°53, je l'ai sous les yeux), il y a une Belle (Nora, la jeune fille qui interprète la chanson) et il y a une Bête (il y en a même plusieurs dans le cours de l'histoire, mais une seule qui fait les yeux doux à l'héroïne), et puis il y a des monstres, et puis il y a la Mort, et puis... En fait, tout commence, pour reprendre les formules familières, lorsqu'une espèce de petit gnome vert aux oreilles pointues (un grün, nous souffle notre expert en créatures légendaires) quitte le monde aquatique où il vit pour venir apporter à la charmante Nora sa pierre magique (la pierre philosophale ?..., se demande notre expert en alchimie). Par celle-ci, Nora est projetée dans un univers étrange, peuplé d'être effrayants qui ressemblent à s'y méprendre aux personnages des tarots divinatoires. Nous n'abattrons pas toutes les cartes du scénario, mais rassurez-vous, tout finira bien...

L'initiateur de l'affaire, c'est Philippe de Canck qui, après avoir travaillé un certain temps dans les studios de musique anglais, revient en France en 1986, et rencontre un jour Nora. Nora est mannequin et beaucoup l'ont remarquée dans la pub Citroën où elle traversait la muraille de Chine en voiture. Nora souhaitait faire un disque, Philippe de Canck aussi, ça tombait bien. Paf, la chanson «Touchstone» est née, la société SDDS est créée pour pouvoir produire ce premier 45 tours, avec une texture musicale très british d'inspiration.

La belle Nora.



Aujourd'hui, c'est difficile de lancer un disque s'il n'est pas accompagné d'images, et de solides images, autrement dit d'un clip percutant et inoubliable. D'où l'écriture par Philippe de Canck de l'histoire brièvement résumée plus haut. Malgré des moyens réduits, tout est ensuite mis en œuvre pour faire quelque chose de sérieux. Le clip «Touchstone» est donc tourné en 4 jours sur une péniche pour certaines scènes, et dans un théâtre du 19e pour les autres. Coproduit avec Mikado Films (qui a fait des pubs et a investi dans le film **Cayenne Palace**), il bénéficie en outre de l'apport financier en tant qu'annonceur des produits de coiffure Schwarzkopf (après qu'une demande de sponsoring auprès de Citroën eut été refusée). Filmé en 35 mm par Sabine Prenczina, une jeune réalisatrice de reportages, pubs et documentaires (déjà récompensée à Cannes il y a 3 ans pour un court-métrage), le clip bénéficie également pour la conception et l'exécution des créatures de la participation de l'Atelier International de Maquillage. Sous la direction de Hélène Quille, et d'après des croquis préparatoires les différents masques ont été fabriqués en 15 jours, et sur le tournage une dizaine de personnes (d'anciens stagiaires de l'Atelier) se sont relayées pour poser les prothèses de la manière la plus traditionnelle. Un homme-taureau, un croupier assez hideux, un diable séduisant aux mains diaboliques et une Mort aux yeux caverneux ont donc pris vie l'espace de quelques jours. L'Atelier a également fait les costumes et le maquillage traditionnel.

La diffusion de ce clip à partir de janvier 89 promet d'être large, et Philippe de Canck (qui ferait d'ailleurs très volontiers des musiques de film) pense déjà au 2e 45t de Nora.

Et au clip qui l'accompagnera.

Jean-Michel LONGO



Pour vos musiques de films fantastiques, écrivez à Philippe de Canck, 2 ter Villa Toreton 75015 PARIS

L'IMAGINAIRE A CLERMONT

Ce n'est pas Avoriaz, ce n'est pas le Grand Rex... C'est différent. Et la différence signifie éclectisme, sections nouvelles, sections de rattrapage, regard neuf. Tel ou tel film n'a pas fonctionné: on le revoit. Tel autre n'a jamais été vu: on le regarde. Tel autre encore sort bientôt ou plus tard: on le met en compétition... Le grand Christopher Lee et le maquilleur d'Eléphant Man, Christopher Tucker, seront parmi les juges... Mad Movies aussi est de la partie. Du 18 au 26 novembre à Clermont-Ferrand.



COMPETITION

• **Lady in White** (USA. Frank LaLoggia) Enfance ne rime pas toujours avec mièvrerie. **Lady in White** est un conte, beau, ensorcelant, souvent cruel, tirant un peu vers Spielberg mais possédant son identité propre.

• **Sons of Steel** (Australie. Gary L. Keady) Le premier vrai film hard-rock sur fond de science-fiction. Dévastateur, bruyant, fougueux. Quand le messie de demain s'appelle Black Alice.

• **Parents** (USA. Bob Balaban). Un acteur de Spielberg se lance dans la mise en scène. Une comédie d'un goût très sûr (c'est-à-dire sarcastique) dans lequel un gosse découvre que ses géniteurs sont cannibales!

• **Paganini Horror** (Italie. Luigi Cozzi). Quand violon et crimes horribles s'accordent parfaitement. Avec Daria Nicolodi, l'égérie de Dario Argento.

• **Track 29** (USA. Nicolas Roeg). Il n'est pas facile de vivre un mariage. Dans **Track 29**, le matriarcat dérive même vers des territoires fantasques.

• **Rouge** (Hong-Kong. Kuan Kam Pang). Une histoire de fantômes qui n'est pas **Chinese Ghost Story** mais aussi bien dans un registre différent. Attachant, touchant et lyrique.

• **Retour à Oegstgeest** (Hollande. Théo Van Gogh). Un fantastique différent, touchant au quotidien, à l'enfance, aux illusions perdues... Toute l'école hollandaise du genre en somme.

• **Date with an Angel** (USA. Tom McLaughlin). Manon part aux Etats-Unis et devient ange pour le producteur Dino de Laurentiis. Mignon tout plein, avec des effets spéciaux d'une jolie grâce et Emmanuelle Béart.

• **Les Aventures de Balthazar Kober** (Pologne. W. Hass). Un enfant a le don de voir ses parents morts et de converser avec eux. Un magnifique voyage initiatique à travers des images splendides.

• **La Chouette Aveugle** (France. Raoul Ruiz). Le plus «bis» des cinéastes dits intellos adapte le livre d'un poète iranien. Inattendu et déroutant, une histoire d'amour étrange.

• **Pumpkinhead** (USA. Stan Winston). Un monstre sort des profondeurs d'une forêt tue, et tue... Mais il lui arrive aussi de réfléchir. Le premier film d'un génie des effets spéciaux.

• **Omi Oba** (Pologne. Piotr Szulkin). Le meilleur des cinéastes de science-fiction en Pologne offre une vision pour le moins effrayante du futur. Une oeuvre ambitieuse a la mesure de ses aspirations.

Love Potion (U.S.A. Julian Doyle). Une cure de désintoxication pour le moins surprenante. Par l'un des responsables du look de **Brazil.**


SONS OF STEEL


LADY IN WHITE

HORS-COMPETITION

• **Diapason** (Argentine. Jorge Polaco). Choquant pour certains, révélateur pour d'autres. **Diapason** ne peut en aucun cas susciter l'indifférence.

• **Dreamchild** (Grande-Bretagne. Gavin Millar). *Alice aux Pays des Merveilles* revu par un cinéaste adulte. Mais les effets spéciaux raviront les plus jeunes.

• **The Dead and The Deadly** (Hong-Kong. Wu Ma). Les fantômes chinois font les clowns sur un rythme endiablé. Coloré, vivifiant, irrésistible.

• **Darkside of The Moon** (Danemark. Erik Klausen). Des couleurs dignes d'un Argento de la grande époque pour un scénario singulier balançant entre le fantastique et une triste réalité sociale.

• **Le Retour du Captain Invincible** (Australie. Philippe Mora). Une tonifiante parodie des films à super-héros. Celui de **Captain Invincible** a longtemps pris les kangourous pour de gros rats. Avec un Christopher Lee chantant et dansant.

• **Cat's Eyes** (USA, Lewis Teague). Plusieurs nouvelles de Stephen King adaptées en cinémascope par un cinéaste doué. Sans doute l'adaptation préférée du maître du suspense littéraire.

• **Oppressions** (France. Jean Cauchy). La France n'est plus qu'une île. Malgré une situation critique, un père et une fille se déchirent. Passé inaperçu à Avoriaz, **Oppressions** mérite mieux que cet accueil froid et neigeux.

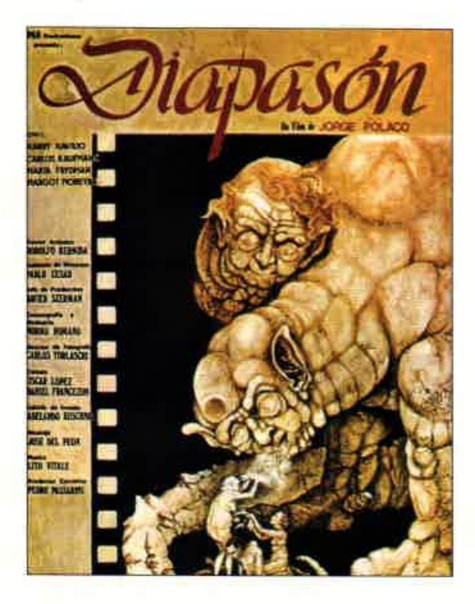
• **Gloire aux Héros** (Pologne. Piotr Szulkin). Science-fiction visionnaire à la Polonaise. Pas facile d'abord, mais une fois dedans, quel bonheur!

• **La 7ème Prophétie** (USA. Carl Schultz). Nostradamus a dit, Nostradamus avait raison. Un film américain réalisé par un Hongrois naturalisé australien. Brillant.

• **D'Origine Inconnue** (USA. George Pan Cosmatos). Le héros de **Robocop** en guerre contre un rat sous la direction du réalisateur de **Rambo II**!

Epidemic (Danemark. Lars Von Trier). Très très spécial. Soulève l'enthousiasme ou irrite. Le réalisateur de **Element of Crime** autopsie un tube de dentifrice.

The Kindred (U.S.A. Jeffrey Obrow et Stephen Carpenter). Le premier monstre éprouvette de l'histoire du cinéma s'attaque à son docteur de frère. Efficace et plein d'effets spéciaux.





D'ORIGINE INCONNUE

NUIT DU GORE

• **Bad Taste** (NOUVELLE ZELANDE) de Peter Jackson
• **Ré-Animator** (USA) de Stuart Gordon
• **Toxic** (USA) de Samuel Weil et Michaël Herz
• **Hellraiser** (GRANDE-BRETAGNE) de Clive Barker
• **Street Trash** (USA) de Jim muro

RETROSPECTIVE

• **Judex** (FRANCE) de Georges Franju
• **Les Yeux sans Visage** (FRANCE) de Georges Franju
• **Les Innocents** (GRANDE-BRETAGNE) de Jack Clayton
• **Chaque Soir à Neuf Heures** (GRANDE-BRETAGNE) de Jack Clayton
• **Au Coeur de la Nuit** (GRANDE-BRETAGNE) de Alberto Calvacanti
Les Aventures du Baron Münchhausen (ALLEMAGNE) de Joseph Von Baky



Christopher Lee dans LE RETOUR DU CAPTAIN INVINCIBLE



Epidemic

SECONDE CHANCE

• **Gandahar** (FRANCE) de René Laloux
• **Night of the Creeps** (USA) de Fred Dekker
• **Le dernier survivant** (Nvelle Zélande) de Geoff Murphy
• **Les Enfants de Salem** (USA) de Larry Cohen
• **Les Forces du Mal** (USA) de Guy Magar
• **Brother** (USA) de John Sayles
• **Le Beau-Père** (USA) de Joseph Ruben
• **Le Record** (SUISSE-RFA) de Daniel Kelfer
• **Vamp** (USA) de Richard Wenk
• **Made in Heaven** (USA) de Alan Rudolph
• **Lettres d'un Homme Mort** (URSS) de Constantin Lopouchanski
• **Creator** (USA) d'Ivan Passer
• **Prison** (USA) de Renny Harlin

TÉLÉMANIAC

TELE-CINE

Rubrique de Vincent Guignebert

NOVEMBRE

Le 5. Canal Plus. 2O H 3O. **Baby, le Secret de la Légende Oubliée** de B.W.L. Norton avec William Katt et Sean Young.
Le 6. La 5. 2O H 3O. **Terminator** de James Cameron avec Arnold Schwarzenegger et Linda Hamilton.
Le 8. FR3. 2OH3O. **Furie** de Brian de Palma, Avec Kirk Douglas et Amy Irving.
Le 9. Canal Plus. 2O H 3O. **Apology** de Robert Bierman avec Lesley Ann Warren et Peter Wellemr.
Le ll. Canal Plus. 2O H 3O. **Mad Max 2** de George Miller avec Mel Gibson et Vernon Wells.
Le l3. Canal Plus. **Sous le Soleil de Satan** de Maurice Pialat avec Gérard Depardieu et Sandrine Bonnaire.
Le 26. Canal Plus. 24 H OO. **Videodrome** de David Cronenberg avec James Woods et Debbie Harry.

VIDEODROME

de David Cronenberg avec James Woods et Debbie Harry.
Videodrome est un choc immense. David Cronenberg, grand habitué des sujets linéaires, jette sur l'écran un brouillon bouillonnant d'idées avec plein de nota bene dans les marges, de réflexions pertinentes entre parenthèses, un condensé spirituel capable d'alimenter une dizaine de films pauvres. C'est dans son non-aboutissement que **Videodrome** trouve sa raison d'être. En maintenant l'intelligence du spectateur dans un perpétuel état d'éveil, Cronenberg peut tout se permettre et encore plus. Visualiser les rapports sado-maso entre la télévision et l'homme; faire de ce dernier l'enfant bâtard du magnétoscope et de la caméra, capable à la fois de recevoir et d'émettre des images violentes. Pendant que James Woods libère la violence emmagasinée dans un coup de feu qui déchire un homme en deux (pure image créée), une télévision vomit des entrailles avariées. Quel transfert!

Samedi 26 novembre, Canal Plus, 24 H OO.



TERMINATOR

de James Cameron avec Arnold Schwarzenegger et Linda Hamilton.
Ceux qui ne croient pas aux muscles d'acier de Schwarzie vont être déçus car ils ont tort. Le balèse autrichien, dans un strip tease final brûlant, offre à nos yeux, qui n'en croient pas les leurs, son ossature métallique. Impressionnant, jusqu'à ce que ce robot ressemble à du fil de fer animé par un amateur fier de sa trouvaille. L'écart se creuse alors entre ce qu'on a vu (un acteur monolithique) et ce que l'on voit (une miniature désarticulée). James Cameron a raté le plus important, à savoir la transition entre Schwarzie et la marionnette, et **Terminator** perd in extremis toute crédibilité

Dimanche 6 novembre, La 5, 2O H35.



DUMBO

de Walt Disney avec Dumbo.
L'anti-**Roger Rabbit**. Dumbo l'éléphant vole mais ne se prend pas pour une fusée; les dessins sont animés mais ne confondent pas mouvement et agitation; l'histoire se développe mais n'explose pas dans tous les coins: les personnages parlent mais ne comptent pas sur la rapidité de leur débit pour maintenir l'attention. Après la migraine-Zemeckis, la béatitude-Disney: on sourit, on régresse, on est bien. **B.A.**
Samedi 24 décembre, Canl Plus 20h30



SOUS LE SOLEIL DE SATAN

de Maurice Pialat avec Gérard Depardieu et Sandrine Bonnaire.
Le poing rageur brandi par Maurice Pialat lors de la remise des prix du Festival de Cannes 1987 est à marquer d'une pierre noire dans l'histoire du cinéma français. Devant une assemblée houleuse, le réalisateur célèbre pour ses coups de gueule lance un « Vous ne m'aimez pas, je ne vous aime pas non plus.» Désastreux. Depuis, le public est devenu méfiant et préfère s'entasser dans les salles pour voir un petit film dont on leur a vanté cent fois les mérites (**La Vie est un long Fleuve tranquille**) plutôt que s'aventurer plein d'angoisse à l'idée de ne rien comprendre dans un film difficile.
Sous le Soleil de Satan est un film difficile et assumé avec une certaine prétention par Pialat qui ne se soucie guère de rendre accessible le sujet par son traitement. Résultat, c'est terriblement austère, et comme on a l'impression d'être tenu à l'écart, on s'en prend directement au metteur en scène, acte crétin mais compréhensible. Qui de Pialat ou du public fera le premier pas vers une réconciliation ?
Dimanche l3 novembre, 2O H 3O.

DECEMBRE

Le 10. Canal Plus. 24 H 00. **Le Jour des Morts-Vivants** de George Romero avec Lori Cardille et Terry Alexander.
Le 17. Canal Plus. 24 H 00. **Du Sang dans les Souliers** de Charles A. Sellier avec Lilyan Chauvin et Gilmer McGormick.
Le 24. Canal Plus. 20 H 30. **Dumbo** de Walt Disney avec Dumbo l'éléphant.
Le 25. Canal Plus. 20 H 30. **L'Etoffe des Héros** (1ère partie) de Philip Kaufman avec Dennis Quaid et Sam Sheppard.
Le 28. Canal Plus. 20 H 30. **L'Etoffe des Héros** (2ème partie) de Philip Kaufman avec Kim Stanley et Fred Ward.

MAD MAX 2





de George Miller avec Mel Gibson et Vernon Wells.
Max Le Fou n'est plus le même. Le 2 placé après son nom y est certainement pour beaucoup. On l'imaginait s'être tiré une balle dans la tête après sa terrible vengeance. Que nenni. Errant sur les routes à la recherche de carburant, il sera amené à prendre position dans un conflit opposant une sage communauté à une tribu de barbares motorisés. Sa croisade contre l'injustice prend des allures de lutte intéressée («Je vous défends, vous me fournissez de l'essence.»), puis de service rendu à contrecoeur et enfin de bonne action consciente. Max n'est plus fou, plait à plus de monde et perd un peu de puissance. Mais on s'en fout. George Miller assure le spectacle en accumulant les poursuites plus délirantes les unes que les autres, transposition terrienne à peine camouflée des meilleures envolées spatiales de **Star Wars**.
Vendredi 11 novembre, Canal Plus, 20 H 30.

SILENT NIGHT, DEADLY NIGHT



De Charles E. Sellier Jr. Avec Vaguement sorti en Province sous le titre **Du Sang sur les Souliers**, **Silent Night** devrait renforcer la polémique sur la «Télé Massacre» comme claironne l'*Express*. Le psychopathe est un père Noël. Ses cadeaux : de larges coups de hache. Plutôt mieux fait que le commun des psycho-killers, le film se permet souvent un humour corrosif. Il attaque vigoureusement les religieuses, ironise sur la vertue des novices... Débutant par un meurtre éprouvant sur une comptine joyeuse, il passe en revue les multiples canons du genre. Les adolescents s'envoient en l'air, se font zigouiller (ici, les meurtres sont assez inventifs, voir l'usage fait d'un trophé de cerf) et le tueur remet ça jusqu'à... Jusqu'à qu'"un flic peu précautionneux abatte un Père Noel sourd qui n"a pas répondu à ses consommations. Un bon petit film.

Samedi 24 décembre, Canal Plus, 24h00

L'ETOFFE DES HEROS

de Philip Kaufmann avec Sam Shepard et Dennis Quaid.
Véritable tornade lyrique, l'épopée de la conquête spatiale américaine vue par Philip Kaufmann est un des films les plus enthousiasmants de l'histoire du cinéma. Ironique, spectaculaire, constellé de bouleversantes parenthèses poétiques, porté par une musique de Bill Conti qui justifie une vie entière à elle seule, **L'Etoffe des Héros** se permet en outre d'enfoncer le **2001** de Kubrick sur son propre terrain: la scène où le comble du passé (un feu de bois allumé par un vieil aborigène) rejoint le comble du futur (la danse des braises autour de la capsule en orbite) éclipse définitivement l'os préhistorique et sa célèbre métamorphose. **B.A.**

Dimanche 25 et mercredi 28 décembre, Canal Plus, 20h30.

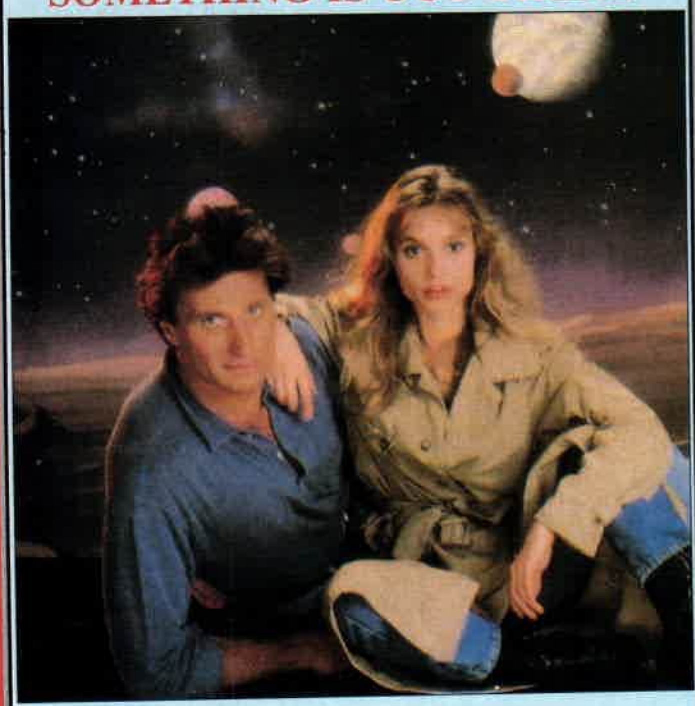


En raison des différentes grèves susceptibles de bouleverser dans les semaines qui viennent la bonne marche de la télévision française, nous vous informons que le programme minimum ne fera pas le maximum à moins que vous soyez en contemplation béate devant la mire ou les documentaires de Frédéric Rossif.

TELE-SERIES

Rubrique de Laurent Duvault

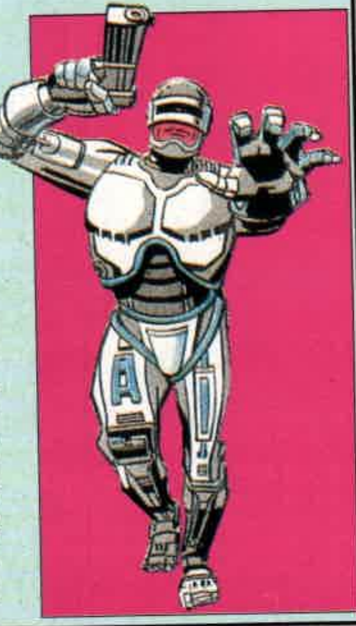
SOMETHING IS OUT THERE



Que deviennent les James Bond Girls après avoir servi?
Certaines grossissent, d'autres se marient (et grossissent). D'autres encore se tournent vers le cinéma ou la télévision pour tenter de faire oublier le seul rôle qui les marquera à jamais.
La maigre Maryam d'Abo a choisi cette dernière voie, ce qui nous permet de la retrouver dans **Something is out there**. Extra-terrestre au nom à particule et aux pouvoirs sensoriels très développés, Tara (et non pas «ré» comme certains peuvent le penser), elle est envoyée sur Terre pour chasser un Xenomorphe, vous savez, cette sorte d'alien qui se reproduit en prenant possession d'un corps humain (non, non, ce n'est pas la suite de **The Hidden**). S'alliant au bellâtre de service Jack Breslin (Joe Cortese), elle va devenir une ardente défenseuse de la Terre luttant contre le crime comme empêchant toute invasion venant de l'espace. En attendant l'autodestruction...

Devant la platitude - coins carrés - de notre télévision nationale, face à tant de profondeur et de bêtise dans les programmes diffusés en boucle, pourquoi ne pas aller voir ce que la rentrée TV réserve à nos amis américains?

THE ANIMATED ROBOCOP



Rob Bottin et Paul Verhoeven l'avaient-ils vu finir comme ça? Robocop, leur flic électronique, est devenu un dessin animé.
Alors que les fans trépignent en attendant la suite (Robocop for hire, Robocop se marie...), les kids américains peuvent se gaver tous les samedis matins des nouvelles aventures aseptisées du cyborg, coincé entre Spiderman l'homme arai-niais et Dino Riders, résidu animé d'une ligne de jouets sans intérêt. Rude coup, pour un tel héros de se retrouver prisonnier d'une animation approximative, saccadée, aux couleurs clinquantes et scénarios bâclés... En attendant un duel avec Goldorak...

ZAP ZAP



Sangria, ici au Festival du Super 8, fait encore 3 petits tours sur la 5.

Le diable n'avait pas tout dit! Pris de remords il revient sur la 5 pour ajouter 3 nouveaux post-scriptums à ses accords. 3 nouvelles occasions de retrouver notre Sangria nationale (dites-lui que je l'aime!) présentant **La Maison de l'Ogre** (le 7/11), **L'Auberge de la Vengeance** (le 14/11) et **Le Château de Yurec** (le 21/11).

On les croyait perdus dans les égouts mais les revoilà! **La Belle et la Bête**, le couple de l'année (cf. **M.M.** 55), semblent émerger pour de bon, le samedi soir sur la 5 courant novembre.

Hélas, trois fois hélas! Nous venons d'apprendre la suspension de l'inspecteur Hammer dit Mr. Gun pour raisons disciplinaires. Parti au Liban se refaire une santé, Canal + espère le réintégrer pour le printemps 89. Affaire à suivre..

Et l'on rouvre le Canal D! Avis aux amateurs des **Agents très spéciaux** qui étaient à la plage cet été au lieu de mater la série: TF1 leur laisse une dernière chance. Et rediffuse dans son intégralité les épisodes couleurs de ce feuilleton au charme désuet des années yéyé, tous les vendredis soirs vers 23 heures, à partir du 11 novembre. Ah, les mini-jupes et pulls moulants d'antan!

Comme vous pouvez le voir sur cette page, le Fantastique envahit la TV américaine. Et des augmentations de budget sont votées en masse pour mieux se livrer à une concurrence acharnée...

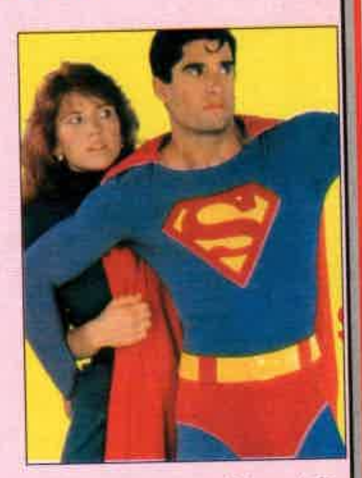
Ainsi **Star Trek, the next generation**, voit son budget d'effets spéciaux augmenté. (Les producteurs se rattrapant en virant un tiers de l'équipage...) et **Vendredi 13** est reconduit avec une enveloppe conséquente pour les trucages, mais rien ne semble prévu pour les scénarios...

«On se dépêche d'en rire», les fans de BD et de courts métrages! Une émission d'une heure sur M6 réunit 25 petits films d'une à quatre minutes sur des scénarios de Jean-Claude Carrière, Gotlib, Margerin, Willem... Gag, clins d'œil, sourires, jambon-beurre?

SUPERBOY

Regardez dans le ciel: c'est un oiseau. Non, c'est un avion. Non, c'est Superman!? Ah, ben non... c'est Superboy.
Ça y est! Alors que le héros de papier fête péniblement ses cinquante ans à grands coups de lifting, d'avides producteurs ont décidé de lui offrir une nouvelle jeunesse et au mépris de toute chronologie nous balancent **Superboy the serie.**
On y retrouve Clark Kent, encore étudiant et déjà binoclard, qui voit se révéler de nouveaux pouvoirs à l'aube d'une puberté tourmentée.
Au cours du premier épisode, ce jeune boutonneux prendra son envol (sur un merveilleux blue-screen pourrave), verra qu'il est doué d'une force surhumaine, de la vision aux rayons X et qu'il peut décapsuler des bouteilles avec ses dents.

Pour respecter l'univers de la B.D., seront introduits Lana Lang, sa camarade rousse et énamourée, T.J. White, le fils du rédacteur en chef du Daily Planet, et Lex Luthor plus jeune et chevelu, mais déjà démoniaque et complètement cinglé.



Les créateurs de cette série avaient déjà commis **Supergirl** et ne semblent pas avoir vraiment compris la leçon. Ils sont partis pour 26 épisodes d'une demi-heure et espèrent bien atteindre les 104 d'ici quatre ans. Après tout, s'ils ont des sous à perdre... En attendant un duel avec Batboy...

WAR OF THE WORLDS



Vous n'y échapperez pas! Après le livre, le feuilleton radio, les films, la B.D., le coffret de disques et en attendant la comédie musicale voici la série T.V. **War of the Worlds (La Guerre des Mondes)**. Annoncées à grands renforts de publicité dans les journaux américains, les U.S.A. peuvent suivre depuis la rentrée les aventures du fils adoptif de Gene Barry (du film original). Car les Martiens n'étaient pas morts, ils dormaient seulement... et maintenant ils reviennent, plus forts que jamais, pour venger les leurs (comme Rambo, quoi). Immunisés contre les bactéries (on ne la leur fait pas deux fois), ils sont prêts à envahir et coloniser la Terre.
Surfant sur la nouvelle vague fantastique qui frappe la télé américaine depuis deux ans, cette série n'a plus grand chose à voir avec le roman de Welles: les extra-terrestres ne sont plus forcément des martiens et les ingénieux (et économes) scénaristes les ont dotés de nouvelles capacités de transformation les rendant semblables aux humains. Malgré un pilote honnête, on redoute une nouvelle mouture de V. En attendant un duel avec **les Envahisseurs**...

FREDDY'S NIGHTMARES

Le journal d'infos commence. Les titres, la météo, le sourire niais du présentateur... qui soudain disparaît de l'image, zèbrée par des griffes acerées! Freddy est de retour pour de nouveaux cauchemars.
Hôte d'une nouvelle série portant son nom, **Freddy's Nightmares**, notre croquemitaine favori présente toutes les semaines une série de téléfilms d'horreur (un peu comme Elvira, Sangria, Rod Serling, Evelyne Leclerc...). Et, noblesse oblige, il ouvre le bal avec son histoire, sa tendre enfance, qui répondra à toutes vos questions: comment il tuait les petites filles, quand la police s'y est intéressée, pourquoi elle l'a relâché faute de preuves, où le voisinage l'a coincé, quelle marque d'essence a été utilisée pour mieux le faire rôtir et surtout de quelle façon il se vengera...
Très bien réalisé, digne du grand écran, ce premier volet sait asseoir le mythe de Freddy avec rythme et crédibilité. Et même s'il ne joue que les speakrines les prochaines fois, on espère que les histoires présentées seront d'aussi bonne qualité. Robert Englund a déjà promis d'en réaliser quelques unes et ne rechignerait pas à relever le gant encore une ou deux fois. En attendant un duel avec Jason...

VENDREDI 13, LA SERIE



Renvoyez Jason et son masque idiot chez lui à Crystal Lake ou laissez-le au cinéma: **Vendredi 13**, la série, est là et cette nouvelle petite boutique des horreurs ne prête pas à rire!
Terrorisant les écrans américains depuis un an, vous pouvez par le biais de la vidéo découvrir les premiers épisodes chez C.I.C. Vidéo en attendant qu'une chaîne française s'y intéresse. Mais comme le clame son scénariste Bill Taubs: «Ce n'est pas une version télévisée des **Vendredi 13** cinéma. Seul le titre a été gardé (à prix d'or); le concept est entièrement renouvelé...».
Qui n'a jamais rêvé d'hériter d'un lointain oncle (d'Amérique ou d'Australie peu importe)? Ryan Dallon et Mickey Fost, deux cousins éloignés se rencontrent ainsi autour de la dépouille encore fumante de tonton et se retrouvent à la tête de son vieux magasin d'antiquités, sans savoir que le vieux s'amusait à passer bêtement des pactes avec le diable. Si bien que tout objet vendu tombe sous le coup d'une malédiction mettant en danger la vie de l'acheteur. Et nos deux défenseurs de la consommation doivent retrouver les futures victimes et empêcher tout accident. En chemin ils rencontrent (larirette, larirette) un spécialiste d'antiquités, Jack Marshack, qui va les aider... Le principe est simple, les déclinaisons infinies: la série peut être lancée.
Défini comme un «exercice d'horreur», **Vendredi 13** livre chaque semaine son petit contingent de meurtres sanglants et de malédictions raffinées: le grand nombre d'objets envoûtés à retrouver offre tout autant de possibilités de mourir: comme ce scalpel ayant appartenu à Jack L'Eventreur et doté d'une vie propre, ou cette méthode révolutionnaire pour fertiliser la terre qui consiste à y planter des têtes fraîchement coupées. Le scénario offre ainsi d'infinies ouvertures et s'il donne lieu à d'inégaux épisodes, l'ensemble reste prenant.
Le but recherché est d'effrayer, pas d'affoler, et les effets spéciaux sont plus bricolés qu'achevés faute de budget. Ici, les techniciens respectent la réalité et évoquent plus que ne montrent les côtés maléfiques de chaque objet. L'éclairage et les jeux d'ombres sont très importants. De plus les délais de tournage stimulent l'ingéniosité de Michael Lennick (**Dead Zone**) qui utilise n'importe quoi, des feux d'artifice à la capote, pour créer à temps l'illusion.
De toute façon le support T.V. et l'œil acerbe des censeurs limitent tout débordement d'hémoglobine et les «happy ends» sont encore trop souvent de rigueur. Du désir même de ses producteurs, l'autocensure règne: «Les gars frustrés de notre décalage avec le cinéma ne nous intéressent pas. La série a un public potentiel bien plus important que celui des films» (qui demeure tout de même assez important, vu les entrées du **Jason N° 7** aux Etats-Unis). Ainsi, pour bien marquer la séparation, l'idée d'accrocher le masque de hockey de Jason dans le décor pour cultiver la private joke a été abandonnée.
Plus fantastique que gore, ce feuilleton est tout de même très bien considéré aux Etats Unis et





une deuxième saison est lancée depuis la rentrée. Et le budget effets spéciaux a même été augmenté pour rivaliser avec la concurrence. Si toutefois les problèmes de réalisation arrivent à s'aplanir... Comme de plus en plus de séries (**McGiver**) et de films américains (Walt Disney-Touchstone), **Vendredi 13** est tourné au Canada et en vidéo pour des raisons d'économies. Ce qui ne va pas sans poser de gros problèmes de communication avec Los Angeles et d'intégration avec les 50 % obligatoires de techniciens canadiens sur le tournage. D'où des débordements et une mauvaise ambiance sur le plateau qui peuvent à tout moment entraîner la fin de la série. Quoi qu'il en soit le pilote (**L'héritage maudit**) et les deux épisodes suivants (**Ferrus l'épouvantail**) sont déjà visible en France et une bonne vingtaine d'épisodes sont en boîte, attendant un doublage et une future sortie chez C.I.C. Vidéo au rythme de deux épisodes par trimestre. De quoi vous dégoûter de faire les brocanteurs.

CINQUIEME FEST

La cuvée 88: 1200
ou debout dans les
Un très vif succès pu
mais aussi la victoir
Dommag

L'organisation du Festival du Super 8 ne manque jamais d'imprévu et on remplirait des pages à évoquer les aléas relatifs à l'élaboration des quatre précédentes éditions. Il ne s'agissait pourtant que de menus déboires comparé au défi qui nous attendait cette année: 48 heures pour émigrer du Théâtre de Paris, complètement phagocyté par la méga- production de **Starmania**, vers le prestigieux Théâtre Marigny, avec à la clé une rupture manifeste de contrat et l'impossibilité de prévenir le public à temps. Il nous restait bien l'étoile du (Michel) Berger pour nous montrer la route, mais quand même c'était très dur... C'est donc avec une heure de décalage par rapport à l'horaire prévu, et au Théâtre Marigny, disais-je, que nous déclarons ouvert ce cinquième Festival du Super 8. Mais cette fois-ci, en montant sur scène, nous avons l'immédiate impression que l'auditoire ne réagit pas comme les autres années. L'enthousiasme de toute une salle bondée, le plaisir de se retrouver ensemble et de se sentir complice autour d'une même passion, tout cela s'exprime à travers une rumeur grondante qui se transforme assez vite en meute hurlante. « Allô, ici, la scène, est-ce que vous me recevez au troisième rang?» Dramatique! Serait-il impossible de montrer du Fantastique à plus de 1000 personnes à Paris? Le syndrôme «Festival du Rex» venait encore de frapper!

AU TABLEAU D'HORREUR:

Prudents, nous avions prévu un « Prix Mad Movies» pour récompenser une oeuvre intéressante absente du palmarès, et cela fit l'affaire de **Massacre au Débouche-Chiotte** qui le méritait bien. Truffé de gags et magistralement interprété, le film d'Alexandre Jousse s'éclate complètement dès qu'apparaît la moindre scène d'action. La bagarre finale, qui occupe quasiment la moitié du film, reste un morceau d'anthologie et de drôlerie. 30 minutes quand même mais on ne les sent jamais passer.

Circus, de Jean-Christophe Spadaccini, dure 10 minutes et illustre l'itinéraire semé d'embûches d'un gars bien allumé qui tente de rejoindre une image fugitive et érotique entr'aperçue à la télévision. On peut désormais parler d'univers spadaccinien dans la mesure où il s'agit du second film de l'auteur, après **Etat Stationnaire**, qui obtint l'an passé le prix de la mise en scène. Un univers glauque dérangeant et halluciné où les protagonistes vivent une autre vie, évoluent suivant d'autres critères hors d'atteinte de commun des mortels. Une écriture personnelle que viennent illustrer gaillardement des effets spéciaux de maquillages renversants et une photographie toujours très inspirée. Le Prix du Scénario lui tendait les bras, Spadaccini tendit les siens. Et ce fut la rencontre.



CIRCUS

A la surprise générale, **Mongolitos** obtint le Prix du meilleur film 16 mm. Je demandais timidement aux membres du jury s'ils étaient bien sûrs et s'ils avaient le sentiment de consacrer la pure création à travers ce verdict; mais pas de doute, ils distinguaient vraiment ce film pour ses aspects à la fois visuels, irrévérencieux, dérangeants, novateurs et courageux. On rappelle humblement que l'action se passe dans des toilettes et qu'on y voit plus d'horreurs en six minutes que vous n'en verrez jamais dans toute votre vie de téléspectateurs. L'humour provocateur et scatologique l'emporta donc sur le «trop professionnel» **E.T....** le trop statique **Pupilles Miroirs**, malgré sa remarquable Photographie, et aussi le toujours ignoré Philippe Sisbane avec son pathétique et planant **Les Naifs**, véritable monument de poésie. Mais pourquoi se plaindre, puisque nous tentons d'encourager toutes les audaces?

KARL



Le Prix Spécial du Jury devait revenir à *Mad*, de Jean-Didier Carré; une parodie bien loufoque du **Bad** de Mick' Jack' où celui-ci passe pour un gros nul, piétiné qu'il est par son équipe de danseurs et ses propres musiciens. Ca donne bien et la chorégraphie burlesque de l'oeuvre lui vaut un franc succès comique et entraine immédiatement l'adhésion des spectateurs. Bien vu et efficace.

Le Prix des Effets Spéciaux alla tout droit au film **Karl** et ce n'était que justice. Un budget de 5000 F et cinq réalisateurs pour cette histoire d'androide qui parvient progressivement à la prise de conscience et à l'humanité. C'est à la fois tendre et cruel, gore et science-fictionnel, et on se tait là tout une équipe attentive penchée sur le berceau de ce film qui ne demande certainement qu'à produire d'autres rejetons. Affaire à suivre.

Handicapman II passa bien près du Prix du Public (toujours disputé à l'applaudimètre en direct sur scène), mais on sent peut-être trop dans cette suite l'exploitation du premier épisode. Malgré quelques gags étourdissants (le violonniste derrière notre héros en train de se remé morer certains épisodes de sa vie, ou la bagarre sans fin avec l'affreux Tchernoman), ça traine un peu et l'oeuvre manque de punch.

Un succès jamais démenti : le concours de Maquillage. Les 2 premiers prix ex-aequo : un Robocop plus vrai que nature et une nouvelle conception des personnages des Cénobites.

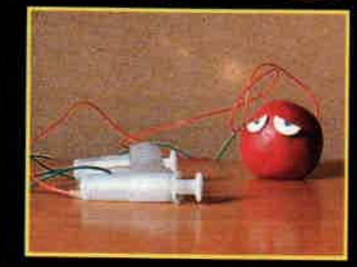






IVAL DU SUPER 8

rsonnes dans la salle.
ées,au bar et partout.
c, et c'est tant mieux,
u bruit sur les films.
. et alerte!





Sangria et Mœbius accueillis par Sue Perouitt et SPP.



CREATION et le truc pour vous tirer des larmes.



Succès public mais pas de prix pour HANDICAPMAN II.

C'est donc le très beau **Création** qui rafla la mise et les faveurs du public, entraînant dans son élan le Prix de la Mise en Scène. Comment faire ressentir au spectateur les émotions d'une petite boule de pâte à modeler pendant 32 minutes de projection? C'est le pari tenu de David Lezeau avec ce film à la fois prenant et poétique. L'intrusion de l'animation dans le quotidien (déjà bien réussie avec le savoureux **Ze Little Bébête Big Adventure**, montré à ce Festival) trouve ici sa complète justification dans cette histoire illustrant l'amour/dévotion de la chose créée envers son propre créateur. Tendre et aérien dans la première partie qui s'achève par cette fabuleuse superposition de la lune dans la pupille de la fille, puis dans celle de la créature, le récit devient cruel et désespéré dans la seconde avec en temps fort cette séquence hallucinante des outils qui viennent se planter doucement dans le corps du tueur. Le final, complètement cosmique, nous ramène d'un fabuleux voyage que beaucoup aimeraient refaire dans le profond silence d'une salle complice.

Quant au Grand Prix du Festival, il consacra le triomphe d'un outsider qui nous avait déjà pas mal divisés lors des sélections. Bénéficiant d'éclairages superbes (qui lui valurent dans la foulée, le Prix de la Photographie) **Le Preneur d'Ames**, de Philippe Lukomski, avec son histoire de livre maléfique auquel personne ne peut résister, est un des films les plus élaborés, en tout cas le plus envoûtant présenté par le Festival depuis 5 ans. Une mise en scène adulte jouant à fond la carte de l'atmosphère et du choc esthétique, le soin inhabituel apporté au scénario et la maîtrise des cadrages ont fini par conquérir le Jury, faisant ainsi le bonheur absolu de quelques spectateurs et la déconfiture d'une majorité plus favorable à **Création.**

L'HORIZON 89

Tandis que la remise des prix se voit chaleureusement acclamée et que les lauréats qui ont bien mérité du Fantastique reçoivent leurs lauriers et leurs cadeaux (pas mal de pellicule Super 8 et surtout un magnéto de prise de son adpatable sur 8 ou 16 mm d'une valeur de 13 000 F et offert par Syncho Ciné Quartz), il est permis de dégager une ligne direcrice de cette cuvée 88 particulièrement gouleyante. L'an passé, nous donnions dans la parodie, cette fois-ci nous devions passer le Festival aux toilettes, y'a des fatalités, comme ça. De quoi sera fait 89; de gore, de S.F., de zoophilie? On s'inquiète déjà.
C'est sur la projection de l'incontournable **Guts**, encore bien nul cette année (mais c'est volontaire, vous savez) que devait se clore le Festival 88, laissant derrière lui un bilan dangereusement lourd. Une salle décimée et la certitude pour nous que la prochaine édition ne pourra pas voir le jour avec un public aussi déchaîné. Et c'est d'autant plus regrettable que la valeur des films progresse à chaque édition. Quand on sait qu'on attire à chaque fois quelque 200 spectateurs supplémentaires, l'angoisse nous étreint à l'avance. Alors, doit-on fractionner en plusieurs séances, pousser la sono à mort, engager un service d'ordre, supprimer le Festival? C'est que le compte à rebours commence déjà pour l'an prochain. Si vous avez des idées, au lieu de rire...

Jean-Pierre PUTTERS

Un grand merci au jury: Christophe Lemaire, Jean-Pierre Dionnet, Au Bonheur des Dames, Francis Leroi, Jean-Pierre Putters (mais non, mon vieux J.P., y'a pas de quoi), Blats (d'Objectif Nul), Alain Schlockoff, le grand Moebius et la ravissante Sangria.



AVANT et APRES : notre photographe a commis quelques erreurs en reproduisant son cliché. Saurez-vous nous aider à retrouver les 10000 erreurs ?



Les photos du théâtre illustrant cet article sont dues à Claude Ingrain, Stéphane Jacquemin, Christophe Triollet et Jacques Carré. A propos de photos, Jacques Carré fait savoir à tous qu'il a mitraillé toute la journée et qu'il est disposé à les vendre. Tél.: 64.06.08.51 après 17 heures.

COURRIER DES

LECTEURS

Jean-Claude, Marseille

Je viens finalement de voir **Critters II** ; malgré de charmantes créatures velues, de sympathiques effets spéciaux et une bonne pointe d'humour noir, voire même cynique et ironique au sujet de l'American Way of Life, nous n'avons pas été épargnés par ces éternels teenagers yankees à la voix nasillarde, tellement insupportables de mièvrerie que l'on est bien souvent pris de compassion pour ces pauvres bestioles qui se font exterminer à tour de pellicule. Je vous envoie aussi deux photos de mes dernières réalisations. Les effets spéciaux me passionnent et j'aimerais collaborer à ceux d'un film amateur fantastique, si possible dans ma région. Si cela intéresse des lecteurs, ils peuvent me contacter. Jean Claude, 4, rue des Trois Mages, 13006 Marseille.



Photos de Jean-Claude



Olivier Rathonie, Tulle

Fidèle à la revue depuis plus de quatre ans, je parviens enfin à vous écrire, ce qui représente un effort considérable quand on est victime du mal incurable qu'est la paresse. Bon, alors qu'est-ce qui m'a poussé hors de mon igloo ? **Beeetlejuice**. Littéralement, ça peut signifier jus de cafard (bon appétit, merci) mais c'est aussi le dernier film du gnome Tim Burton, numéro un aux States. Cette fois-ci on comprend l'enthousiasme des Ricains : enfin un film fantastique à tous les sens du terme ! Bizarre, drôle et original, **Beetlejuice** mérite un «forum» lors de sa sortie. En attendant, je vous conseille la version espagnole - celle que j'ai vue - où Geena Davis roule les r sans ouvrir la bouche (pas triste le doublage !).
Quant à la revue, rien à dire : maquette impec, édito toujours libéré. Bien sûr on peut avoir la nostalgie des anciens numéros, mais *Mad* doit fonctionner aujourd'hui avec un public nettement plus important, ce qui implique l'évolution des couvertures (contestée par certains lecteurs), par exemple.
Enfin, une question : dans le film de R. Wenk, **Vamp**, qui est en fait la blonde qui n'a pas de reflet dans un miroir mais ne craint pas la lumière ? Eh, je demande juste votre interprétation ; n'allez pas me dire que j'ai rien compris !

Euh oui, attends que je revoie la scène. En fait c'est très rapide. La fille travaille comme serveuse dans cette boîte de nuit tenue par Grace Jones et c'est quelqu'un que le héros a connu dans son enfance. Rien n'indique qu'elle soit réellement une vampire, d'ailleurs. Les lecteurs possédant la cassette pourront peut-être venir argumenter ce point de détail. Merci d'avance. J.P.P.

Johnny Goncalves, Meyzieu

Je vous lis depuis une vingtaine de numéros et je commence à bien vous connaître, Tonton Mad (pour les intimes). J'aurais beaucoup de compliments et beaucoup de reproches à vous faire, mais il me faudrait un cahier de cent pages, alors j'abrège.
Mais quand même, vous serait-il possible de nous traduire les titres que vous écrivez en anglais ? Car moi la plupart du temps (surtout dans les notules lunaires) je n'y comprends rien. Que voulez-vous j'ai toujours été nul en anglais et cela me dérange pas mal. A part ça, les photos sont toujours aussi nombreuses et superbes ; c'est un véritable plaisir visuel que de feuilleter la revue. Bonne continuation et que vive le fantastique!

*Nous donnons leur titre anglais à beaucoup de films, tout simplement parce qu'au moment où nous en parlons, nous ne connaissons pas encore leur titre français et nous ne savons même pas s'ils sortiront un jour en France... **The Fly** s'appelle donc **The Fly** jusqu'à ce qu'un distributeur français décide qu'il devienne **La Mouche**. C'est très simple, en fait. J.P.P.*

Nicolas Hervoches, Lesneven

Très chère équipe de *Mad Movies*, je vous envoie ces deux photos de mes pitoyables créations. Le cyborg c'est bien sûr le méchant de **Storm Trooper**, quant à l'autre, il s'agit de Mongo, le monstre de **Mongoloid Ferox**, deux films amateurs commis par moi-même et quelques copains. Ces choses sont fabriquées avec une pâte obtenue en fondant du polystyrène dans de l'essence coupée d'huile de moteur, qui durcit et qui permet de réaliser une ressemblance avec l'épiderme assez réaliste. Si quelqu'un s'intéresse à cette technique, il peut m'écrire, voici mon adresse : Nicolas Hervoches, 37, rue Tristan Corbière, 29260 Lesneven.

Photos de Nicolas Hervoches





Eric Mercier, Allassac

Avis à tous les amateurs. Avec des camarades, nous sommes en train de fonder une société, ou plutôt une coopérative ayant pour but de rassembler et d'aider les cinéastes amateurs. Vous qui me lisez, vous avez écrit un scénario original et intéressant que vous voudriez réaliser. Vous avez une passion artistique quelconque : dessin, sculpture, maquillage, musique, etc, et vous voudriez mettre votre talent au service d'un film. Ou alors vous recherchez un acteur, un réalisateur, du matériel, etc. Vous avez plein d'idées intéressantes : projets de films, B.D., fanzines, etc.
En bref, quelle que soit votre passion ou votre projet, si vous avez besoin d'aide ou si vous voulez proposer vos services ou recevoir plus d'informations sur notre société, écrivez-nous à l'adresse suivante : Eric Mercier, Aux Valades de Varetz, 19240 Allassac. Peut-être à bientôt.

Guilhem Routier, Sète

Je fais de la BD (réaliste et fantastique, bien évidemment), et je suis tombé sur l'annonce de C.EC.A.M passée au dernier *Mad*. Aussi j'ai vite écrit, et vous savez quoi ? Contre 150 F, vous recevez leur revue trimestrielle, et tout ce que vous leur envoyez (vos œuvres, évidemment), il le passent. Fabuleux, non ? Eh bien, à propos de BD Fantastique, je me demandais si ça ne serait pas intéressant de passer de temps à autres une page de BD d'un amateur dans *Mad Movies* ? Vous le faites pour les films, pourquoi pas avec la BD ?
Autre chose : je recherche des actrices de la région Hérault, bénévoles et voulant bien tourner dans des films amateurs Super 8. Car voyez-vous, comme le disait Philippe Debost, les filles acceptant de tourner dans un film fantastique sont assez rares. Alors toutes les gentes demoiselles entre 15 et 18 ans intéressées par cette proposition peuvent m'écrire à l'adresse ci-dessous. Et, bien sûr, n'importe quel fana de fantastique peut faire de même. Je suis branché en films, BD et jeux de rôle. Merci à *Mad* de nous pondre un très gros article sur **Freddy IV** quand il sera prêt à sortir : je suis un fana et il est trop beau. Guilhem Routier, 24 rue des Capucines, 34200 Sète.

T'as raison, les filles se méfient du cinéma fantastique, mais sois plus malin qu'elles. Tu leur fais croire qu'elles vont tourner dans un film érotique et, parf, mine de rien au dernier moment, tu sors les tronçonneuses. Pas con, hein ? Non, ne me remercie pas, je me contenterai juste d'un petit pourcentage sur les bénéfices.
Ceci dit, les filles prétendent qu'elles sont mal acceptées dans l'univers du fantastique et vous, vous trouvez qu'elles ne veulent pas participer. Il y a là une incompréhension totale due certainement à un manque de communication. Nous on se contente de passer les adresses de tout le monde, à vous de jouer. J.P.P.

Benoit Campedel, Paris

Lecteur occasionnel de votre revue dont je ne ferai pas d'éloges (méritées cependant), je me permets d'écrire pour répondre à Christine Hervé (numéro 54) à propos du film **Prince des Ténèbres**. Profitons des colonnes généreuses de ce courrier pour faire nous-mêmes notre Forum !

A mon avis il y a deux hypothèses à retenir sur la fin douteuse de ce film : cauchemar ou réalité. L'hypothèse du cauchemar est la plus défendable car, d'une part, nous avons vu que les émissions se faisaient autour de l'église, et Brian m'a tout l'air d'être chez lui, et, d'autre part, l'apparition de la pauvre Kelly défigurée prouverait la possibilité des forces maléfiques d'agir depuis les ténèbres, ce que tend à démentir le film. Par là même, il me paraît improbable que Brian puisse enfoncer ne serait-ce qu'un centimètre de ses doigts dans le miroir car cela remettrait en cause la nécessité d'avoir laissé l'autre morveux dans notre monde, lui ôtant le prétexte d'être le seul à pouvoir passer dans le miroir. Et n'allez pas me dire que la force pure et merveilleuse de l'amour lui permet de franchir tous les obstacles car ce serait tout à fait hors propos ! (d'ailleurs, demandez au prêtre si son amour divin lui a servi à quelque chose...).

Si l'on se résoud à croire au message que Brian reçoit à la fin du film, on est forcé d'admettre que son amie revient dans notre monde. Or la véracité de ce message futuriste tient à ce qu'il est la conséquence directe d'une réalité présente et unique où tous les éléments entrant en compte sont posés, ne laissant place à aucune anticipation qui prouverait alors l'existence d'une forte notion de fatalité, démentie par l'existence-même des modifications du message, donc du futur. Son retour ne saurait donc être la conséquence d'un quelconque acte que le jeune homme n'aurait pas encore effectué (à savoir son contact avec le miroir), et l'on aurait alors deux solutions : la première serait une possibilité pour Satan d'aller dans les deux sens du miroir, et la jeune femme que l'on voit sortir serait alors possédée ; la deuxième serait que tout comme l'entité pouvait rejoindre son monde, un être de notre monde, entraîné dans les ténèbres, pourrait rejoindre le sien sans grands problèmes. Cependant, aucune de ces deux solutions ne me donne entière satisfaction car il y a de nombreuses questions qui se posent. En effet, si Satan a la possibilité de revenir, n'est-il pas plus puissant que l'Anti-Dieu ? Si l'amie de Brian était possédée, ne devrait-elle pas subir les mêmes conséquences physiques que Kelly ? Et si elle ne l'est pas, en quoi sa présence devant la porte est-elle nuisible pour le futur ?

La solution de facilité nous pousse donc à penser au cauchemar, mais il y a quand même un grand nombre de questions plus générales qui mettent en valeur certaines invraisemblances du scénario. La plus grosse ambiguïté pour moi est le laps de temps très important entre l'arrivée présumée dans notre monde de l'Anti-Dieu (époque des protagonistes) et les réactions face à cette arrivée (époque des messages). Si les hommes ont été obligés d'attendre d'avoir les moyens de vaincre le temps, pourquoi le mal aurait-il attendu lui aussi? Et s'il n'a pas attendu, des hommes pourraient-ils être en vie et faire des recherches sur les particules sub-atomiques dans le Chaos ?

Toutes les idées visant à éclairer un tant soit peu les zones d'ombre (ténèbres ?) laissées par Carpenter (facilité ?), ou rectifiant/complétant mon raisonnement, seront les bienvenues !

Ben, oui, ah bon ! alors nous allons reprendre/poursuivre notre courrier si vous le voulez bien...

Olivier Le Fustec, Rennes

Je suis à 150% satisfait de la rubrique «Forum», qui permet de discuter posément d'un film et d'éviter les rixes entre les lecteurs qui ornaient jadis ce courrier. En plus, c'est un peu comme si on retrouvait la (regrettée) rubrique du Film Décrypté. Seulement, ne pourrait-on organiser des forums sur des films moins récents ? Pour ceux qui les ont ratés au cinéma, il suffirait d'aller les louer au Vidéo-Club. Vous savez que la page des petites annonces est sacrément drôle ? (notamment avec les remarques judicieuses de l'équipe de *M.M.*). Non mais franchement, quand on voit un gus qui veut échanger «Le livre du muscle» contre les Mad 1 à 49 on se demande s'il n'a pas forcé sur le body-building...

Et puis je relève aussi une légère crise du côté du fanzinat. Pour ma part j'ai cogité un long moment avant de trouver une idée (tilt !). Pourquoi ne pas créer un bulletin (mensuel, c'est mieux) où les fanzines pourraient être mieux étudiés, pour que les éventuels acheteurs soient plus informés sur la valeur du produit? Il pourrait s'appeler *Zinorama* et ce serait bourré d'articles et d'entretiens avec les fanéditeurs. Je laisse mon adresse, si jamais cela se faisait ; en remerciant encore *Mad Movies*, pour être ce qu'il est tout simplement. Olivier Le Fustec, 70, Bd Cleunay, 35000 Rennes.

Ton idée m'apparaît tout simplement géniale ; mais un petit détail m'empêche encore d'applaudir de toutes mes mains: qui éditerait et vendrait ce bulletin mensuel ? Ah non, tu veux pas dire que tu pensais à nous, quand même ? Oh lui, hé ! J.P.P.

Hélène Poitevineau, La Roche-sur-Yon

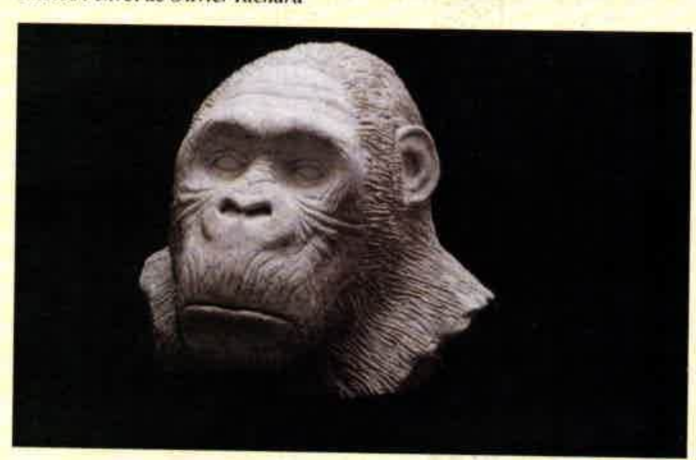
Cher Tonton Mad, je viens, pendant les vacances, de découvrir *Mad Movies*. Et grâce à qui ? A mon petit Indy. Je passais devant un bureau de tabac, blasée des mauvaises nouvelles qui secouent le monde et là, que vois-je ? (*je sais : **Modes et Tricots** qui vient de sortir un numéro spécial ! Ah non, c'est pas ça ? Damned, j'ai perdu...*) : les héros du fantastique : Indiana Jones... Indy, mon petit Indiana, enfin toi. Et depuis, paf ! (*je traduis pour les malentendants : «Et depuis : paysage audiovisuel français ! Hein ? Non, je ne comprends pas non plus, mais c'est pas ma lettre, il faut dire...*). Une fan de plus, de *Mad*, pas d'Indy. Depuis, j'ai commandé des anciens numéros, ainsi que des *Impact*. Nom d'un Jedi, dire que pendant tout ce temps j'ai loupé cette revue. J'aimerais d'ailleurs bien savoir pourquoi vous ne refaites pas un super numéro comme le 28 ?

Bravo à Olivier Strecker, tes photos dans le courrier du 55 étaient super ! Ceux qui veulent m'écrire ou m'envoyer des documents sur Harrison Ford seront les bienvenus. Tonton Mad, que la Force soitavec toi. Hélène Poitevineau, «Chantemerle», St André d'Ornay, 85000 La Roche-sur-Yon.

Nous ne referons pas le super numéro 28 parce qu'on l'a déjà fait. Mais je prévois par contre un super numéro 64, un super 72, et, allez, un super 88 (j'en vois des qui préparent déjà leur grille de loto, on fait cinquante, cinquante, hein?). Décidément, vivement demain ! J.P.P.



Photos : envoi de Olivier Richard



David Wattremez, Clermont-Ferrand

Monsieur Le Pipec Régis, venez ici tout de suite que je vous tire les oreilles... Alors comme ça les couvertures de *Mad Movies* sont nulles ? Eh bien tu vois, contrairement à toi, les couvertures 51 et 53 sont mes préférées. Notamment celle du 17ème Festival du Rex (de Siudmak). Alors si tu n'as aucun goût pour les belles choses, tu n'as qu'à t'abonner à *Paris-Match* ou *Télé 7 Jours*. Là peut-être les couvertures te plairont, qui sait ?
Ceci dit, je tiens à féliciter toute l'équipe de *Mad* qui fait un excellent boulot (non, non, sans blague !).
Longue vie à tous.

Audrey Lanteri, L'Escarene

Avant de découvrir *Mad*, je déambulais dans de sombres gouffres à papier en attendant le choc atomisant de la rencontre avec un volumini répandant les nouvelles de ces sujets si créatifs que renferme la S.F. Votre œuvre, équipe de *Mad*, est d'autant plus fantastique qu'elle a permis au lecteur de faire partie du journal. Il n'est plus un lecteur passif, mais un critique actif et réfléchi. Il est rare de nos jours de voir une telle complicité entre le créateur et son spectateur (on vous aime !). Maintenant, je voudrais lancer un cri de désespoir. Je suis une fille et nous ne sommes toujours pas bien acceptées dans l'univers du fantastique (c'est horrible !). De plus, je vis dans une forêt sombre que hantent d'affreuses bêtes grouillantes (dont sept chats un peu bizarres) et le seul vestige de civilisation que je connaisse est un début de maisons à 3 kms de chez moi. Alors, si vous n'êtes pas flemmards du stylo, écrivez-moi, envoyez-moi vos chefs-d'œuvre de toute sorte, nous nous aiderons et nous pourrions même réaliser un film long métrage bien de chez nous (je signale que c'est un sérieux défi). Au fait, J.P.P. et compagnie, ça vous dirait pas de participer à ce projet. Ce serait génial, non ? En tout cas, je vous laisse mon adresse avec tous mes espoirs. Audrey Lanteri, Chemin des Salettes, La Grave de Peille, 06440 L'Escarene.

*O.K., dès qu'on aura terminé le fanzine de la lettre précédente, nous irons tourner ton film. Entre un **Mad** et un **Impact**, et s'il me reste un peu de temps, je pense aussi concourir pour le trophée des multicoques ou monter une expédition pour le Pôle Sud. Au fait, vous avez remarqué qu'on parlait tout le temps du Pôle Sud et du Pôle Nord, et presque jamais du Pôle Est ou du Pôle Ouest. Injuste, n'est-il pas ? Enfin, bonne chance tout de même pour tes projets. Avec des appels aussi pathétiques aux lecteurs, nul doute que tu ne repeuples très rapidement ta sombre forêt. Mais si, tu vas voir. J.P.P.*

Eric Dulle, Coudekerque

Je vous le dis franchement : j'aime le cinéma fantastique. Jusqu'ici pas de surprise puisque si j'écris c'est que je lis votre revue et que si je la lis c'est que je ne déteste pas ce cinoche. Mais là où le bât blesse, c'est que je n'aime plus tellement ce qui se fait actuellement. Force est de reconnaître que la mode est aux films genre on rigole, on se marre, y'en a qui s'étripent et c'est encore plus rigolo. Moi, je dis Stop ! Il reste peu de films fantastiques sérieux et intelligents (les derniers en date : **The Fly, Hellraiser, The Serpent and the Rainbow, Prince of Darkness** et une paire d'autres). Vous voulez que je vous dise : le fantastique se désagrège et s'auto-détruit avec ses propres mythes en les chargeant le plus possible. Souvenez-vous que la fin de l'âge d'or de l'Universal est survenue grâce aux pitreries d'Erle C. Kenton, qui avait pourtant réalisé un chef d'œuvre du genre avec **l'Ile du Dr Moreau**, et celles des **Deux Nigauds** (Abbot et Costello). Beaucoup vont penser que je suis pessimiste mais je suis (heureusement ?) aussi nostalgique. Alors que vais me refaire pour la Xième fois **The Haunting**, ou **Dracula** (Fisher) et relire pour Yème fois le superbe livre de Gérard Lenne : *Le Fantastique et ses Mythologies*.

Dessin de Fouad Benhamou



Gwenaëlle Langlois, Brétigny-sur-Orge

Je ne vous débiterai pas des phrases du genre, votre magazine est bien... non, il est génial ! Depuis le temps qu'on vous le dit, vous devez être habitués.
Le numéro 54 m'a beaucoup plu, particulièrement pour ce qui a été dit au sujet des **Vendredi 13**. Je trouve qu'à force ces épisodes manquent d'intérêt et surtout de suspense. Deux ça va, mais sept, bonjour les dégats ! A force d'être charcuté comme ça dans chaque histoire, il doit se lasser le pauvre Jason, que restera-t-il de lui dans le huitième épisode ?
Bravo à tous ceux qui montrent des maquillages et des maquettes dans ce courrier des lecteurs. J'aimerais aussi vous poser deux questions, pas trop indiscrètes j'espère. Combien de personnes travaillent à *Mad Movies* et combien vendez-vous d'exemplaires par numéro ? Merci.

Nous sommes trois à temps complet à Mad Movies (qui faisons également Impact), plus trois autres qui écrivent régulièrement, auxquels il convient d'ajouter nos correspondants étrangers et parfois quelques extérieurs occasionnels.
Quant à nos chiffres de vente, malheureuse, tu sais que mon percepteur se pose exactement les mêmes questions. Je sais même qu'il lit très assidûment le courrier des lecteurs au cas où j'y laisserais échapper quelques cruciales informations. De toute façon, ça varie pas mal : entre 50% de vente pour un numéro marchant mal (ça arrive) et 80% pour un autre qui casse tout (et ça arrive aussi, heureusement). Mais la vente peut s'étendre sur plusieurs années après la parution en kiosque. Ainsi notre premier «pro», le 22, a-t-il atteint les 100% de vente étalés sur plus de cinq ans. D'autres numéros à petit tirage, datant de nos débuts professionnels, vont bientôt s'épuiser à leur tour, cette fois sur sept à huit ans. Cette fidélité des lecteurs à notre égard nous permet de conserver un prix de vente raisonnable et certainement attractif. Satisfaite ? J.P.P.

PETITES ANNONCES

Accidentée de la route, paralysee sur un fauteuil roulant, 41 ans, j'aimerais rencontrer des copains et copines de Marseille et sa région aimant la SF, le fantastique, le cinéma, Rutger Hauer et Tom Berenger, pour rompre trop grande solitude. Maggy Parascandola, 133, rue St Pierre, 13005 Marseille. Tél.: 91.48.52.31.

Vends nombreuses K7 VHS horreur, SF, fantastique, ainsi que BD Lug et DC (*Strange, Titans, Conan*, etc.). Erol Ege, 56, rue des Montagnes des Glaises, 91100 Corbeil-Essonnes. Tél.: 64.96.70.99, le soir.

Etudiant en médecine cherche tout document livresque sur le mythe de la lycanthropie et des loups-garous en général. Pierre Dumont, 30, rue Rémy Aubeau, 91210 Draveil.

Vous en avez assez de ne voir que des séries américaines à la télé? Nous aussi! Si vous avez de l'imagination, des dons pour l'écriture, si l'idée d'être scénariste vous a un jour effleuré l'esprit, ou mieux, si vous avez déjà écrit quelque chose, laissez vos coordonnées au 42.93.60.50 ou à Chouette Production, 18 bis, rue Violet, 75015 Paris. Nous vous contacterons pour précisions.

Vends superbes photos couleurs, dont des inédites, + d'autres docs sur Harrison Ford à collectionneur et fan éclairé. Fous de **Star Wars** et joueurs du jeu de rôle. Vous pouvez me contacter aussi. Martine Pesquer (*Désolé, chère Martine, mais les «incursions savoureuses» ne sont pas de J.P.P. mais de ... Mystère! NdlR*), 2, av. du Cap Béar, Appt. 5, 66000 Perpignan.

Vends très anciens n°s de *Strange, Marvel, Nova, Spécial Strange*, etc... Liste contre enveloppe timbrée à Stpéhane Lepland, Appt. 101, les Iles du Ponant 1, Les Minines, 17000 La Rochelle.

Vends lecteur de Vidéodisques Pioneer L.D. 700 état neuf, Pal: 5 000 F (avec 5 films gratuits: les 3 **Star Wars, Indiana Jones, Rocky IV**). Olivier Sauret, 52, rue Carnot, Appt. 330, 94700 Maisons-Alfort. Tél.: 43.76.87.79

Cherche emploi d'apprenti dans le cinéma. David Bodin, 6, rue G. Bizet, 72100 Le Mans. Tél.: 43.72.28.19.

Recherche tous docs sur Daryl Hannah. Hacène Ouannoughi, 70, rue Wilson, 57300 Hagondange. Tél.: 87.72.28.75.

Recherche en VHS **Evil Dead 2, Predator, Robocop, House 2, Running Man, The Gate, Superman 4.** Christophe Frapier, Brouillamon, 18290 Charost.

Recherche posters des 3 **Freddy**, achète *Mad Movies* 1 à 50 (sauf 47), et cherche à correspondre avec amateur (12/13 ans) de films d'horreur et fantastiques. Lionel Mangeot, 35, allée des Chênes, La Colombie, 83130 La Garde.

Echange ou vends plus de 2 500 livres de SF et fantastiques. Liste contre 2 timbres à Eric Maillet, 33, rue de la Roseraie, 92360 Meudon-la-Forêt.

Achète photos et BO de nombreux films fantastiques. Liste auprès de Bertrand Jaonahden, LEP Ameublement, Rue Fleming, 02100 St Quentin.

Vends BD (*Astérix, Tintin, Buck Danny*...); K7 racontées aux enfants (**Star Wars 1, 2, 3, Krull, Rox et Rouky**...) et affiches de Rocky 1 et 2 grand format. Denis Derly, 13 A. av. Gambetta, 26100 Romans.

Recherche livres de la collection *Doc Savage* aux Editions Marabout à prix raisonnables. Olivier Engel, 22, rue de l'Ecureuil, 30129 Manduel.

Recherche (*«Désespérément», je parie. NdlR*) n°s 1, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12 de *L'Ecran Fantastique* ainsi que tout sur Spielberg, de Palma, Carpenter et Terence Fisher. Eric Dulle, 174, rue Jules Guesdes, 59210 Couderkerque-Branche.

Vends 3 tickets de cinéma valables dans les salles UGC: 65 F. FGeoffroy du Soulier, 55, rue de Wicardenne, St Martin, 62200 Boulogne-sur-Mer.

Recherche photos des Vendredi 13 3, 4, 5, 7 et K7 VHS des 3 **Freddy, 2000 Maniacs, After Halloween/Le Monstre du Train.** Stéphane Hairon, 103, rue Gambetta, 50120 Equeurdreville.

Cherche personnes habitant dans le Gard possédant des BO de John Williams ainsi que les enregistrements vidéo de la cérémonie des Oscars 1982, de la cérémonie d'ouverture et de clôture des J.O. de Los Angeles et de la commémoration du centenaire de la Statue de la Liberté. Christophe Cruvellier, Chemin des Ayres, St Julien les Rosiers, 30340 Salindres.

Vends *Mad Movies* 45, 48, 51, 52, 53 (15 F), *Starfix* 46, 47, 50, 53 (14 F), 56, 57, 58, 63 (16 F), H.S. Aventure (20 F), *Ecran Fantastique* 66 à 93 (17 F). Le tout pour 600 F. Xavier Lambillotte, 41, allée des Hortensias, 78170 Rosny-sous-Bois, Tél.: 3042.96.10.

Vends B.O. en C.D., 33 t ou K7 de **Prince des Ténèbres, Star Wars, L'Emprise des Ténèbres, Aliens, Evil Dead II, Near Dark, Hidden**, etc... Demander Gwen au 42.01.98.75.

Echange K7 VHS Secam de **Rollerball** contre K7 contenant le clip **Thriller**. Frédéric Bulcke, 715 rue Guynemer, 59500 Douai Nord.

Vends en C.D. les B.O. de **Mad Max 1** et **2.** 42.01.98.75.

Recherche tout concernant Jean-Marc Barr et **Le Grand Bleu** (*Encore une qui est tombée amoureuse... NdlR*). Christine Schreiber, 20, Rés. Erckmann-Chatrian, 57400 Sarrebourg.

Votre groupe de hard a fait une démo (*Branché, le gars. NdlR*), vous voulez faire partie d'une compilation; écrivez à Résistance, BP 44, 93190 Livry-Gargan.

Vous voulez un article dans *Brainstorm* n° 1, le fanzine spécialisé dans l'underground français (*J'en connais qui seraient prêts à tuer père et mère pour décrocher cet honneur. NdlR*): envoyez démo + bio de votre groupe de hard à Phil Rattle, BP 44, 93190 Livry-Gargan.

Vends livres **Gore, Titans, Spidey, Spécial Strange.** Liste sur demande à Nicolas Michaud, 749 chemin Les Chaussieyes, 83490 Le Muy.

Achète tout sur **Re-Animator** à moins de 50 F. Sébastien Paradis, Bât. Bruyère 2, Lons-le-Perlic, 64140 Billère.

Vends K7 VHS **Evil Dead 2, Indy 2, Démons 2, Starfix 8** (*C'est un film, ça? NdlR*): 110 F TTC à Olivier Mohon, 171 rue Ma Campagne, 59200 Tourcoing.

Vends K7 (copies) de la B.O. de **Beetlejuice**: 69 F + 29 F de frais de port. Christophe Crison, 62, av. du Centenaire, 94210 La Varenne-St-Hilaire.

Je donne gratuit le film **Le Sadique à la Tronçonneuse** en VHS et 4 cartes postales de films (*1er arrivé, 1er servi. NdlR*). Guillaume Colombet, La Croix de Fer, 13370 Mallemort.

Achète éditions cartonnées de Corto Maltese (Casterman), vends 4 affiches neuves 120 X 160 d'**Excalibur** et des **Aventuriers de l'Arche Perdue**, 40 F chaque + 7 F de port. Christophe Dulon, 6, rue G. Fournials, 81000 Albi.

Cherche à créer fan-club de George Eastman et John Saxon (*En voilà deux qui vont être rudement contents. NdlR*). Ecrire à Bill Pississi, Gurzz Massimi et Eric Martin, 10, rue du Lancin, Ravières, 10880 St Julien les Villas.

Urgent! Vends revue *Vendredi 13* 1 et 2, cartes postales de films fantastiques, BD, romans d'épouvante, jeux de rôles, disques, robots transformables, minéraux, fossiles (*Bouteilles de Schweppes vides, plumes de colibri, photos du Mont St Michel... NdlR*). David Grangeon, 1, rue des Huches, 21800 Quétigny.

Vends une grande partie de ma collection de films de S.F., B.O., livres de poche, etc... Liste contre un coupon-réponse international à Marc de Backer, Eickenlei 51, 2128 St Job, Belgique.

Echange K7 VHS d'**Experiment 2000** (G.A. Romero) et de **L'Exterminateur 2** (P. Chalong) contre autres K7 VHS de films fantastiques/SF ou contre le n° 34 de Monster Bis, anciens n°s de *L'Ecran Fantastique* ou de *Mad Movies*. Thierry Rodriguez, 6, rue du Presbytère, 57490 L'Hôpital.

Vends 18 extraits de séries B américaines et britanniques (Hammer) sur 2 bobines Super 8 sonore, MA couleurs, en V.O anglaise. Liste contre enveloppe timbrée à Omar Amrouche, 88, av. de Brazza, 93230 Romainville.

Achète le film **Dorian Gray** de Tony Maylam avec Anthony Perkins diffusé sur la 5, **Le Mercenaire et l'Enfant** de Don McBrearty passé sur A2, les 3 épisodes de **La Course à la Bombe** passés sur la 3, et Jim **Jones et la Tragédie du Guyana.** Marie-Line Sanders, 4, rue de la Libération, 21400 Châtillon-sur-Seine.

Recherche jaquettes couleurs de **Dune, Re-Animator, Dolls, Quelque Part dans le Temps, Retour vers le Futur, Tron, Highlander, Elephant Man, Cocoon, Blade Runner.** Olivier Duval, rue Jean d'Agrène, Port St Pierre, 83400 Hyères. Tél.: 94.38.51.77.

vends anciens n°s de *L'Ecran Fantastique, Starfix, Jeux et Stratégie*, et nombreux disques de hard-rock. Jean-Yves Desrats, 122, bd de Lamballe, 69100 Villeurbanne.

Vends nombreux articles (affiches, disques, revues, BD, gadgets...) américains et français sur la trilogie de **La Guerre des Etoiles**, ainsi que sur d'autres très grands films de SF, à prix raisonnables. Philippe Vincenti, 2 bd Marius Massé, Les Mourets, Château-Gombert, 13013 Marseille. Tél.: 91.68.11.88.

J'ai 28 ans, brun avec une mèche blanche naturelle et une moustache noire. J'aimerais jouer un rôle d'égorgeur de poules dans un court-métrage Super 8 ou 16 mm. Merci de me contacter: Emmanuel Bonnerot, C/O Lycée St Jean de Béthune, 26, rue du Mal de Lattre de Tassigny, 78000 Versailles.

Vends nombreux livres de SF, *Utopia, Fleuve Noir, Rayon Fantastique, Démons et Merveilles* de Lovecraft, *Bob Morane, Doc Savage, Hara-Kiri, Charlie*, BD rares et anciennes, *Spirou, Lug, Strange*, etc. Liste contre 4 timbres à Francis Temperville, Ferme du Rabot, 5, rue de Bellevue, 91400 Orsay. Tél.: 69.28.45.50.

Désire correspondre avec passionné de cinéma fantastique et horreur/action, fille ou garçon de plus ou moins 25 ans. Je me propose aussi pour écrire articles dans fanzines. David Dury, 25, rue Pierre Hans, 6040 Jumet, Charleroi, Belgique.

Jeune homme 16 ans, 1, 85 m, yeux marron, cheveux châtain, recherche petite figuration ou petit rôle dans film Super 8 fantastique. Stéphane Robelet, Merville Bech, 56400 Aunay.

Cherche jeune fille 16/20 ans aimant les livres gore, les 4 **Griffes de la Nuit**, Dario Argento et *Mad Movies* (*Fayot, va. NdlR*), pour correspndance. J'ai 18 ans. Fabrice Sempere, 40, bd Gorbella, 06000 Nice.

Vends BD adaptées de films. Liste contre enveloppe timbrée à Didier Normand, 8, rue du Père Marquette, 02000 Laon.

Recherche désespérément docs en tout genre sur Harrison Ford, Carrie Fisher, Mark Hamill (*Il y a là comme un léger fumet de Guerre des Etoiles, me trompé-je? NdlR*) à échanger contre docs sur acteurs/trices des années 30, 40, 40, 60, 70, 80, ou à acheter. Elody Cossu-Veillard, 25, rue Jules Isaac, 13009 Marseille.

Jeune auteur de nouvelles de SF, fantastiques, horreur et autres (*Comédies désopilantes, drames paysans dans le Haut-Berry, scènes de ménage animalières, etc. NdlR*), cherche correspondant homme ou femme accro des genres ci-dessus pour échange d'idées, discussions. Remplir ma boîte aux lettres au nom de Jérôme Vrahider, 9, rue de la Grange, 38240 Meylan

Recherche désespérément (*Faudrait voir à renouveler un peu les formules, dites donc! Les «recherche désespérément», on commencerait presque à s'en lasser. NdlR*) B.O. des 3 **Stars Wars, Indiana Jones, Witness**, et les n° 1, 2, 3, 20 de *Mad Movies*, ainsi que les adresses de Carrie Fisher, Harrison Ford, Mark Hamill, Georges Lucas, Steven Spielberg (*L'adresse de Jacques Fabbri je ne dis pas, mais là vous visez peut-être un peu haut, non? NdlR*). Elody Cossu-Veillard, 25, rue Jules Isac, 13009 Marseille.

Vends à prix très intéressants ou échange sur K7 audio très nombreuses BO fantastiques ou autres. Liste et renseignements contre 1 timbre à Christophe Babin, 121, rue de la Rabine, 35510 Cesson-Sévigné.

Cherche maquilleur expérimenté dans la région lyonnaise pour film Super 8. Frédéric Bove, 18, rue Pierre Corneille, 69006 Lyon.

Cherche à correspondre dans la région toulonnaise avec des amateurs de Super 8, de cinéma et de fantastique pour rencontres, dialogues, et pour éventuellement participer à des projets de films. Olivier Duval, Le Clinfoc, Port St Pierre, 83400 Hyères. Tél.: 94.38.51.77 après 19 h.

Recherche *Ecran Fantastique* 1, 2, 5 première série, et *Mad Movies* 10 à 23 (sauf 16 et 18). Emmanuel Schacre, 27, rue Bordin, 78500 Sartrouville. Tél.: 39.15.12.32

Vends compil. d'inédits: 1 h de Speed/trash, Méta, Hell, Slay, Wehr, Vol, Test, Sodo (*Gloun, Pash, Skotly, Blonf.. NdlR*). Phil Rattle, 4 bd Gutemberg, 93190 Livry-Gargan

Vends plus de 200 films VHS tous genres (beaucoup de fantastique et de SF), VO et VF, très peu utilisés, avec boîtiers et jaquettes selon les cas. Possibilité d'échange contre **Furyo, Pink Floyd The Wall, Splash, Terminator, Retour vers le Futur, Furie, Psychose 2, La Lune dans le Caniveau, Au-delà du Réel**... José Oliveira, 25, rue Vicq d'Azir, 75010 Paris..

Je cherche des idées de scénarios pour un film Super 8 pas trop cher. Merci. (*Exemple: un plan-séquence de six minutes sur une boîte de petits pois-carottes à l'intérieur de laquelle les légumes se livrent une guerre sans merci. Tout dans la bande-son. NdlR*). Therry Dalix, 40Cours de Verdun, 69002 Lyon.

Recherche la jaquette de Maniac. Julien Taillard, 12, rue Jules Siegfried, Appt. 112, 79000 Niort.

Recherche K7 VHS de **Mother's Day, After Halloween/Le Monstre du Train, Le Démon dans l'Ile, La Nuit des Traquées, Survivance, I comme Icare, Un Eté d'Enfer.** François Ginet, 2, rue de l'Humelet, Tervers, 79300 Bressuires.

Achète 500 F la B.O. de **Evil Dead**. Tél.: 55.23.58.88. (*Et on demande Monsieur de Rotschild. NdlR*).

Ça fait des années que vous vous démenez pour trouver les *Mad Movies* 1 et 3? Ne pleurez plus, je suis là. Vends aussi **The Thing, Alien et Highlander** en VHS. Echange possible contre films d'horreur connus (comme **Les Griffes de la Nuit**). Yann Le Leyour, Impasse des Templier, 46100 Figeac.

Recherche la photocopie de la rubrique du Ciné-Fan consacrée à la griffe de Freddy. Merci d'avance. Vincent Mathieu, 18, rue des Heuls. 30320 Marguerittes.

Dingue de cinéma (ah, au secours, mon stylo s'emballe!), débordant d'imagination (parfois, je tache même ma feuille), je recherche tout producteur qui voudrait bien s'intéresser aux histoires d'horreur que j'écris. Ecrire detoute urgence à Jean-Philippe Annequin, 2, rue Champollion, 38160 St Marcellin.

Vends poster d'**Evil Dead**, 60 F + 15 F de port. Franck Piotrowski, 65 av. Henri Barbusse, 91210 Draveil.

Cherche documents sur Arnold Schwarzenegger. Ugo Frugoni, Rés. L'Epyrée, Pont de l'Arc. 13090 Aix-en-Provence.

Vends Amtrad 464 monochrome + utilitaires (vocaux, gestion) + une centaine de jeux + manette quickshot II + revues + guides de l'utilisateur, le tout 2000 F à débattre. Eric Triestini, 23, rue de Klang, 57920 Kédange. Tél.: 82.83.58.73.

Vends *Mad Movies* 33, 36, 37 HS et 44. Jérôme Favretto, Rés. Les Violettes, 65400 Argelès-Gazost.
Vends photos de **Creepshow, Evil Dead 1** et **2, Ténèbres**, les 3 **Stars Wars, Day of the Dead, Zombie**, etc. Daniel Cerisier, 28, rue Henriette, 91330 Yerres.

Vends films en VO/VF des **Sorcières d'Eastwick, La Mouche, L'Aventure Intérieure, Near Dark** et beaucoup d'autres. Tél.: 42.01.98.75 et demander Jérôme.

Cherche désespérément (*Encore! NdlR*) BO de **Zombie** ainsi que le n° 44 de *Mad Movies*, mais je ne veux pas les acheter (*Ben voyons. NdlR*) alors je vous supplie (*D'accord, mais à genoux. NdlR*) de faire offres à Valery-Emmanuel Pellet, 19 Lot. de la Tour Pouget, 30100 Alès.

Vends Amstrad CPC 6128 Couleurs + 50disquettes de jeux + utilitaires + originaux + 2 joysticks (Quick Shot et Moonraker 1) + manuel + livre de programmation. Très bon état, 3 000 F seulement. Téléphoner à Sylvain au 45.78.85.80 après 17 h 30 si possible.

Echange grande affiche de **Mad Max** contre doc sur Freddy Krueger, Hitchcock ou des photos de squales. Marie Gronier, 22, rue Mirabeau, 49000 Angers.

Je lance un appel à tous les Ardennais ou autres pouvant m'aider à réaliser un film Super 8 bénéficiant d'un scénario d'enfer (*Que ça craint un max, ouah les boules je te dis pas le vieux plan! NdlR*). Ludovic François, 18, av. Steckler, 08200 Sedan. Tél.: 24.27.59.20.

Recherche n° 7 du magazine rock *Gloria* (couverture Siouxie) en bon état, B.O. des **Griffes de la Nuit** et de **La Forteresse Noire**, et tout sur «The Sisters of Mercy». Geoffroy Walsh, 16, rue du Bois Bourgeois, 25200 Montbéliard. Tél.: 81.91.70.01.

Cherche correspondante 19/24 ans aimant Schwarzenegger, Eastwood, Harrison Ford. Ecrire à Philippe Zytka, Foyer Marine, SP 91600.

Jeune homme 17 ans, 1,80 m, châtain clair, yeux bleus, désire figuration ou petit rôle dans film ou pub. Frédéric Epain, 66, rue André Laurent, 94120 Fontenay-S/s-Bois.

Comptez sur lui pour vous empoisonner la mort

Michael Keaton est

BEETLEJUICE

Même les fantômes n'en veulent plus.



La Geffen Company présente un film de Tim Burton "Beetlejuice" Alec Baldwin Geena Davis Jeffrey Jones Catherine O'Hara Winona Ryder et Michael Keaton dans le rôle de Beetlejuice musique de Danny Elfman histoire de Michael McDowell & Larry Wilson scénario de Michael McDowell et Warren Skaaren produit par Michael Bender, Larry Wilson et Richard Hashimoto réalisé par Tim Burton

DOLBY STEREO

DISTRIBUÉ PAR WARNER BROS. (Transatlantic), Inc.

A GEFFEN COMPANY RELEASE

FROM WARNER BROS.
A WARNER COMMUNICATIONS COMPANY

A l'aube du dernier jour,
une femme viendra
portant en elle notre dernier espoir.

DEMI MOORE MICHAEL BIEHN



LES FILMS TRI-STAR PRESENTENT UNE PRODUCTION INTERSCOPE COMMUNICATIONS
DEMI MOORE · MICHAEL BIEHN
LA 7e PROPHÉTIE (THE SEVENTH SIGN) PETER FRIEDMAN ET JURGEN PROCHNOW
MUSIQUE DE JACK NITZSCHE · MONTAGE DE CAROLINE BIGGERSTAFF
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE JUAN RUIZ ANCHIA · PRODUCTEUR EXÉCUTIF PAUL R. GURIAN
ECRIT PAR W.W. WICKET & GEORGE KAPLAN PRODUIT PAR TED FIELD ET ROBERT W. CORT
REALISE PAR CARL SCHULTZ